

La robe prétexte

Mauriac, François

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

François
Mauriac
*La robe
prétex*



Les Cahiers Rouges

Grasset

François
Mauriac
*La robe
prétexte*



Les Cahiers Rouges

Grasset

Du même auteur aux Éditions Grasset :

LE BAISER AU LÉPREUX.

LE FLEUVE DE FEU.

GENITRIX.

LE M_AL.

TROIS RÉCITS.

LE DÉSERT DE L'AMOUR.

THÉRÈSE DESQUEYROUX.

DESTINS.

SOUFFRANCES ET BONHEUR DU CHRÉTIEN.

COMMENCEMENTS D'UNE VIE.

LE NŒUD DE VIPÈRES.

LE MYSTÈRE FRONTENAC.

JOURNAL.

LA FIN DE LA NUIT.

LES ANGES NOIRS.

ASMODÉE.

LES CHEMINS DE LA MER.

LE BÂILLON DÉNOUÉ.

LES MAL-AIMÉS.

ORAGES.

DIEU ET MAMMON.

LE FILS DE L'HOMME.

CE QUE JE CROIS.

DE GAULLE.

MÉMOIRES POLITIQUES.

D'AUTRES ET MOI.

DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

LETTRES D'UNE VIE, 1904 À 1969.

NOUVELLES LETTRES D'UNE VIE.

PAROLES PERDUES ET RETROUVÉES.

LES PAROLES RESTENT.

LA PHARISIENNE.

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

x

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

Dans la collection Les Cahiers Rouges

Né à Bordeaux le 11 octobre 1885, François Mauriac perdit son père très tôt; sa mère et les marianistes du collège de Grand-Lebrun à Caudéran l'élevèrent dans l'amour de Dieu. Cette éducation catholique, la fréquentation de la grande bourgeoisie bordelaise des Chartrons, l'attachement très vif qu'il portait au sol landais et aux vignes de sa jeunesse (sa famille possédait des vignobles : le Château Malagar) baignent, imprègnent une grande partie de son œuvre. Une œuvre lumineuse, consacrée aux mystères du péché et de la grâce, et à la défense de l'homme, ce fragment du divin.

Étudiant à la Faculté des Lettres de Bordeaux, il monta à Paris, envisagea un moment l'état de chartiste, puis, selon un schéma somme toute traditionnel, choisit la carrière d'écrivain. En 1952, le jury du Prix Nobel de littérature lui donna raison.

En 1909, son premier recueil des poèmes, les Mains jointes, est encensé par Barrès ; il sera suivi d'un autre, deux ans plus tard : Adieu à l'adolescence. La Première Guerre mondiale n'a pas encore éclaté que le jeune Mauriac compte déjà parmi les romanciers les plus prometteurs avec l'Enfant chargé de chaînes (1913) et la Robe prétexte (1914). Après une guerre effectuée en partie à Salonique (où il sera atteint d'une grave maladie), il revient au roman avec Préséances en 1921 et donne le fameux Baiser au lépreux un an plus tard Suivront, comme autant de récits des combats de l'âme humaine, avec ses grandeurs, ses monstruosité, ses voluptés, Genitrix (1923), le Désert de l'amour (1925), Thérèse Desqueyroux (1927) – qu'il fera suivre en 1935 de la Fin de la nuit –, le Nœud de vipères (1932), la Pharisienne (1941), le Sagouin (1951), Galigai (1952), l'Agneau (1954). Auparavant, en 1933, l'année de parution du très autobiographique Mystère Frontenac, il avait été élu à l'Académie française.

Mauriac a également écrit plusieurs essais qui développent et complètent la réflexion religieuse poursuivie dans ses romans et qui permettent aussi de mieux comprendre comment chez lui l'écrivain et l'homme vivaient leur foi : la Vie de Jean Racine (1928), Souffrance et bonheur du chrétien (1930), la Vie de Jésus (1937), la Littérature et le péché (1938), Fils de l'homme (1958), Ce que je crois (1963), etc.

Il ne s'est pas satisfait d'écrire une œuvre superbe et tourmentée, il a aussi observé le monde autour de lui ; guettant et décryptant l'histoire de son siècle, il s'y est engagé. Antifasciste, soutenant les républicains espagnols (contre l'alibi catholique que se donnait Franco), intellectuel résistant, auteur d'un livre publié clandestinement par les Éditions de Minuit sous l'Occupation (le Cahier noir, pseudonyme : Forez), il a critiqué

les excès de l'épuration et la condamnation à mort de Robert Brasillach. Pourfendeur des violences des guerres coloniales (Indochine, Algérie), il a par la suite défendu la V^e République et rédigé un ouvrage sur le Général.

Le Journal (1934-1951), ses Blocs-Notes (chroniques de L'Express et du Figaro littéraire), Mémoires intérieurs et Mémoires politiques témoignent de la vigueur de ses combats éthiques, idéologiques, et de ses dons de polémiste. François Mauriac est sans doute le dernier grand chroniqueur politique du siècle.

Poète (Orages et le Sang d'Atys), romancier (à quatre-vingt-quatre ans il publiait encore Un adolescent d'autrefois), essayiste, journaliste, Mauriac a complété sa formidable panoplie avec du théâtre, martelant les planches de son obsession du péché (Asmodée, les Mal-Aimés, le Feu sur la terre).

Il est mort à Paris le 1^{er} septembre 1970.

La Robe prétexte, deuxième roman de Mauriac, publié en 1914 à vingt-huit ans, révèle, derrière le jeune auteur catholique déjà passé maître en portraits et descriptions d'atmosphère, un romantique intransigeant...

Orphelin de mère, privé d'un père peintre vivant à Tahiti, élevé à Bordeaux par une grand-mère très pieuse, Jacques, à douze ans, est un enfant rêveur et solitaire, pétri de catholicisme. Parmi ses proches (la garde-malade de sa grand-mère, un abbé savant, un oncle viveur délaissant sa femme), il en est un qui le fascine et l'effraie : la délurée Camille, sa cousine d'un an sa cadette. Camille, petit mystère vital mais dangereux, femme en germe qui porte en elle ceux d'une tentation d'autant plus forte que les années passent... A quinze ans, le corps et l'esprit en feu, hanté par le mal, le jeune homme découvre la littérature profane, éprouve sa foi dans Verlaine et Baudelaire. Lors de vacances d'été, il ne peut plus cacher son amour pour Camille ; et comme il ne lui plaît pas de la désirer, il la divinise. Elle aussi pense l'aimer. Mais qui aime-t-on à leurs âges, si ce n'est l'amour lui-même ? Jacques part à Paris poursuivre ses études, oubliant un peu Camille, flirtant avec une autre. A l'occasion d'un retour précipité à Bordeaux où sa grand-mère se meurt, il retrouve Camille changée ; désormais en charge de la demeure familiale, elle se moque de la poésie, des « grands mots » de son cousin, et parle d'épouser un « esprit pratique ». Jacques comprend alors qu'il s'est trompé de personne, mais pas de sentiment : « La femme que je cherche existe et m'attend. Car nous qui ignorons le mal, mieux que les autres hommes nous comprenons le mystère de la femme. Nous la possédons, au-delà de la volupté. » Il abandonne cette symbolique robe prétexte – insigne de l'adolescence chez les Romains – et part en Bavière en quête d'une autre Camille. Pour souffrir encore.

ISBN : 978-2-246-22749-6

« ...Quelques larmes seulement, et un de ces longs souvenirs qui durent toute la vie, sans la déchirer... »

ALBERT DE LA FERRONNAYS.

« ...Un jeune garçon français que des prêtres, sa mère gardaient, a connu une trop longue suite de soirées inquiètes, pour ne pas confondre l'amour avec l'inconnu, il ne sait quelle solitude... »

CHARLES DEMANGE.

I

Grand'mère posa sur mes cheveux le baiser de chaque soir, elle prit la lampe. Un cercle lumineux dessiné au plafond la suivit et disparut. Il me sembla que les murs de ma chambre s'écartaient. Les objets familiers s'abolirent. Mon petit lit vogua sur un océan de ténèbres. J'eusse voulu accrocher mes mains aux barreaux, mais grand'mère les avait croisées sur ma poitrine : j'étais accoutumé à ne m'endormir qu'avec cette croix volontaire et vivante. Le sommeil me fuyait parce que, cette nuit-là, un ange devait me visiter, comme dans l'image de mon histoire sainte il visita le jeune Tobie : il laisserait sur ma table, en signe de son passage, l'œuf de Pâques d'un rose merveilleux. Je ne voulais pas violer le mystère. J'avais peur de voir. L'ombre s'emplit d'appels. Ce fut le bruit continu d'une étoffe qu'on déchire ou plutôt celui que peuvent faire des vols enchevêtrés et invisibles.

Je m'éveillai avant l'heure habituelle. Un Je m'éveillai avant l'heure habituelle. Un cœur dessiné dans chaque contrevent éclairait la chambre. Mon livre de chevet, *les Malheurs de Sophie*, était ouvert à la page où l'on voit Sophie manger avec excès du pain bis et de la crème. Je constatai, comme à chacun de mes réveils, que le chapelet n'entourait plus mon poignet droit. Je savais où le trouver. Ce sacrilège involontaire et quotidien me consternait. Parce que c'était le dimanche de Pâques, les cloches de la cathédrale emplirent soudain toute la vie, et je me souvins alors de quelle visitation cette chambre venait d'être honorée. Je reconnus sur la table, à des papiers de soie et à des faveurs bleues, le mystère informe des paquets. Au milieu de la cheminée, Jeanne d'Arc avait son air de tous les jours. Les bouquets de la tapisserie représentaient encore, selon mon caprice, une tête chauve de vieux monsieur ou le chiffre vingt-trois : je vérifiai ce changement à vue. Dominant mon lit, Notre-Dame des Victoires soutenait l'enfant Jésus en équilibre sur un nuage solide, et en face de moi Mignon continuait de pleurer sa patrie dans un vieux cadre d'or où les mouches aimaient s'attarder. J'eus l'ambition de me lever seul pour dénouer les faveurs multicolores et connaître enfin ce que l'ange avait laissé sur la table – ambition excessive parce que ma chemise était à coulisse et que j'y étais enfermé comme dans un sac. D'ailleurs à peine avais-je rejeté mes couvertures, que l'air glacé de la chambre me choqua, et je m'enfonçai dans le lit tiède, ne souhaitant rien avec assez de fièvre pour l'obtenir au prix de la plus légère peine. Tout à coup, ce léger sommeil du matin qui n'était qu'un peu de brume arrêtée entre le monde et moi, m'entoura.

Un bruit mat derrière la cloison me fit dresser l'oreille. J'en connaissais l'origine. Camille, ma cousine, se levait brusquement : ses deux pieds nus

heurtaient les roses de sa descente de lit. Avec inquiétude, je regardais la porte qu'elle allait ouvrir brusquement pour me faire peur. Ce m'était une certitude que j'aurais peur. Déjà mon cœur battait plus vite et dans ma gorge contractée, le cri se préparait, qu'il faudrait jeter à l'apparition de Camille.

Cette petite fille de onze ans représentait pour moi toutes les embûches : non contente de me causer une terreur dont par avance j'éprouvais les effets, elle entrerait en toilette de nuit, au mépris de toute bienséance et pour ma plus grande confusion. Ce n'était point, mon Dieu ! que Camille fût le moins du monde inconvenante en sa longue chemise. Ainsi vêtue, elle m'apparaissait telle qu'une princesse de contes merveilleux, traînant ses invisibles petits pieds dans une robe couleur de clair-de-lune. Mais j'étais secrètement choqué de ces incursions matinales. D'ailleurs, tout chez elle me froissait. J'éprouvais à son endroit un sentiment complexe et violent où il entrait de la haine, de l'admiration et de la peur. Le jeudi, entourée d'un bataillon d'amies, elle me tournait en dérision et m'appelait « M. Clume-Toujours » parce que c'était toujours mon tour d'être gendarme. Je ne retrouvais un peu de dignité que lorsque, au jeu du « Monsieur et de la dame », j'étais le monsieur, sans contestation possible. Mais lorsque Camille, avec un grand air de dignité, me disait : « Embrasse-moi et va à ta maison de commerce... » j'avais vite fait de gagner ma chambre, de tourner la clef, de m'abandonner à l'indicible volupté de la lecture. J'entreprenais une lecture comme on commence un grand voyage. Le monde s'anéantissait. J'appuyais sur mes oreilles les paumes de mes mains afin qu'aucun bruit ne m'empêchât de suivre les allées sablées où Sophie de Réan, Madeleine de Fleurville, Marguerite de Rosbourg me conviaient à leurs jeux. La comtesse de Ségur, née Rostopchine, détruisait autour de moi la vie, me transportait tout éveillé à l'ombre des vergers de la campagne normande, où déjà les petites filles modèles avaient des cœurs troublés de puériles amitiés et de douces querelles. Les méchancetés de Camille, les retenues du jeudi, les devoirs inachevés, j'oubliais tout ce qui peut meurtrir le cœur d'un petit garçon. Je vivais dans une longue partie de cache-cache avec des fillettes plus amènes que Camille et dont je savais, par les vignettes de Bertall indéfiniment contemplées, que les pantalons dépassaient un peu les robes.

Il me plaisait de recenser le nombreux domestique de Mme de Réan. J'eusse souhaité que grand'mère eût aussi un chef, des marmitons, et des valets de pied – enfin le train de maison que décrit complaisamment cette bibliothèque d'enfant riche. J'osai un jour émettre ce vœu, qui irrita fort la bonne dame. Elle me traita de « pec », de « trop aïse », d'« embéjous », car souvent ses colères de vieille Gasconne s'exprimaient en patois.

En demeurant un petit garçon, j'avais le plaisir de voir Paul, Madeleine, Sophie, devenir des adolescents, de grandes personnes, se marier. Déjà ces doux récits m'entraînaient à des rêves, éveillaient en moi une inquiétude,

me faisaient pressentir un monde infini de sentiments comme nous entendons la mer bien avant d'avoir atteint la dernière dune qui nous en sépare. Je me rappelle des mots qui m'émouvaient étrangement, tels que cette réponse de Sophie à Paul, qui après tant de voyages et de naufrages lui demandait si elle l'avait oublié... : « Oublié, non, mais tu dormais dans mon cœur et je n'osais pas te réveiller... »

Un peu plus tard, Zénaïde Fleuriot satisfait en moi ce goût du romanesque. Je me souviens de châteaux délabrés sous un ciel bas, de petites villes bretonnes, de vieilles demoiselles nobles dont les manies étaient ridicules et touchantes, d'enfants batailleurs qui s'appelaient Kadock et Tourbillon, de rêveuses jeunes filles qui ne voulaient pas se marier parce qu'elles étaient trop riches ou qu'elles ne l'étaient pas assez.

Un petit garçon, même le plus aimé, s'il est trop sensible n'est pas heureux. Mme de Ségur, Zénaïde Fleuriot, vous m'avez délivré des leçons mal sues, des retenues, des brutales récréations. Je m'abîmais dans vos récits. A l'heure du sommeil, j'offrais aux baisers de grand'mère un front indifférent. Les formules de la prière du soir m'enveloppaient comme une musique incompréhensible. Le cortège des petites filles modèles et des bons petits diables me suivait dans ma chambre et peuplait mon sommeil...

II

La porte s'ouvrit brusquement, et je poussai un cri. Camille était devant moi, petite forme blanche. Des mèches rebelles couvraient ses yeux. Sa bouche un peu épaisse remuait toujours, comme si elle eût sucé un éternel bonbon. Je l'appelais, dans le secret de mon cœur, *la chèvre de M. Seguin*. Mais la plus élémentaire prudence m'empêchait de lui appliquer ouvertement ce surnom injurieux.

– Qu'est-ce qu'il t'a porté, le petit zanze ? dit-elle en imitant le zézaïement dont j'étais affligé.

– Ouvre les paquets, lui répondis-je.

Et j'ajoutai, avec un geste de grand seigneur :

– Tu peux garder ce qui te convient.

J'avais ma dignité. Il importait de lui abandonner avec bonne grâce tout ce que je savais d'avance qu'elle aurait pris sans me consulter. Traînant les pieds afin de ne pas s'entraver dans la longue chemise, Camille aussitôt fit l'inventaire :

– Voici deux pétards pour toi, dit-elle en me jetant des bonbons enveloppés de ces papiers dorés qui contiennent une amorce.

Elle retira ensuite un sabot de sucre rose et déjà je tendais la main, lorsque avec audace Camille décréta qu'il ferait très bien sur sa cheminée. Puis elle me donna un cadre ovale où je reconnus la photographie de ma mère, morte au temps de ma sixième année.

Les paupières un peu tombantes donnaient à ce visage une impression d'infinie lassitude, et le regard semblait se perdre au-delà de la vie. Un noeud de tulle blanc retenait le col de velours ; alors, dans l'immense étendue de brume qu'était mon passé, je voulus évoquer le visage de la morte, désespéré de n'y voir que ses gestes, son attitude toujours frileuse, les mains tendues en écran devant le feu, l'abandon de tout son être pendant la messe... Mais ses traits me fuyaient, s'effaçaient ; je ne conservais d'elle que d'insignifiantes impressions, telles que le frottement contre le parquet de sa chaise basse sans cesse rapprochée de la flamme. Pourtant je retrouvai son air et son sourire en évoquant le jour où pour la première fois on me conduisit à l'école des Sœurs. Les pèlerines accrochées aux murs emplissaient la classe d'une odeur de drap mouillé. Je me disais avec terreur : « On va m'interroger... » La sœur m'interrogea en effet et je demeurai stupide. « On lui a coupé la langue », dit-elle. Tous les enfants éclatèrent de rire. Je regardais le plafond pour empêcher mes larmes de couler, mais elles

inondaient mon visage. Quelqu'un ouvrit la porte et des relents nous envahirent de soupe grasse et de chlore. Soudain, derrière la vitre, j'aperçus ma mère qui souriait. Dans aucun autre moment de ma vie, je n'ai connu ce sentiment frénétique de délivrance et de joie. Je me lève, je cours, elle me prend dans ses bras. Je suis sauvé.

– C'est un portrait venu du ciel... dis-je à Camille assise sur ma descente de lit, les bras noués autour de ses genoux.

Elle eut un petit rire moqueur ; et tirant la photographie de son cadre, elle lut au verso : « Charles Chambon, photographe, allées de Tourny, Bordeaux. » Devant ma mine déconfite, Camille battit des mains, me traita de Nicodème.

J'étais plus désolé que surpris. A douze ans, j'admettais, parce que je le voulais bien, tous les contes à dormir debout. Camille m'enlevait le pouvoir de me tromper moi-même. Cette brusque petite fille, dépourvue de complexité, détruisait sans scrupule les fragiles notions qui embellissaient ma vie. Je voulus du moins en sauver quelque-une du désastre et je payai d'audace.

– En tout cas, lui dis-je, les cloches vont à Rome le jeudi saint et reviennent le samedi...

Camille haussa les épaules et avança, en signe de mépris, sa lèvre inférieure.

– J'en suis certain. L'an dernier je les ai vues traverser le ciel de la place Pey-Berland.

Elle toucha son front du doigt.

– Je les ai vues, répétai-je, avec l'accent du premier chrétien confessant sa foi.

Camille me considéra d'un air inquiet. Elle dit des paroles indifférentes, puis s'éloigna visiblement songeuse ; et comme elle glissait pour ne pas s'entraver dans sa longue chemise, on eût dit qu'elle marchait sur les flots.

III

Il ne restait plus sur la table que des papiers de soie froissés et des faveurs bleues. Cette petite joie était morte. Je cherchais s'il n'y en avait pas une autre dans ma semaine. Le jeudi, j'irais au concert de Sainte-Cécile, où ma tante nous conduisait parce qu'il faut accoutumer les enfants à la grande musique. Mais ma douleur était encore trop petite et ne s'ajustait pas à la cinquième symphonie. L'orchestre ne me paraissait réuni sur cette estrade que pour m'empêcher de dormir. Mes pieds blessés d'engelures brûlaient dans les bottines vernies de ma première communion. Les jeunes filles, autour de moi, ouvraient sur leurs genoux de larges partitions, suivaient du doigt et prenaient le monde à témoin de leurs progrès en solfège. Sur les têtes des dames âgées, les plumes battaient la mesure à contretemps. Mais à la troisième galerie, le visage tendu d'un jeune homme exprimait une joie si terrible que soudain je pressentais le royaume inconnu où un jour Beethoven et Wagner me délivreraient de la vie.

Dans l'après-midi de ce dimanche, j'errai de chambre en chambre. J'avais un peu de rhume, juste assez pour éviter la promenade au jardin public. Comment ne pas exécrer ces allées sèches, les troupeaux criaillants des nourrices, les hésitations autour du panier où une marchande offre des petits pains poussiéreux et des sucres d'orge qu'il est défendu d'acheter, et le retour avec l'inévitable migraine, avec, déjà, cette nostalgie des soirs de fête que nous découvrons plus tard, lorsque se révèle à notre jeunesse la médiocrité du plaisir ?... Au jardin public, je n'aimais que le coin réservé à la botanique, cette floraison d'étiquettes aux noms mystérieux évocateurs d'îles tropicales, de fleurs sanglantes dont le parfum endort et tue...

Sur le balcon, je jouais à me pencher. En face de moi, le square Saint-André était déjà vêtu de feuilles et les bougies blanches et roses des marronniers se dressaient en l'honneur du Mois de Marie qui était proche. Des martinets déchiraient la lumière. Le vacarme d'invisibles moineaux emplissait les arbres. Des pigeons au vol sifflant se posaient tous ensemble au milieu de la place, faisaient semblant de vouloir se laisser prendre par un enfant et ne s'envolaient qu'à la dernière seconde. Les cloches sonnèrent pour la fin des vêpres. Une foule noire sortit de l'église, s'éparpilla. L'odeur de pierre chaude me fit songer à l'été, aux compositions générales, à la distribution solennelle des prix, aux malles descendues dans le couloir, aux sommeils troublés parmi le nuage des moustiquaires. Ce soir, le vent ferait flotter sur la ville un parfum d'herbe brûlée qui est le parfum même des grandes vacances.

Grand'mère et sœur Marie-Henriette me firent signe de ne pas me

pencher. Bien qu'aucune voiture ne fût en vue, elles hésitèrent cinq minutes à traverser la place. Lorsque enfin elles se furent décidées, un omnibus déboucha soudain et les pourchassa jusqu'au trottoir.

IV

Comme les jours avaient allongé, grand'mère ne voulut pas qu'on allumât la lampe. Je demurai sur le balcon. Dans le crépuscule, la cathédrale paraissait toucher le ciel. Je me souvins que grand'mère se félicitait d'avoir Dieu si proche d'elle, et qu'à la belle saison, elle faisait ses prières devant la fenêtre ouverte. J'eus alors une pensée de ferveur et d'amour; ma première communion demeurait l'événement qui dominait ma vie. J'avais acquis, pendant des mois où l'on m'y prépara, le goût de la perfection. M. le premier vicaire Maysonnave m'avait remis un petit livre précieusement relié, qui était un livre de comptabilité morale : chaque jour, il y fallait marquer le nombre de mes victoires sur mon péché dominant, et toutes mes oraisons, et tous les mérites que j'y avais acquis. Pendant la retraite, je connus trois jours d'angoisse. Je me torturai avec les pensées de la mort et de l'éternité, avec la confession générale et les péchés mal précisés.

Mais dès l'aube du jour glorieux, je goûtai une joie parfaite. Nos pantalons, nos gilets, nos brassards étaient blancs et le maître d'étude le plus grossier nous parlait soudain avec respect et douceur. Je vous revois, chapelle de mon collège, que parfumaient trop de fleurs. Je vous entends, voix d'enfant si aiguë et si pure qui chanta : *Tabernacle redoutable*, sanglots étouffés dans les mouchoirs, lorsque l'abbé Maysonnave nous adressa quelques mots pleins de larmes. Il parla de ceux d'entre nous qu'une mère, qu'un père avaient quittés pour toujours. Ils ne pourraient converser avec les morts bien-aimés que dans ce grand silence qui règne sur le cœur, au retour de la sainte table... Alors, je fus pénétré d'une compassion infinie pour moi-même.

Après la messe, les cours de récréation étaient pleines de soleil, d'oiseaux et de légères oriflammes. Les ombrelles s'ouvraient comme de larges fleurs. Nous échangeions avec les amis, des images. Les miennes étaient enluminées sur parchemin par Mlle Dumoliers, qui était une cousine pauvre de grand'mère. Mais l'or coûtait cher, qu'elle employait à peindre les calices. Mon oncle lui-même était là. Je l'avais remarqué à la chapelle à côté de sa femme et de sa fille Camille. Son visage fatigué par les veilles, par les nuits de cercle et de baccara, son monocle, la fleur de sa jaquette, tout de lui m'étonnait dans une chapelle, et je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'il faisait à Dieu et à moi-même un immense honneur. Vêtue en première communiant, Camille « renouvelait ». Elle me semblait bien jolie, quoique grand'mère la comparât à une mouche noyée dans du lait. Je m'étonnais de son aménité et que ses yeux fussent rougis par les larmes. Mlle Dumoliers me tapotait les joues et m'appelait : « cher petit ange » avec une telle émotion que j'eus conscience de mon extraordinaire pureté et que

je sentis le besoin de me considérer un instant dans une glace...

Rentré à la maison, j'avais approché de mon visage les *Imitations*, les paroissiens mauves et mordorés qui avaient l'odeur délicieuse du cuir de Russie et que des dames m'avaient offerts en souvenir d'un beau jour. Ils étaient imprimés en lettres aux couleurs diverses et je lisais à la première page des approbations d'évêques signées de prénoms désuets.

Dans le mois de juin qui suivit, je fus appelé, avec trois autres premiers communiant, à l'honneur de porter le dais, un jour lumineux de Fête-Dieu. La veille, nous avions, jusqu'au crépuscule, orné des reposoirs. On me dépêchait sans cesse à la sacristie où je choisisais les candélabres et les fleurs d'or. Dans cette salle haute, imprégnée de cire et d'encens, le Père de Roquetaillade, notre supérieur, nous réunit à la tombée du jour. On plaça sur nos genoux des corbeilles enrubannées et nous y effeuillâmes des roses. La fenêtre était ouverte sur un ciel tourmenté, où roulaient des nuages de cuivre. De lointains grondements nous causaient quelque inquiétude, mais le Père de Roquetaillade, ayant regardé le ciel, nous dit : « Je crois que l'orage s'éloigne. » Pourtant les moissons de roses, que les jardiniers jetaient à nos pieds, nous arrivaient mouillées des premières gouttes de pluie. Leur odeur plus pénétrante et l'air pesant me causaient une langueur extrême. La nuit vint, et dans la chapelle obscure où nous discernions des formes prosternées, nos mains, que les roses avaient mouillées et que les épines avaient déchirées, se joignirent pour la prière. Alors le Père de Roquetaillade récita les oraisons liturgiques afin d'obtenir le beau temps.

Journée d'éblouissement ! J'avais, hiératique, traînant les pieds dans ces feuillages et ces roses, cueillis la veille au soir sous une chaude ondée. Un vent léger détachait sur notre passage les fleurs mourantes des acacias. De loin, je voyais à notre approche la foule s'agenouiller; à mesure que nous avançons, les faces prosternées touchaient la terre. Sans répit, les douces voix de soprani chantaient le *Lauda Sion Salvatorem*. Sur un signe du grand cérémoniaire, nous nous arrêtons. La phalange des enfants de chœur se tournait vers nous et dans un cliquetis de chaînes, les encensoirs planaient et nous inondaient d'une fumée de gloire. Les pétales lancés par de petites mains gantées tombaient en pluie autour de nous. Les lourdes bannières s'accrochaient aux branches. Toute cette foule se sentait un même cœur ardent et purifié. La présence réelle ne lui était plus un mystère.

Que le calme fut grand de ce crépuscule, lorsque, les reposoirs défaits, les oiseaux reprirent possession du jardin! Je gardai tout le soir un éblouissement intérieur, petit enfant qui avait participé au triomphe de Dieu. Accoudé au balcon, il me sembla que les étoiles formaient une procession nouvelle dans ce Royaume où la nôtre n'avait pu pénétrer et suivaient la route infinie que dessine la voie lactée comme une jonchée merveilleuse.

V

J'eus conscience de ma première victoire sur la femme, lorsque j'entendis Camille interroger sœur Marie-Henriette :

– Est-ce vrai, ma sœur, que Jacques ait pu voir les cloches revenir de Rome?

– Cela n'a rien d'impossible, dit la sœur.

Dans ses bandeaux immaculés, son visage était sans expression. Depuis des années, elle se dévouait aux rhumatismes de grand'mère et, bien qu'elle demeurât chez nous, son vrai nom, son âge, son pays nous étaient inconnus. Un petit anneau d'or s'enfonçait dans la chair pâle et bouffie d'un de ses doigts. Avec ma tante et grand'mère, indéfiniment elle tricotait et je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans la ville assez de pauvres pour user tant de gilets. Elle laissait les aiguilles et les laines à cinq heures et disait le rosaire. Je m'asseyais aux pieds de grand'mère sur un tabouret, essayant de suivre l'imperceptible ascension des grains de buis, attentif au doux cliquetis d'innombrables médailles qui jalonnaient le chapelet et je regardais les lèvres blanches de sœur Marie-Henriette qui remuaient, remuaient, remuaient. J'aimais aussi feuilleter le gros livre d'heures, couvert de drap noir et fermé par un élastique. Il contenait des images de première communion et d'autres qui perpétuaient la mémoire de personnes mortes. Je me souviens de celle où étaient reproduits les traits d'un petit garçon pâle. Sœur Marie-Henriette l'avait soigné. C'était, me disait-elle, dans des pays où il ne pleut jamais et parmi les effluves d'un printemps éternel. Tant de lumière ne put le sauver. Je revois des yeux cernés, un pauvre sourire et au-dessous les paroles sacrées : « Je suis la résurrection et la vie. » – « Si vous n'êtes semblable à l'un de ces petits... »

Sœur Marie-Henriette me prenait le livre des mains parce que c'était l'heure de son office. Je restais encore pour la voir tourner les pages, les approcher de ses yeux myopes, dire les mots latins avidement comme s'ils avaient un goût délicieux et qu'elle les savourât. Elle ne s'adonnait jamais aux lectures profanes, si ce n'est le samedi soir où, devant les caricatures du *Pélerin*, elle laissait échapper de petits rires vite étouffés. Elle aimait cette humble feuille sans prétention, mais où s'exprimait à chaque page un grand amour de Dieu et des pauvres. Nous y regardions ensemble de gros hommes dont des tabliers maçonneriques sanglaient les ventres ridicules. Mais je m'inquiétais de ce que toujours la couleur débordait les contours du dessin. Le méchant ouvrier était assis devant la porte d'un cabaret. Une banderole sortait de sa bouche avec ces mots : « A bas la calotte ! » Un prêtre passait, les cheveux longs et les yeux au ciel, acceptant l'injure. En

face, le bon ouvrier raccommodait une montre près du berceau de son fils endormi. Sa compagne, coiffée de bandeaux lisses, mettait le couvert. Un crucifix avec un brin de rameau ornait la muraille; on ne voyait pas le lit. Ces images naïves, mais non point sottes, inspiraient à sœur Marie-Henriette des commentaires souvent judicieux.

En répondant à Camille que je pouvais avoir vu les cloches traverser le ciel, un jeudi saint, elle sourit faiblement et ma cousine comprit qu'elle avait été dupe. Je n'osais jouir de mon triomphe. Camille déclara sèchement que, par moquerie, elle avait fait semblant de me croire, et mit en doute qu'il pût y avoir dans le monde un garçon aussi stupide que moi.

Quand elle prenait ce ton, la petite fille me semblait d'une taille plus élevée. Elle avait des colères majestueuses d'enfant royale. Les lèvres tremblantes, les dents serrées, elle gardait un calme apparent qui en imposait aux grandes personnes. Souvent elle achevait de les dérouter par des questions si spécieuses, si directes, qu'il n'y avait aucun autre moyen d'en sortir que de l'envoyer au lit avant le dessert. Mais consciente de sa victoire, elle fredonnait une marche militaire, et donnait elle-même – et sur quel ton ! – les ordres pour que sa chambre fût apprêtée plus tôt que de coutume...

Ce soir-là, elle fit bruyamment profession de scepticisme et osa même parler, avec un petit rire, des bébés que les mamans reçoivent de Paris dans une caisse du Bon Marché...

Elle allait un peu loin et touchait aux sujets défendus. Ma tante se leva, et une paire de soufflets retentissants laissa Camille stupéfaite, furieuse de ne pouvoir cacher ses larmes. Elle sortit en claquant la porte, cependant que sœur Marie-Henriette frottait avec du vinaigre de Bully les tempes de grand'mère.

VI

Assis sur mon petit tabouret, j'étais partagé entre la joie d'avoir vu souffler Camille et la terreur qu'elle ne manquerait pas de me faire payer cher un aussi plaisant spectacle. Grand'mère me dit de remonter la mèche d'une lampe Carcel. Je le fis, mais au lieu de regagner ma place, je furetai selon ma coutume à travers cette chambre qui m'était à la fois mystérieuse et familière. Il y avait sur la commode un portrait de Pie IX dans un cadre d'or à petits volets qu'il était bien amusant de fermer pour voir, à travers les minces grilles, le sourire du pontife prisonnier. Un coffret d'ébène orné de pierres de lune gardait l'odeur résineuse des parfums que grand'mère y conserva jadis. Il avait contenu les dentelles et l'éventail de ses fiançailles. Grand'mère me parlait souvent des choses de ce temps parce qu'elle savait mon goût pour les histoires que je connaissais déjà. « Le jour de mon mariage, en février 1848, le maire me dit : « Madame, je ne sais si je vous marie au nom de la République ou au nom du Roi. » - As-tu vu le Roi, grand'mère ? - J'ai vu passer les fils du Roi qui étaient de si beaux hommes... Ton grand-père, avec tous les jeunes gens de la ville, alla à cheval au-devant des princes, jusqu'à la porte des Salinières... »

Je me redisais à voix basse : les fils du Roi... évoquant je ne sais quel conte de fée qui serait « arrivé »...

Dans un cadre noir, ce monsieur à haute cravate blanche serrant le col et dont le gilet safran est déboutonné du haut est le père de bonne-maman. On voit, au fond de la miniature, un lac romantique et des montagnes bleues. Son histoire me passionnait et me troublait : « L'empereur avait tué tous les hommes faits, disait bonne-maman, alors il prenait les enfants comme ton aïeul, qui, à dix-huit ans, paraissait en avoir quinze et ne pouvait pas porter son fusil. Tu as ses yeux bruns et longs, son visage étroit. Il s'échappa de la caserne. On le cacha sous l'escalier, dans ce réduit où tu es enfermé le jour de ta grande colère » (il était entendu dans la famille que je « faisais une colère » par an et qu'elle était aussi inévitable que le jour de Pâques ou le 14 juillet). « Quand l'empereur fut battu, ajoutait grand'mère, il y eut des feux de joie, sur les quais, de Brienne à Bacalan... »

Je regardais dans la glace mon visage mince aux yeux bruns et longs que m'avait légués un faible et délicieux jeune homme et j'étais moins honteux de ma terreur quand la nuit les meubles craquent, et quand le crépuscule allonge infiniment le corridor, y rend possibles de mystérieuses embuscades...

J'aimais écouter grand'mère, conservant dans mon cœur toutes ces choses pour qu'elles ne fussent pas perdues. Pourtant ce m'était un plaisir plus

certain de l'entendre causer avec une grande personne, car elle n'avait pas alors le souci de se mettre à ma portée. Ses discours n'étaient pas expurgés à mon usage. Sans doute elle se livrait parfois à des allusions obscures. Mais les sujets qu'elle abordait étaient peu nombreux et à force de les entendre, j'en éclaircissais peu à peu chaque mystère. J'assimilais ces conversations aux disques de ma boîte à musique et, dès le premier mot, je devinais la fin de l'histoire. L'inattention de ma tante, qui les connaissait depuis plus longtemps que moi, décourageait grand'mère. Sœur Marie-Henriette, dont c'était le métier d'être toujours prévenante, faisait semblant de prêter l'oreille. Mais à une question brusquement posée, elle répondait tout de travers.

– Savez-vous, ma sœur, à quel âge on m'a mariée?

– Je suis bien de votre avis, madame, – répondait, au hasard, sœur Marie-Henriette dont l'esprit était Dieu sait où – peut-être dans son pays que nous ne connaissions pas, peut-être dans un calme jardin de couvent où les allées bordées de buis taillés mènent toutes à une statue de la Vierge sur un rocher artificiel.

Mlle Dumoliers, parce qu'elle était pauvre et M. le premier vicaire Maysonnave, parce qu'il soutenait des œuvres obérées, montraient plus de complaisance à écouter.

– J'ai apporté mon ouvrage, Adila..., disait à grand'mère Mlle Dumoliers.

Cela voulait dire qu'elle resterait tout l'après-midi. Alors mes jeux se faisaient silencieux, pour qu'aux passages intéressants grand'mère ne baissât pas la voix. Mlle Dumoliers enfonçait dans son chignon, qui avait une odeur singulière, ses aiguilles à tricoter. Bien qu'elle prétendît qu'elle perdait ses yeux à travailler, il lui en restait encore et toujours. Le bout de son nez était arrondi. Ses énormes lunettes ne lui servaient à rien, car elles restaient toujours sur le front et quand elles tombaient sur le nez, Mlle Dumoliers louchait, plutôt que de me regarder au travers.

VII

Le soir où Camille se signala par une telle impertinence, j'errais donc dans la chambre de souvenirs en souvenirs. Une des colonnes torsées de l'armoire tournait avec un petit grincement qui m'agaçait et me causait du plaisir. Grand'mère était trop nerveuse pour le partager.

– Ce drôle est insupportable! dit-elle.

A ce moment mon oncle entra pour nous souhaiter une bonne nuit. L'habit noir s'ajustait à son corps mince et comme étiré. Bien qu'il fût presque chauve, je le trouvais jeune. Selon la saison, des violettes ou un œillet éclataient doucement à sa boutonnière. Ma tante, sans quitter sa chaise ni son ouvrage, levait un peu la tête et il la baisait au front. Il me prêtait si peu d'attention, qu'en sa présence j'avais le sentiment de n'être pas visible et de me confondre avec les meubles ; chaque soir il restait debout quelques minutes, devant ces femmes en noir, dont il recevait la condamnation silencieuse. Si sa fille Camille était là, il l'attirait à lui et touchait ses boucles avec une tendresse affectée. Puis Julien venait dire à son maître que la voiture l'attendait. Nous écoutions le fracas décroissant des roues sur le pavé. Le cercle où mon oncle allait chaque soir m'apparaissait tel qu'un palais lumineux plein de musiques, de danses et de sereines joies, et qui, à l'aube, s'écroulait. Ce départ de chaque soir, cette fuite vers des voluptés inconnues, ne semblait pas un événement habituel. Nous restions longtemps sans prononcer une parole. Je me souviens d'un soir où, le front appuyé contre les vitres dont j'essayais la buée avec la mousseline des rideaux, je regardais s'enfoncer dans la brume les lanternes de la voiture, lorsque soudain me tournant vers grand'mère, je lui demandai :

– Bonne-maman, à quel âge peut-on faire le mal?

Nous entendîmes la porte que mon oncle fermait brusquement. Ma tante, qui avait abandonné son travail, recommença de tricoter. Il me semblait l'avoir toujours vue dans la même robe de laine noire. Elle essuya les verres de son binocle et ses yeux malades parurent blessés par la lumière. Elle ne s'émouvait plus qu'au sujet des questions de préséance, lorsque dans la rue une dame ne l'avait pas saluée. Alors, pour la consoler, grand'mère qui se vantait de connaître son Bordeaux sur le bout du doigt, découvrait dans les ascendants de la dame un petit pharmacien sur le cours du Chapeau-Rouge, un domestique, un colporteur ou tout autre individu de basse extraction. Ainsi, dans cette grande ville de marchands, j'étais initié aux inégalités sociales. Ma tante m'enseignait que ce petit monde provincial avait des raisons que la raison ne connaît pas et qu'il est méprisables de s'adonner à

tout autre commerce qu'à celui du vin. Mais là encore, j'apprenais à considérer différents ordres; ceux qui vendaient du vin fin avaient le pas sur ceux qui vendaient aussi du vin ordinaire – et ceux qui ne vendaient que du vin ordinaire n'étaient plus guère considérés qu'un médecin ou qu'un infime maître de conférences à l'Université. Rien au monde n'intéressait ma tante comme ce minutieux protocole, sinon les querelles d'office et d'antichambre. Mais ce soir-là, jusqu'à l'heure de la prière, elle demeura sans rien dire.

Alors je m'assis aux pieds de sœur Marie-Henriette qui, à voix basse, me consola des insolences de Camille. Comme je considérais le portrait de ma mère, elle me dit que le bon Dieu avait inspiré à bonne-maman la pensée de me donner cette photographie venue ainsi réellement du ciel. Grand'mère, apaisée, me parla de la morte, et pendant qu'elle parlait, Camille ouvrit la porte et se blottit dans un fauteuil.

« ... Les derniers mois qu'elle vécut, disait grand'mère, elle se levait la nuit malgré nous pour te regarder dormir, - et si calme était ton sommeil qu'elle se penchait vers le lit afin d'écouter si tu respirais, et comme nous voulions qu'elle se couchât, elle refusait, disant : « J'ai si peu de jours à vivre, laissez-moi profiter de mes nuits pour le voir... »

J'évoque aujourd'hui ces dernières veillées devant mon sommeil et je pense qu'elle devait murmurer : « Mon petit garçon, je t'aurais mené au catéchisme, j'aurais pleuré doucement à la messe de ta première communion. Tu serais rentré le soir, avec ta pèlerine lourde de pluie, avec ta serviette que déchirent les dictionnaires trop pesants et d'inutiles plumiers. Tu aurais présenté au feu tes petites mains brunes un peu tachées d'encre... Quand ces petites mains ne nous retiennent pas, il est facile de désirer mourir. J'aurais mêlé à ta vie toute ma vie. J'aurais vu tes yeux devenir graves, et si pur eût été ton premier amour, que tu aurais bien voulu que j'en devinsse la confidente... Je t'emporte dans l'éternité, mon petit garçon, mon enfant que je ne connaîtrai pas... »

Je cachai mon visage dans la robe de sœur Marie-Henriette. Elle inclinait le sien sur l'ouvrage qu'elle ne tricotait plus. Ce soir-là, nous répondîmes à la prière avec plus de ferveur et le *De profundis* s'éleva magnifique et déchirant comme une prière exaucée.

A l'instant où, dans le lit de mon enfance, je commençais de m'endormir, je sentis sur ma joue mouillée le souffle d'un baiser. J'ouvris les yeux et vis, à la lueur de la veilleuse, s'éloigner une petite forme blanche qui était Camille.

VIII

Le lendemain, j'enlevai de son cadre la photographie. Je la cachai dans un portefeuille. Elle devint mon secours unique au long des mois sans lumière qui précèdent le brusque printemps de la quinzième année. Elle m'aida à ne point mourir des réveils dans le matin encore mêlé de nuit, lorsque j'entendais à la porte tousser Octavie, guettant, pour entrer, les cinq coups de la pendule. Après le tiède abîme du sommeil, que la chambre était glacée où jamais on n'alluma de feu! (Il faut faire aux enfants un tempérament, disait grand'mère. Elle avait été élevée sans feu et jamais ses rhumes de cerveau n'étaient retombés sur la poitrine.) Mon chocolat avalé, je devais grelotter sur le trottoir, dans l'attente lugubre de ce que nous appelions «le parcours », grand omnibus qui ramassait, à travers l'aube sale, des écoliers somnolents. Une discrète cloche tintait à la cathédrale et les habituées de la messe de six heures sortaient une à une des rues sombres – pieuse faune des églises provinciales. Alors, je me souvenais de ma prière oubliée. Je la récitais, les yeux levés vers le ciel blanchissant ; les grelots et les cahots du « parcours » se démêlaient peu à peu de toute autre rumeur et comme le cocher n'arrêtait pas ses chevaux, la quotidienne angoisse de manquer le marchepied me faisait battre le cœur.

L'odeur des pensionnaires qui ne se lavent pas m'accueillait dans l'étude chaude où la pensée m'accablait d'un devoir inachevé, d'un problème de robinets qui coulent ensemble, d'un cours d'allemand dont le professeur alsacien était si terrible, que dans mon cœur je me consolais de l'annexion. Un seul regard sur le cher visage détruit, derrière mon pupitre soulevé, suffisait pour qu'autour de moi s'anéantît tout un pauvre univers crasseux et triste.

Au sujet de la maladie de ma mère, je m'interrogeais moi-même indéfiniment et j'oubliais de repasser les listes de mots allemands d'un usage improbable, tels *qu'écheniller* (abraupen), le *raifort*, etc. On m'avait dit : elle est morte de langueur. Qu'était-ce donc que la langueur? Comment aurais-je cru que ce mot plein de grâce signifie agonie et destruction ? « Elle était veuve, le chagrin l'a tuée », m'avait répondu un soir Octavie qui semblait redouter ce sujet de conversation. Elle se montrait plus loquace lorsqu'il s'agissait de faire mettre à la porte la cuisinière sous prétexte d'ivrognerie et de vol – ou de plaisanter la misère de Mlle Dumoliers « qui, au lieu de manger le pain des autres sans le gagner, n'avait qu'à se placer femme de chambre ». - Mais pouvait-on mourir de chagrin ? « On ne meurt pas de chagrin, puisque je vis encore », avait coutume de dire Mlle Dumoliers. Ma tante qui, sur tout autre sujet, n'aimait point approuver sa cousine, lui donnait raison, levant au ciel ses yeux malades comme pour

offrir à la terre et au ciel l'exemple de son martyr. Il est vrai que si l'abandon où la laissait son mari, les dettes dont il se glorifiait avaient jauni le visage de la triste femme, si tant de souffrance, renouvelée chaque jour, avait affaibli sa vue, plissé sa bouche, vidé son corsage, mêlé à sa religion du vinaigre et du fiel, elle ne parlait point de mourir.

Un samedi de novembre, j'allai, selon ma coutume au retour du collège, m'envelopper de chaleur devant le brasier de la cuisine. Les chandeliers éblouissants, les inutiles bassinoires déformaient, en le reflétant, mon visage. Je m'assurai que ce samedi, pareil à tous les autres, me réservait du « bouilli » et des céleris au jus. Octavie me regarda comme si elle ne m'avait jamais vu depuis le jour de ma naissance où je fus déposé sur ses genoux, ne pesant guère plus, disait-elle, qu'un gros gigot. Alors je me réfugiai chez grand'mère où je reçus de la vieille dame, de sœur Marie-Henriette, de Mlle Dumoliers, en peloton d'exécution, le même étrange coup d'œil. Mlle Dumoliers me serra les mains comme on a coutume d'en user aux enterrements avec les mains des messieurs de la famille. Elle prit congé, escortée de sœur Marie-Henriette et même de ma tante : marque de déférence incroyable et inusitée ! On me ménageait évidemment un tête-à-tête avec grand'mère. La vieille dame plia son tricot, releva ses lunettes et tourna vers moi une figure d'où je vis qu'avaient disparu tous les signes de l'infailibilité que je lui attribuais. Pour la première fois depuis soixante-quinze ans, elle fut intimidée. Son assurance lui fit défaut, cette miraculeuse assurance des vieilles gens qui n'ont jamais considéré la vie qu'à travers leurs pieuses passions. Rien ne subsistait de l'imposante dame que j'avais vue renvoyer avec un surcroît de loyer les locataires venus pour obtenir des réparations. Elle balbutia que je devais essayer un costume dans ma chambre où le tailleur, M. Etienne, m'attendait. Cette dérogation aux usages me stupéfia. Ne jouissais-je pas, depuis un mois, du complet de cheviotte qu'on me commandait chaque hiver – inoubliable cheviotte, si propre à devenir luisante aux omoplates, aux coudes, au derrière, et où la moindre tache devenait indélébile ? Soudain verbeuse et confuse, grand'mère me parla de mon père. Je l'avais cru depuis longtemps passé de vie à trépas – mais il était mort au mois de mai dernier, à Tahiti où il vivait après qu'il nous eut quittés, dans des circonstances que je connaîtrais plus tard. A cet instant, grande-mère me regarda avec tant de pitié que je me dis qu'il serait convenable de pleurer. Mais je n'éprouvais rien, sinon l'ennui de ne pas savoir le tout du drame entrevu, de ne pouvoir organiser sur des données précises mon passé. Impuissant à montrer du désespoir, et comme grand'mère attendait de moi une manifestation violente, je me résolus, faute de mieux, à la colère et demandai compte des inutiles *De profundis* que l'on m'avait fait réciter pour un vivant. Chez un si tranquille garçon, de tels éclats étonnaient, pareils à ces coups de tonnerre qui éclatent au printemps dans des après-midi d'azur. De quel droit m'avait-on privé de mon père ? La vieille femme ne se fâcha pas et caressa doucement mes cheveux. Je ne

pouvais comprendre encore, assurait-elle. Il nous avait quittés lorsque j'étais un tout petit enfant. Lui-même avait souhaité que je ne le connusse point. Mais comme il avait aimé ma mère, il m'avait aussi aimé. Je continuais machinalement de montrer de l'humeur : « J'ai prié pour un mort qui était vivant, grand'mère... » Elle m'assura que de mes prières, Dieu lui garderait le bénéfice, car il n'avait jamais cessé de croire à notre sainte religion. - Ainsi grand'mère s'efforçait de rendre justice à cet homme qu'elle avait des raisons de ne guère aimer. A mes yeux exercés de petit catholique, ce travail de réforme intérieure, de discipline, chez la vieille dame, était perceptible et me divertit. Je m'adoucis. Elle versa chichement quelques pauvres larmes de vieillard qui n'en a plus beaucoup et je répandis, avec la prodigalité de mon âge, un déluge de pleurs. Elle me dit qu'à seize ans je lirais une lettre que le pauvre mort m'avait destinée – mais je ne devais plus l'interroger : elle ne me pouvait répondre. « Va, dit-elle, mon petit, essayer un costume de deuil. »

Tandis que M. Etienne faisait des signes à la craie bleue sur l'étoffe noire, je contemplai dans la glace mon visage qui n'avait pas changé.

IX

Le 1^{er} janvier, à cause de mon deuil, je n'allai voir personne que Mlle Dumoliers. Sa pauvreté, ce jour-là, devenait un privilège. La fille qui nous introduisait était une souillon ahurie. Mais ma tante ne manquait jamais de s'étonner que dans sa position, Mlle Dumoliers se passât la fantaisie d'une bonne à tout faire. Aussi exigü que fût le salon, il ne trouvait pas grâce devant ma tante scandalisée surtout par un tableau que Mlle Dumoliers y avait placé. Les marchands de Paris en avaient offert deux mille francs. Une personne qui vit, en somme, aux crochets des autres, ne garde pas une toile de ce prix, sous prétexte que, petite fille, elle l'admirait dans le cabinet de son père. Telle en était, d'ailleurs, l'obscénité que seuls, les messieurs « comprenaient » et, à sa vue, se retenaient de rire. Pour moi, je ne trouvais rien de répréhensible à ce fiacre arrêté, au cocher goguenard fumant sa pipe, au store baissé qui ne permettait de voir qu'une petite main pendante.

Cette année-là, j'allai seul chez Mlle Dumoliers. Grand'mère souffrait de son asthme. Ma tante se remettait lentement d'avoir vu, la veille de Noël, son mari prendre le rapide d'onze heures quatre pour Paris, avec, dans son portefeuille, le plus clair de leurs revenus jusqu'à l'été. Il avait même parlé d'un réveillon au café de Paris où, avant d'avoir goûté à rien, il fallait payer vingt-cinq francs le plaisir de s'asseoir, de bombarder ses voisins de boules en celluloid. Camille passait au pays basque les vacances du jour de l'An, chez un oncle de son amie Conception Ximénès.

O rues de Bordeaux, le 1^{er} janvier! Une humanité misérable défile pour une exposition rétrospective de chapeaux haut de forme. Les jeunes gens affairés sont fiers de disperser leur cent de cartes gravées dans les maisons où, ivres d'orangeade, ils ont dansé. Le matin, les journaux ont vainement annoncé que ni le cardinal, ni le maire, ni le préfet ne reçoivent. Les fonctionnaires sortent par habitude avec leurs dames dont les mains sentent la benzine. Chaque année qui finit est un soir de désastre où, dans les familles, les survivants se comptent. Seuls, les enfants espèrent, désirent, s'énervent autour de luisants, de décevants jouets.

Je portais aussi un chapeau haut de forme – mais je le portais dans un énorme carton. Mlle Dumoliers m'avait incité, la veille, à le dérober chez mon oncle : suivie dans la rue par des hommes, en butte à des propositions qu'elle jugeait malhonnêtes, mais non certes invraisemblables, elle voulait suspendre dans son vestibule un couvre-chef masculin. Sa seule vue, m'assurait-elle, ferait filer de trop hardis galants. Cinquante années de vie chaste ne l'avaient pas détournée de certaines préoccupations peu compatibles avec son état : « Votre état, lui disait suavement ma tante,

votre état vous donne dans l'Eglise une place d'honneur. » Mlle Dumoliers n'osait répondre que les veuves n'étaient pas moins bien traitées que les vierges dans l'assemblée des fidèles, et que l'indifférence de mon oncle à l'endroit de sa femme autorisait celle-ci à revendiquer les privilèges du veuvage...

J'avais atteint un lointain quartier de Bordeaux où les maisons sans étage sont peuplées de professeurs, d'instituteurs libres, de retraités, de vieilles dames dans l'enfance. Parfois un pavillon Louis XVI, oeuvre de Louis ou de Gabriel, rappelle qu'un Bordelais, enrichi par le négoce avec les Iles, possédait là une maison des champs. Si je pouvais y entrer, peut-être découvrirais-je, sous un grossier badigeon, des boiseries d'acajou précieux, un trumeau effacé, un parquet à rosace.

La fille toujours ahurie qui m'introduisit reçut de mes mains le carton avec un sourire complice. Au fond du couloir, une porte en verres rouges et bleus s'ouvrait sur la cour. La caisse du chat suffisait à entretenir partout une odeur égale. Mlle Dumoliers entr'ouvrit la porte du salon et jeta sur le vieux haut de forme angora un regard mouillé. Elle me fit asseoir à côté de M. Castagnède, notre notaire, qui me tendit son crâne chauve où, désespérant de reconnaître le front, je déposai au hasard des lèvres d'enfant que rien ne dégoûte.

M. Castagnède s'assignait sur la terre une autre mission que de faire prospérer son étude – d'ailleurs la plus « grosse » de Bordeaux. Il aimait avec passion la lande, les dunes boisées, les sauvages étangs qui dorment au long des rivages rongés par l'océan Atlantique. Régions inconnues, d'un abord difficile et dont M. Castagnède célébrait la splendeur en vers parnassiens couronnés à l'académie de Bordeaux et publiés dans l'album de la Compagnie du Midi. Il avait acheté une maison de campagne à Sainte-Eulalie-en-Born, village de la côte landaise, où les bois de pins sont coupés de paisibles et marécageux pâturages et que berce la plainte confondue des cimes onduleuses et du proche océan. Il en décrivait les beautés à Mlle Dumoliers qui eût souhaité une invitation plus précise à les admirer pendant ses vacances... Comme je m'asseyais sur une chaise dont le reps rouge était protégé par un ouvrage au crochet, M. Castagnède s'étonna du goût que nous avions pour notre domaine d'Ousilanne, aux portes mêmes de Bordeaux. Il comptait bien qu'à ma majorité, la mauvaise gestion de mes affaires par mon oncle rendrait inévitable la vente d'Ousilanne. « Alors, me dit-il, vous viendrez habiter Sainte-Eulalie... Quel site pour le penseur !... » Et moi, je considérai dans mon cœur la basse maison girondine de mon enfance, l'allée du «tour du rond », les vignes soleilleuses, l'immobile vivier et la chapelle vêtue de lierres et de roses où grand'mère avait obtenu de feu le cardinal Donnet le droit d'héberger le bon Dieu, du 1^{er} août au 2 octobre. Cependant, M. Castagnède se comparait à Pierre Loti : « Je gâte, nous dit-il, la Côte d'Argent, comme Loti a gâté le pays basque. – J'y attire du

monde et il n'est plus rare de rencontrer, sur les routes forestières de Mimizan et de Biscarosse, des limousines ensablées... »

Il prit congé. Mlle Dumoliers, par-dessus ses lunettes, me regarda, vit mon costume noir et murmura : « Je vous dois, mon enfant, des condoléances... » Au mur, le cocher goguenard m'invitait à de perverses imaginations. Des plumes de paon ornaient les vases Louis-Philippe de la cheminée, et des cadres de peluche faisaient valoir les visages d'anciennes élèves souriantes. Les lèvres de Mlle Dumoliers frémirent : je connus qu'elle allait tout me révéler d'un étrange et triste passé. Je l'y aidai un peu en assurant dans un grand soupir que grand'mère m'avait tout raconté. « Est-ce possible, murmura-t-elle, que savez-vous donc ? »

– « Je sais, dis-je avec audace, que mon père a fait mourir de douleur maman. » – « Pour cela, non... » répondit Mlle Dumoliers. L'écluse était ouverte et, entre les lèvres serrées, les confidences se précipitèrent.

Ma mère qui, selon l'usage de ce temps, s'était mariée à minuit, s'agenouilla devant l'autel avec un si pauvre visage, avec une si opiniâtre toux que dès lors chacun pressentit qu'elle était condamnée. Lui, avait l'air d'un brun et long adolescent « en extase devant sa femme, pas très fort, il faut l'avouer – me dit Mlle Dumoliers - et incapable de rien faire que de peindre »... La vieille fille leva au plafond des yeux apitoyés : « Ah ! quelle peinture ! certes, je m'y connais. J'ai donné des leçons d'aquarelle. J'ai signé les images de votre première communion - et mes amies jamais ne s'aventurent sans moi à l'exposition des *Amis des arts* où je leur montre ce qu'il faut admirer. Mais ses dessins n'avaient ni queue ni tête : du bariolage à aveugler les gens. D'ailleurs, il dédaignait toute approbation. Un soir, pourtant, votre mère avait ri comme les autres devant une toile où l'on ne voyait que du bleu ; il lui prit la tête entre ses mains et lui dit : « Tu ne comprends pas » - avec un air si étrange qu'aussitôt nous cessâmes de rire. Sa religion était, plus encore que sa peinture, extravagante : *J'adore*, assurait-il, *la lumière*. Il citait un texte de l'Ecriture où il est dit que Dieu a posé dans le soleil ses tabernacles. L'idée de voyages lointains commença, dès lors, à le séduire. Il voulait partir – je me souviens de cette phrase comique dont nous avons tant ri - vers *le bleu inconnu des nuits tahitiennes*. Nous eussions aussi bien fait de pleurer. Sa femme céda enfin par lassitude et par amour. Votre père, qui gardait jalousement les moindres babioles de son enfance, consulta chaque soir son atlas d'écolier et les cartes bariolées fardaient d'ancien pastel le bout de ses doigts. Mais il fallait attendre votre naissance, et lorsque vous fûtes né votre mère demeura si faible, vous-même étiez une si misérable petite chose que le médecin s'opposa au départ. Ce fut pour votre père une incroyable douleur, sans proportion avec l'ennui de manquer un voyage... » Mlle Dumoliers reprit haleine. Alors je me souvins d'un soir où, faute de place, nous n'avions pu pénétrer dans le cirque Piège. A travers les planches j'entendais les applaudissements, les

éclats de rire, et je m'étonnais d'avoir envie de mourir. Le cœur n'accepte pas qu'une joie toute proche se dérobe... « Il ne se plaignait pas, continuait Mlle Dumoliers, mais appuyait contre les vitres son front taciturne. Ses pinceaux même furent délaissés : « J'ai été mis au monde, répétait-il, pour peindre cette lumière, cette nature, non pas une autre... » – Le moindre reproche le faisait pleurer comme un enfant puni... »

Un jour, ma mère farda ses joues, mit à ses lèvres du rouge. Elle dit à mon père qu'elle se sentait mieux, qu'il pouvait la quitter, que dans six mois elle le rejoindrait à Tahiti. Tout en elle trahissait le mensonge : sa respiration sifflante, ses joues creuses, son cou décharné, ses mains transparentes. Mais lui, montra une atroce bonne volonté d'être dupe, et à travers sa douleur éclatait une sauvage joie : « Je me souviens, ajouta Mlle Dumoliers, du soir de son départ. Il vous prit dans ses bras, vous parla comme si vous pouviez le comprendre : « Tu vaincras la chimère, vous répétait-il, regarde comme elle me dévore... je renonce à toi parce que je ne suis pas digne de toi... » Enfin des propos de malade que nous écoutions, silencieux et consternés, dans la chambre éclairée d'une lampe basse où votre mère alitée, le visage contre le mur, pleurait à petits sanglots... » - Et alors ? - murmurai-je passionnément, comme autrefois lorsque Octavie s'arrêtait de raconter la *Montagne verte*, – et alors ? - « Alors, il a tenu sa promesse, il n'a plus voulu vous revoir – par pénitence, assurait-il. Peut-être, aussi, craignait-il d'affronter les malédictions d'Adila (c'était ma grande-mère), qui toujours lui fit une affreuse peur. Chaque mois, votre oncle lui donna de vos nouvelles, on dit même que ce mauvais sujet en a profité pour lui tirer de l'argent. Votre grand-mère a reçu de Tahiti une seule lettre dont elle m'a répété cette phrase étrange : « Je veux que mon fils me considère comme une âme en purgatoire et prie pour moi... » Adila n'a pas demandé mieux que de le prendre au mot - un peu plus sans doute que le pauvre homme l'eût souhaité. Il était bon, Jacques. Toujours il me traita d'une manière respectueuse à quoi je ne suis guère habituée. Il baisait ma main comme si je n'eusse pas été demoiselle. Dans son testament, votre nom revient sans cesse. Il indique, avec minutie, ceux de ses tableaux que vous devez conserver et ceux que doit vendre à votre profit un marchand parisien, son ami. Nous vivons, mon enfant, à une époque de malades. Vous portez un nom presque célèbre dans certains milieux de la capitale. Il y a des fous pour se disputer les toiles de votre père. *L'Illustration* de Noël a reproduit celle qu'un Américain acheta cent mille francs. On voit parmi des fleurs, orange, bleues, vertes, des hommes rouges, avec des pieds et des mains de singe, couchés sur une terre rose tendre. Tout à l'heure, avant votre arrivée, M. Castagnède m'assurait que ces cauchemars vous rapporteraient plus d'un million. » Je suppliai Mlle Dumoliers de me prêter le magazine. Elle m'objecta que je ne le pourrais dissimuler dans une maison peuplée de femmes curieuses et consentit seulement à me le confier quelques minutes. Tremblant, je m'approchai de la lampe. Oh ! pour cette

lumière d'une île inconnue, un homme avait donc renoncé à tous ses bien-aimés ! Dieu même n'avait pu lui assigner d'autre tâche que celle d'éterniser sur la toile, ces nuits colorées, ces jours d'ombre et de feu. Un instant, à travers la médiocre reproduction, je découvris l'univers où mon père s'était enfoncé. Puis tout s'effaça et je ne fus plus qu'un enfant penché sur une image incompréhensible.

Mais Mlle Dumoliers n'était pas émue. Elle faisait craquer tous ses doigts et, ivre d'avoir tant parlé, ne s'arrêtait plus : « Adila, certes, est une sainte femme. Il faut avouer pourtant que son orgueil est effréné. » Elle répétait sans cesse devant moi : « Mes deux filles seront mariées à dix-huit ans. On marie ses filles comme on veut et quand on veut. » - Elle les a en effet mariées à dix-huit ans, mais Dieu sait comme ! » Je l'interrompis, la suppliant de détacher pour moi la reproduction du tableau de mon père. Avec un petit soupir, elle me laissa abîmer le beau numéro de Noël qu'une ancienne élève lui avait donné. La précieuse image fut cachée dans mon portefeuille à côté de la photographie qui me vint du ciel, un jour de Pâques.

Au retour, la rue du quartier excentrique était pleine de brume. Je songeai à cette transparence des nuits tahitiennes où mon père s'était perdu. Le départ de Camille rendait la maison silencieuse. Grand'mère signait d'une main ferme « Adila » ses souhaits de bonne année à nos cousins de Paris, les Ducasse, qui avaient une légende et que l'on ne voyait jamais. Sœur Marie-Henriette, doutant qu'on pût tricoter le jour de la Circoncision, cachait dans ses manches ses mains inoccupées et se faisait à elle-même d'impénétrables vœux. Ma tante, morne et souffrant de ses yeux, paraissait écouter au loin le clair et doux son de l'or sur un tapis vert, le bruit canaille des bouchons de champagne qui partent – et peut-être aussi voyait-elle deux petites mains ébouriffer les cheveux de mon oncle rieur et congestionné.

Pour un enfant, le malheur même, parce qu'il est *autre chose*, se mue en joie. Des révélations de Mlle Dumoliers, j'attendais d'imprécis plaisirs, mais il n'arriva rien. Pareille au vivier d'Ousilanne où j'aimais jeter une pierre, ma petite vie, à peine troublée, redevint un calme miroir et refléta d'immuables visages, des événements prévus. Je ne devais plus rien espérer de ces aventures finies. Très vite s'épuisa le bonheur de savoir ce qu'autour de moi on était assuré que j'ignorais. Mlle Dumoliers eut tort de garder si longtemps un air de chien battu et de redouter que je la trahisse. Je ne songeais plus jamais à cette aventure. Par habitude, à l'instant de ma prière du soir, je plaçais encore sur ma table, avec la photographie de ma mère, la gravure de *l'Illustration*, mais je jugeais affreux ces étranges bonshommes, et j'eusse été plus fier d'être le fils d'Alphonse de Neuville qui illustra cette *Histoire de France* dont Guizot endormait ses petits-enfants. Ce furent de mornes semaines sans fièvre, occupées de misères d'écolier. Ces deux

années sont dans mon passé un lac de brume d'où rien n'émerge. En moi, hors de moi, rien ne m'avertissait du brusque et fou printemps ni de ses épuisantes délices.

Le jour de ma naissance, on avait coutume de chanter les vêpres des morts parce que c'était le 1^{er} novembre. Toujours cela me troubla qu'il fallût célébrer mon anniversaire avec les glas sanglotants sur une ville où tous les magasins étaient fermés pour laisser au moindre employé le loisir de songer à ses fins dernières. Au repas du soir, un gâteau s'illuminait vainement d'autant de bougies roses que je comptais d'années, j'éteignais les courtes flammes d'un petit souffle triste. Nous avions fait dans l'après-midi un exténuant pèlerinage à la Chartreuse, qui est le cimetière de Bordeaux. La fade odeur me poursuivait des chrysanthèmes abandonnés sur les pierres tombales, comme de belles têtes échevelées et souillées de boue.

Entre toutes ces Toussaints, je me souviens de celle où s'acheva ma quinzième année. Pendant les interminables vêpres, un soleil voilé mais brûlant encore nous faisait étouffer dans nos uniformes d'hiver. Au parler peuplé de domestiques corrects, je me désolai de reconnaître sœur Marie-Henriette assise au bord d'une chaise, les mains dans ses manches, comme si elle eût été résignée à m'attendre jusqu'à la fin du monde. Cela seulement qu'elle était ailleurs que chez grand'mère, où son devoir la retenait tout le jour, lui devait paraître une suffisante volupté.

J'avais espéré que Julien, le domestique de mon oncle, me viendrait chercher, parce que sa figure rasée eût témoigné de notre importance sociale. Parfois les rhumatismes de grand'mère étaient assez aigus pour que sœur Marie-Henriette ne pût la quitter un instant. Mais la sœur ne se privait guère de son unique sortie, sans raison majeure. Elle ne concevait pas qu'il est ridicule à un jeune homme de quinze ans d'être chaperonné par une religieuse, et que sa perpétuelle présence donnait du poids au sobriquet de «pudibond» que mes camarades m'avaient infligé.

Nous sortîmes. Déjà je la dominais de la tête. Mon étroite et longue image reflétée dans les vitrines me parut étrange. Comme je devais quitter le collège après deux années, grand'mère avait jugé superflue la dépense d'un nouvel uniforme. Mais je ne cessais de grandir. Mes poignets rouges, mes mains à engelures dépassaient sottement les manches. Il ne dépendait plus de moi que je pusse croiser les bras ni m'asseoir sans user de précautions.

Ce jour d'arrière-automne était si pareil à un après-midi de printemps, que je marchais avec langueur et souhaitais je ne savais quelle occasion de pleurer ou de rire. Avant de nous agenouiller sur le tombeau de ma mère, il fallait nous arrêter au Sacré-Cœur – ce couvent proche de mon collège et peuplé de religieuses dont on savait qu'elles appartenaient à d'excellentes

familles et qu'elles avaient, en prenant le voile, offert à la communauté une dot convenable. Elles s'employaient à discipliner Camille. Chaque dimanche, j'entrais au parloir sans aucune émotion. Mais ce jour de Toussaint, j'éprouvai, au moment d'y pénétrer, une honte soudaine. Comme on voit au moment de mourir toutes les circonstances de sa vie, je connus en une seconde tous mes ridicules, depuis mes grosses mains émergeant de manches trop courtes, jusqu'à ce bouton de mon nez qui ne finissait pas de guérir. Je n'osai vérifier si tout dans mon costume était exactement boutonné. Il me semblait que des coins du parloir fusaient de petits rires. Enfin Camille parut dans un uniforme qui n'arrivait pas à l'enlaidir. Les cheveux tirés, noués en queue de cheval, s'évadaient sans cesse et une boucle, qu'elle rejetait d'un joli geste, jouait sur son front étroit. Autour de nous, ses compagnes montraient des tailles informes, des jambes de grosses madames, ou d'étiques poitrines sous les épaules ramenées. Presque toutes bourgeoisaient : ivres de jeunesse, on eût dit qu'elles l'étaient de vin. Camille embrassa impétueusement Conception Ximénès, son amie de cœur, et nous nous dirigeâmes vers le cimetière.

En l'honneur des morts, la rue était emplie de lents promeneurs si accoutumés au travail qu'ils semblaient embarrassés des loisirs qu'on leur donnait. Ils faisaient durer longtemps cette gratuite distraction du pèlerinage annuel à la Chartreuse où je m'étonnai de voir tant de joie. A la porte, les marchands amoncelaient de neigeux chrysanthèmes. On aurait compté, dans cette foule heureuse, les visages voilés de crêpe. Ceux qui ont de vraies larmes à verser choisissent un autre jour. Ces braves gens faisaient une visite agréable à des morts qui l'étaient depuis longtemps. Nous suivîmes une allée de cyprès qui me rappela ce que mon ami José Ximénès racontait des Jardins d'Italie, et que nous sommes, en France, des sots de confiner autour des tombes cet arbre fait pour l'azur du plus beau ciel. Je m'intéressai à la funèbre littérature des épitaphes souvent singulières. Un vieux monsieur, suivi d'une famille attentive, arrachait des herbes autour de son sépulcre, comme ces employés qui vont, chaque dimanche, soigner la maison et le petit jardin où ils prendront leur retraite. Je n'avais pas encore assez de lecture pour m'émouvoir de cette tradition sublime qui veut qu'un jour entier le peuple communie avec ses morts. J'avais souvent imaginé la mort des autres, et pour le plaisir de pleurer, je m'étais représenté les diverses circonstances de l'enterrement de grand-mère. Dans des nuits d'insomnie, je m'étais plu à organiser le cortège funèbre de José Ximénès, mon ami le plus aimé. Le char disparaissait sous toutes les espèces connues de fleurs blanches, et l'on avait dû charger plusieurs brancards de tubéreuses et de lys. Un parfum mortel emplissait ma chambre et je mouillais de chaudes larmes mon oreiller. Mais j'assistais à ces pompes lugubres avec la douleur détachée d'un immortel. Ce jour-là même, considérant la foule errante sur les tombeaux, je me disais que dans un siècle un même peuple viendrait porter des chrysanthèmes aux vivants

d'aujourd'hui tous endormis au sein des ténèbres. – Mais moi ? Moi, j'étais un écolier de quinze ans. Je n'avais pas commencé de vivre.

Cependant sœur Marie-Henriette récitait clandestinement, à l'ombre de ses larges manches, un chapelet aux gros grains espacés – opération que les passants prenaient pour un tic de sa bouche sans lèvres. Camille courait presque devant nous, regardait les gens sous le nez, s'arrêtait pour nous attendre, en s'étirant au milieu de l'allée comme un jeune chien fatigué de jouer. « C'est ici », dit la sœur. Je reconnus le tombeau de notre famille. Mes couronnes de prix pendaient aux grilles, avec une croix que j'y avais portée le lendemain de ma première communion, un jour calme au mois de mai, alors que le cimetière était comme un grand jardin vide où jacassaient des moineaux. Les noms de mes grands-parents étaient gravés sur la pierre. Celui de ma mère venait le dernier avec les dates de sa naissance et de sa mort, si rapprochées que les passants même semblaient émus. Je me dis qu'il restait juste assez de place pour inscrire grand'mère, mon oncle et ma tante. Je me félicitai d'un si heureux hasard, comme si la funèbre liste dût être après eux définitivement close. C'était une chance que mon père eût choisi, pour son dernier sommeil, un cimetière exotique. « Un jour, me dis-je, je m'embarquerai. Je traverserai les mers jusqu'à cette tombe de mon père, fleurie de fleurs que je ne connais pas. » La mort me devenait une occasion de départs, de croisières voluptueuses, de vaisseaux frétés avec le luxe d'un Lamartine voguant vers l'Orient. Le *De profundis* récité par sœur Marie-Henriette avec une exactitude professionnelle ne me troubla pas. J'attendais une révélation. L'incroyable certitude me possédait que cette soirée où j'avais quinze ans me réservait des surprises infinies... Le crépuscule soudain lugubre sur le cimetière déserté ne descendait pas jusqu'à mon cœur qui étouffait d'une étrange joie angoissée. Déjà une étoile se levait, puis une autre et une autre encore. Je voulus en compter quinze pour voir toutes mes années révolues se réfléchir dans l'azur sombre. A travers la foule qui avait envahi l'obscur chaussée, des bicyclistes éreintés sonnaient de la trompe, voulant faire croire qu'ils étaient en automobile. J'attendais une révélation. Le soir d'un jour d'anniversaire, les pantoufles, le feu, le dîner familial plus confortable, le gâteau illuminé de bougies, cette douce perspective qui hier encore m'enchantait, me parut médiocre. Seule m'émouvait cette idée qu'après avoir été bordé dans mon lit par grand'mère, je rallumerais la bougie et lirais *Atala et René* – petit livre que m'avait confié José Ximénès, avec bien des scrupules, car il redoutait le sort des malheureux par qui le scandale arrive, et dont le Maître disait qu'il aurait mieux valu leur attacher une meule de moulin au cou.

Une question de Camille me fit tomber du ciel sur la terre. Elle demandait si son père avait donné signe de vie. La sœur répondit qu'une lettre annonçait son retour prochain. Le pratique petit bourgeois que j'étais s'informa des demandes d'argent dont mon oncle avait l'habitude, et sœur

Marie-Henriette m'affirma que cela ne me regardait pas – en quoi elle errait grandement puisque le père de Camille était mon tuteur et que nos propriétés d'Ousilanne resteraient, jusqu'à ma majorité, indivises. Je savais fort bien que le soin de sa santé ne le retenait pas à Aix, mais à la Villa des Fleurs, et qu'il y risquait le plus clair de sa fortune. Grand'mère avait dit plusieurs fois devant nous que Camille, un jour, n'aurait plus une chemise à se mettre sur le dos. Je regardai avec attendrissement cette enfant qui soudain très sage marchait à côté de sœur Marie-Henriette. Puis j'oubliai ces pauvres soucis d'argent. Qu'importait l'argent? Cette soirée allait sans doute me donner une révélation plus précieuse que toutes les richesses et mon cœur se soulevait vers la vie inconnue; deux années de collège, le baccalauréat m'en séparaient, mille obstacles, dont le plus proche était, dès le lendemain, une composition de mathématiques où je me classerais le dernier.

XI

La surprise attendue n'était point celle que l'abbé Maysonnave et Mlle Dumoliers me firent avec leurs baisers également piquants. Grand'mère s'étonna que sœur Marie-Henriette n'ait point vu si le jardinier des morts négligeait notre tombe. Le salon, délivré en mon honneur des housses éternelles, apparaissait dans sa jeunesse terrible. Après tant d'années, on ne pouvait espérer que le jaune de l'étoffe s'atténuaît. Tous les bronzes me regardèrent. Mon aïeul avait jadis prêté de l'argent à un trafiquant d'objets d'art qui s'acquitta d'un coup avec le *Napoléon mourant* (« je ne l'aurais pas choisi, c'est trop triste », disait grand'mère), avec *David*, dont le pied reposait sur un rocher, où j'ai reconnu plus tard le chef chevelu de Goliath, avec *Saint Jean-Baptiste prêchant au désert*. Grand'mère savait fort bien voir que la tête n'était point proportionnée au corps. Elle faisait reconnaître par les dames qui la visitaient, ce défaut de saint Jean et racontait volontiers l'histoire du trafiquant d'objets d'art pour qu'on ne la soupçonnât pas d'avoir mis son argent dans de coûteuses babioles.

Mlle Dumoliers tricotait. Une parente pauvre ne doit jamais rester inactive. Ma tante observa qu'un jour de Toussaint, il faut laisser dormir les aiguilles. Mlle Dumoliers, accoutumée à broder pour les grands magasins, affirma qu'il est permis de travailler si l'on prétend se distraire et non gagner sa vie. Tricoter ne rapporte pas des vingt-cinq sous pour une nuit de veille, n'affaiblit pas la vue, ne donne pas la migraine. C'est donc un plaisir. Grand'mère, qui, par inclination, observa toujours rigoureusement la lettre de la loi, évitait de se prononcer, sachant que ce tricot irait à des pauvres à peine plus pauvres que la Dumoliers elle-même. M. l'abbé Maysonnave admit le distinguo de Mlle Dumoliers sans l'admettre absolument, avec la rouerie d'un homme accoutumé à éteindre les discordes dans son troupeau d'enfants de Marie. Ma tante assura que la bonne Octavie, en venant tout à l'heure annoncer le repas, verrait Mlle Dumoliers tricoter et dirait : « Puisque cette personne prétendue pieuse travaille le dimanche, je puis travailler aussi. » Mlle Dumoliers n'osa répondre qu'Octavie, à qui incombait le soin de repasser, de raccommoder, de faire les appartements et de servir à table, ne songeait pas à invoquer son droit de travailler le dimanche. L'abbé Maysonnave n'osa point réciter cette page de l'Evangile où Jésus demande aux pharisiens s'il est permis de faire un miracle, le jour du Sabbat. Tout à son rôle pacifiant, il nous assura qu'il en connaissait une bien bonne sur le défunt cardinal Donnet. Je fus assuré du même coup que je connaissais l'anecdote et toutes celles qui allaient suivre. Ces dames en avaient pour un quart d'heure à se scandaliser. C'était une soirée comme les autres, les mêmes figures grises, les mêmes pauvres formules. Rien ne

paraissait changé, pas même cet enfant sagement penché sur ses photographies. Son visage ne reflétait rien de la folle, de la fiévreuse attente qui le rendait un peu haletant. Il n'entendit pas sa grand'mère l'interroger : « Tu es opprimé, mon enfant ? » Il était à mille lieues, hors de ce petit monde, isolé dans une anxiété inconnue.

Cependant l'abbé Maysonnave abandonnait Mgr Donnet et par de savantes manœuvres fixait la conversation sur un sujet qui lui tenait au cœur : son patronage et les douze cents francs de déficit qui rendaient nécessaire un appel à la générosité de tous. Les dames prirent un air absent qu'il connaissait bien – elles s'interrogèrent au sujet de leurs ouvrages, traitèrent des mérites comparés de la broderie anglaise, du macramé et du petit-point. L'abbé, réduit au silence, laissa tomber son sourire obséquieux d'homme qui n'est plus du monde, qui n'est plus que le serviteur des pauvres, mendiant sans vergogne, pour les visiter et les nourrir. Je reconnus la pure noblesse de ce visage, le charme étrange que la vertu de pureté confère à un homme, lorsqu'elle éternise au fond de ses yeux le regard étonné de l'adolescence. Il avait cette sorte de distinction qu'il faut, chez un ecclésiastique, qualifier de romaine. Ses confrères le plaisantaient lourdement pour la coupe de ses soutanes, pour ses mains soignées et gantées. Je sais que toujours il ignora la coquetterie. Mais la soutane convenait à sa sveltesse et rehaussait son grand air épiscopal. Certes, il soignait ses mains afin qu'elles fussent dignes de toucher le corps du Sauveur. Il ne récitait pas à la légère, pendant sa messe : *Lavabo, inter innocentes manus meas...* Le clergé du diocèse le jugeait mondain. Dans le monde, il ne chercha jamais que des ressources. Il entra chez les marchands orgueilleux de la ville, le cœur entouré par l'innombrable et invisible armée de ses pauvres. Pour eux, il souffrait que les riches le traitassent de haut, avec des « qu'en dit l'abbé », avec cette persuasion que Dieu leur rendrait un jour au centuple le verre de bénédictine dont ils gratifiaient son serviteur...

Comme chacun se taisait, nous entendîmes sonner sept heures à la tour Pey-Berland. Mlle Dumoliers renifla, augurant du dîner, d'après les odeurs de sauce qui soudain nous envahirent. Une voiture fit sonner les pavés. Je m'amusai à me dire : c'est l'aventure qui vient. Mais je ne le croyais pas moi-même. Je m'apprêtai à recueillir cette impression de mes nuits d'insomnie, lorsque je guettais, au loin, le bruit d'un fiacre attardé : j'écoutais le fracas croissant des roues et après qu'il avait atteint son maximum je m'obligeais à l'entendre encore dans le lointain, à le discerner entre toutes les rumeurs de la ville. Or, la voiture s'arrêta devant notre porte. Les dames s'étonnèrent et firent mille suppositions. Mon Dieu, mon Dieu, était-ce l'aventure ? Puis, le son d'une voix trop connue emplît l'antichambre. Mon oncle entra sans crier gare. Il s'excusait d'avoir oublié qu'il n'y a, le jour de la Toussaint, qu'un petit nombre de courriers. Il

précédait la lettre où il nous avait mandé son retour. Grand'mère et tante se laissèrent embrasser, cherchant dans leur cœur à quelle catastrophe elles devaient s'attendre. Mlle Dumoliers regardait, comme elle l'eût mangé, avec gloutonnerie, cet être séduisant qu'elle ne voyait presque jamais – ce héros de tant d'aventures. Elle l'admirait comme elle eût admiré la puissance des ténèbres. Il était le Pêché à jamais mystérieux pour elle. L'abbé Maysonnave veillait à ne mettre, dans ses manières avec le libertin, aucune froideur voulue – et moi, désespérant que ce fût l' « aventure », je cherchais quel appât ramenait au bercail l'oncle prodigue. Avait-il laissé à la Villa des Fleurs tant de plumes ? Était-ce la faim qui l'en chassait ? Ce vieil enfant ne tarderait guère à nous révéler son dessein, car il ne parlait que de lui et avec une impudeur qui demeurerait sa vertu suprême.

Sur son ordre, Julien apporta le sac de cuir sombre, fatigué comme il sied au sac d'un gentleman, et où de lointains « Palace » avaient laissé leurs étiquettes. Mon oncle en tira d'abord un écrin qu'il offrit à sa femme, muette d'étonnement. Il lui passa au doigt un anneau orné de deux brillants. Ma tante les considérait, stupide, comme une personne qui n'a jamais rien reçu de son mari que des demandes quotidiennes d'argent. Ils rutilaient sur sa main sèche de ménagère, pareils à des gouttes d'eau sur une écorce. Mlle Dumoliers les jugea d'une qualité rare. Elle s'y connaissait pour avoir égrené les pierres précieuses de sa famille chez tous les revendeurs, au long de sa triste vie. Grand'mère reçut un chapelet de corail et sœur Marie-Henriette une médaille qu'elles contemplèrent avec méfiance. L'abbé fut sur-le-champ prié de bénir ces deux objets suspects. « Bénissez-les vite ! », murmura grand'mère, du même ton qu'elle aurait dit : « Il faut les exorciser. »

Il y eut encore une épingle à cravate pour moi et un bracelet pour Camille. Seule, Mlle Dumoliers demeurait les mains vides. Mais mon oncle lui demanda « où elle en était » avec un intérêt si passionné, que la vieille fille ne douta plus qu'il voulait la délivrer de ses dettes. Lorsque Octavie vint dire que Madame était servie, mon oncle prit le bras de l'abbé Maysonnave, l'interrogea sur son patronage, insinuant à mots couverts qu'il ne souffrirait pas que cette belle œuvre demeurât longtemps obérée.

La fortune enfin souriait au Prodigue. Il s'offrait le luxe de rentrer les poches pleines, en triomphateur, dans son obscure famille, d'éblouir ces vieilles femmes dédaigneuses qui, perclues d'étonnement, l'écoutaient, bouche bée. Il parlait avec emphase d'Aix, des batailles de fleurs, des toilettes ; le noceur trouvait des accents lyriques pour peindre la vie du casino, cette vie facile et veule qu'il adorait. J'écoutais aussi ; – mais pour un enfant fiévreux au seuil de la quinzième année, ces mesquines descriptions s'élargirent. Les moindres mots de mon oncle eurent en moi d'innombrables résonances. Je pressentais un monde proche de volupté, de joie et de désir.

Je fus submergé de pressentiments. Tout le médiocre de ce lyrisme m'échappait. Je ne retins que des soirs d'été sur une terrasse avec des musiques atténuées et les fusées qui ajoutent leurs bouquets d'étoiles aux étoiles filantes du 15 août. « Une jeune femme vivant à Aix depuis plusieurs mois, disait mon oncle, m'éblouissait chaque soir d'une toilette que jamais plus je ne revoyais... » Les yeux mi-clos, j'imaginai la jeune femme descendant l'escalier aux larges dalles, parmi les fleurs, dans une robe qui me parut plus merveilleuse d'être éphémère. Mon oncle décrivit le lac du Bourget et me dit soudain :

– C'est celui-là même que célébra ton Lamartine.

Oh! non, je ne méprisai plus cet homme dont les yeux avaient reflété le lac, les rochers muets, les grottes profondes, et qui, un soir, avait vogué sur les flots à jamais harmonieux... Mon oncle s'arrêta de parler à cause de la dinde aux marrons qu'il découpait. Sœur Marie-Henriette émit alors cette opinion :

– Je ne me chargerais pas, dans un endroit pareil, de faire mon salut.

Mon oncle éclata de rire. L'abbé, qui songeait à ses œuvres, sourit aussi, avec une extrême bonne volonté de ne pas paraître fanatique.

Cet incident m'arracha à mon rêve. Je considérai sœur Marie-Henriette. Sa coiffe dérobait le peu de front que la nature lui avait concédé. Le jus de la dinde luisait sur ses lèvres minces avec tout l'éclat de l'unique volupté permise. Les paupières, modestement baissées par habitude, laissaient voir à demi son œil inexpressif et rond de poule circonspecte. Je vis grand'mère énorme et soutenue par des coussins, tenant un verre de vieux bordeaux entre ses mains agitées. J'oubliai sa charité, sa foi, ses deuils innombrables, toute une vie sans amour qui avait marqué de mille plis amers ce vieux visage souffrant. Je ne vis plus qu'une idole un peu acariâtre et goulue, et autour de son autel, des âmes falotes comme la Dumoliers.

Quand il eut ri tout son soûl, mon oncle répondit à sœur Marie-Henriette qu'en bon chrétien il admettait la réversibilité des mérites, qu'il trouvait excellent qu'une sœur Marie-Henriette rachetât, par la vie la plus assommante, les délicieux passe-temps qu'il avait choisis. Il possédait une manière d'esprit comme on en voit chez des médiocres, s'ils sont du monde. L'abbé Maysonnave crut pouvoir sourire encore et notre bavard ne se contint plus. Il se répandit en propos fort libres devant ces personnes dévotes. Nourri d'une basse littérature, il assura qu'il fallait vivre sa vie et que nous ne devions négliger aucune volupté. Il parla, je crois bien, des droits sacrés de la passion. Ce fut la tirade que, depuis un demi-siècle, les auteurs de comédie font débiter par le raisonneur de leur pièce.

L'abbé Maysonnave ne souriait presque plus, mais il lui restait un peu de sourire au coin des lèvres. Ces propos lui paraissaient évidemment

inoffensifs à cause de leur usure et parce qu'avec lui mon oncle, dans ses brefs moments de veine, toujours se montra magnifique. Pourquoi l'abbé n'observait-il pas l'enfant qui, au bout de la table, oubliait de manger, écoutait, écoutait cette parole neuve. A travers le pauvre monologue il pressentait un art, une littérature, une philosophie de la vie glorifiant la chair et toutes les délices inconnues, si attirantes qu'on lui avait défendu d'arrêter sur elles ses pensées. L'oncle parlait toujours. Les vieilles filles qui l'écoutaient, ne pouvaient, avec tout leur bon sens, répondre aux formules prétentieuses de ce sot. Leur vocabulaire était, sans doute, trop restreint. Leurs petits cris scandalisés donnaient à mon oncle l'occasion de repartir sur nouveaux frais. Octavie apporta un massepain orné de quinze bougies multicolores. Grand'mère emplît une coupe d'un vin mousseux qui valait le meilleur champagne. «Le plus fin s'y tromperait », affirma-t-elle. Mais le champagne était précisément une volupté que pratiquait mon oncle pour vivre sa vie. Il porta un toast en mon honneur, émit le vœu qu'il me fût donné plus tard de connaître le vrai *Mumm* et le vrai *Clicquot*. Il faut, me disait-il en substance, devenir un joyeux drille et prendre l'existence par le bon bout. Un silence pénible suivit ce petit morceau. Je mis tant d'affectation à remercier mon oncle de ses avis, que l'abbé Maysonnave, qui pour le coup ne riait plus, me regarda avec une sévérité anxieuse. Je détournai les yeux, condamnant dans mon cœur ce prêtre à cause de son silence.

Nous passâmes au salon, sauf mon oncle qui invita, comme de coutume, l'abbé à fumer un cigare. L'abbé s'y refusa et d'un ton si froid que l'autre n'insista pas. Les dames échangèrent leurs menus propos habituels. Mlle Dumoliers raconta qu'au sortir de la messe, elle avait glissé et s'était blessée au genou. Après huit jours, elle souffrait encore de cette meurtrissure. Le médecin lui avait ordonné des compresses d'eau oxygénée dont elle n'avait reçu aucun soulagement. Sœur Marie-Henriette sourit. Nous savions qu'elle méprisait les médecins. Cette pieuse fille trouvait à leur endroit des plaisanteries grasses et dignes de Molière. Elle déclara ridicule cette invention de l'eau oxygénée. Elle n'employait jamais que *l'eau rouge* et avec succès. Mlle Dumoliers connaissait le *contrecoup* mais ignorait *l'eau rouge*. Sœur Marie-Henriette, après qu'elle eut consulté grand'mère, voulut bien livrer à sa vieille amie une recette mystérieuse. Je regardais les photographies de l'album. Camille, à mes côtés, appuyait contre ses oreilles les paumes de ses mains et caressait, avec de longues boucles brunes, ce livre de Zénaïde Fleuriot : *Armelle Trahec*. J'écoutais la sœur qui, d'une voix blanche, dictait à Mlle Dumoliers les noms des fleurs qu'elle devait cueillir pour composer le bienfaisant remède, et tandis qu'elle énumérait l'armoise, le mélilot, l'hysope, le lierre terrestre, je me rappelais ces courses dans les champs à la tombée du jour, lorsqu'elle nous enseignait à reconnaître chaque plante. Je portais cette antique *Flore médicale* où Mme Panckoucke peint les fleurs de la création avec un art minutieux et des

couleurs éclatantes. J'y cherchais des noms mystérieux, comme le dictame vanté par les poètes. L'auteur de la *Flore* rappelait que le fils de Vénus et d'Anchise, frappé d'une flèche meurtrière, fut guéri par le dictame cueilli sur les montagnes de Crète. Il invoquait souvent l'autorité de Linné. Le livre avait une odeur douce de vieille armoire. Au retour une alouette s'égosillait, le plus près possible du soleil. Nous faisions fuir sur les champs moissonnés un lièvre amoureux de crépuscule.

Mon oncle revint au salon. Appuyé contre la cheminée, le derrière au feu, il sembla ne plus s'intéresser qu'à la pendule. Julien parut soudain et lui présenta sur un plateau la plus large lettre que nous eussions encore vue, couverte d'une écriture immense et pointue, évidemment féminine. Ma tante, avec ses yeux malades, reconnut sans doute le caractère inquiétant de cette enveloppe, si elle ne put déchiffrer comme moi l'en-tête de l'Hôtel Terminus. D'ailleurs, n'eût-elle rien vu, comment éviter de sentir l'odeur de musc qui envahit le salon, dès que mon oncle, avec une hâte fébrile et sans s'excuser, eut fait sauter le cachet? L'odeur du musc lutta un instant contre celle de la naphtaline et du poivre que le salon de grand'mère conservait tout l'hiver en souvenir de l'été. A cet ensevelissement estival sous des housses garnies de boules mortelles pour les mites, le salon Louis-Philippe devait sa jeunesse inguérissable parmi des relents éternels. Lorsque j'embrassais ma tante ou que j'appuyais sur les genoux de grand'mère mon front, je retrouvais la même senteur à quoi s'ajoutait un rappel de benzine et d'essence. Mais ce soir-là, aucun parfum ne résista au musc dont s'imprégnait la lettre qui, au bout des doigts de mon oncle, tremblait un peu. Il ordonna à Julien de ramener une voiture. Nous disparûmes brusquement de son univers; avec une vague excuse et des poignées de mains rapides, il se donna le droit de nous fausser compagnie. Il partait vers quels plaisirs, vers quels abîmes de plaisir inconnus de moi? Le fugitif laissa après lui de la gêne et du silence. Les trois femmes regardaient le feu, essayaient des sujets de conversation qui ne prenaient pas... L'abbé, debout, les mains passées dans la ceinture, appuyait son front à la vitre qui contenait le ciel et tous les astres. Camille, par d'expressifs coups de coude, essayait de me communiquer son fou rire. J'eusse préféré pleurer de n'avoir pu suivre cet homme qui me devenait auguste. Les trois vieilles femmes silencieuses me paraissaient écrasées par la vengeance d'une divinité qu'elles avaient méconnue. Le manège de Camille attira sur nous l'attention des grandes personnes. Ma tante, qui avait raison de craindre quelqu'une de ces gaffes volontaires où Camille excellait, sonna l'heure de la retraite. Je protestai avec une violence dont s'étonnèrent les assistants, car j'étais, dans la vie ordinaire, un enfant timide et doux. Mais comment me résigner à voir finir pareille aux autres, cette soirée que j'avais imaginée féconde en révélations infinies? Brusquement, l'abbé vint à mon secours. Il demanda à grand'mère qu'en l'honneur de mon anniversaire, on me permît de l'accompagner jusque chez lui. Il n'habitait plus à l'ombre de la cathédrale d'où l'avait exilé un

curé ennemi. Aumônier des dames de la Visitation, ces âmes toutes pures lui laissaient des loisirs pour diriger un patronage. Il aimait sa nouvelle vie et avait coutume de dire : « Je reçois de mes pénitentes infiniment plus que je ne puis leur donner... »

Grand'mère se récria: «Mais, mon cher abbé, cet enfant ne peut courir les rues à cette heure! » – L'abbé promit que son factotum, nommé Dindinnaud, me ramènerait chez moi. Grand'mère n'eût jamais souscrit à un tel dérèglement, si, pour mon bonheur, ma tante n'avait déclaré d'un ton sec qu'il était inutile d'insister et que je devais regagner mon lit. Grand'mère n'aimait point que sa fille prît le pas sur elle et s'occupât de mon éducation. Je vis bien à son air furieux que ma cause était gagnée. «Une fois n'est pas coutume », disait la vieille dame. Cependant qu'elle allait quérir elle-même ma pèlerine d'hiver et un foulard très chaud, ma tante glissa doucement à Mlle Dumoliers : « Ne trouvez-vous pas que cette pauvre mère baisse beaucoup? » La cousine répondit par une vague interjection, comme une personne que sa position oblige à ménager tout le monde. Grand'mère, après qu'elle m'eut emmitouflé, insista pour qu'à mon retour, Dindinnaud attendît sur le trottoir « que la porte fût refermée sur moi ». Ma tante dit à mi-voix que les trottoirs de Bordeaux étaient encombrés le soir de « drôlesses ». – Sœur Marie-Henriette entra dans le silence et dans l'immobilité. Les yeux clos, la bouche pincée, la coiffe serrée aux tempes et bouchant ses oreilles, rien ne la pouvait distraire d'une vision béatifique à sa mesure, qui sans doute la ravissait, car elle ne remua pas les lèvres quand je lui souhaitai une bonne nuit.

XII

Un peu de brume enveloppait la cathédrale, mouillant les trottoirs comme s'il avait plu, bien qu'au-dessus de nous, il y eût toutes les étoiles. La rue me semblait vide, cette rue où le lendemain matin, je courrais vers mes petites misères quotidiennes d'écolier. Le brouillard devait s'épaissir sur le fleuve : nous entendions d'incessants appels de sirènes, les mêmes qui emplissaient autrefois de désolation mes nuits sans sommeil...

L'abbé de Maysonnave me parlait de sujets indifférents, mais je sentais bien qu'il voulait lire dans mon âme de ce soir-là. Un enfant élevé par des prêtres connaît ces manœuvres. Je ne les redoutais pas. Docile proie, j'aimais me laisser prendre, quitte à glisser entre les mains du pêcheur d'hommes. Les sentiments qui me bouleversaient et dont j'ignorais s'ils étaient une souffrance ou une joie, lui seul m'aiderait, me disais-je, à les définir.

– J'ai quinze ans, monsieur l'abbé, et je vois, pour la première fois, les rues de la ville à cette heure tardive. Ne suis-je pas comme une petite fille?

Il saisit doucement mon bras :

– Ne regrettez pas, mon petit, votre enfance préservée. Vous ne le savez pas encore, mais vous le reconnaîtrez un jour: c'est un trésor que vous amassez, toutes ces claires journées! Plus tard, aux heures de lassitude, vous retournerez la tête et le trésor luira dans l'ombre. Que de fois il m'a secouru alors que je perdais le cœur...

J'écoutais, sans trop les comprendre, ces mots murmurés. Aucun homme ne s'était encore adressé à mon cœur sur ce ton de confiance. L'abbé se tut, gêné, peut-être, de se livrer à un enfant. Mais dans la solitude amère de sa vie, un prêtre a-t-il de meilleur refuge? Les autres hommes s'éloignent de la soutane noire. Elle attire l'enfant, qu'il porte le tablier de l'école laïque ou le jersey marin du petit garçon bourgeois. Ses pensées, ses inclinations n'intéressent personne au monde sinon cet homme toujours en deuil qui ne lui demande rien que de rester pur, de donner au Christ un peu de foi et d'amour.

Sans résister, je m'abandonnai, je livrai toutes mes pensées. J'assurai fiévreusement à l'abbé que ma famille exagérait les soins de préservation, que je commençais d'étouffer au milieu de ces vieilles personnes et, me rappelant un mot de Camille qui m'avait paru admirable, j'affirmai que notre maison sentait le moisi et le renfermé.

Le regard de l'abbé se fit sévère. Nous longions, rue Vital-Caries, les

grilles de l'archevêché. Une odeur de jardin humide venait de l'ombre. Là, le cardinal-archevêque Lecot dormait dans sa puissance, entouré de ses vicaires généraux tremblants – ou, peut-être, signalait-il Victor-Lucien l'un de ses mandements si longs qu'il ne nous faudrait pas moins de deux dimanches, au collège, pour en voir le bout.

« Vous ne connaissez pas les âmes de ces vieilles personnes, me dit l'abbé. Mon enfant, j'ai entendu, ce soir, dans votre cœur, l'écho de grandes luttes... » Il n'osa me parler de l'oncle, mais il me parla de la vraie grandeur qui n'est pas de chercher sa joie au prix de la joie des autres, d'immoler à des appétits son âme immortelle, de renoncer à penser, à aimer, à prier pour jouir basement de la volupté. Il disait : « Nous cherchons une satisfaction infinie, de tout notre cœur et de tout notre esprit. Prenons garde que les sens n'usurpent les droits de l'esprit et du cœur et ne réclament, eux aussi, une satisfaction infinie... »

Je ne comprenais guère cette parole mais avidement, je la buvais – elle me grisait, comme tout à l'heure celle de mon oncle. Je n'essayai pas d'accorder entre elles ces symphonies inconnues. Nous traversâmes le cours de l'Intendance illuminé. Au milieu d'un groupe, une fille riait, la gorge renversée et laiteuse dans la fourrure grossière. Aucune femme ne m'avait donné d'aussi obsédantes imaginations. Hier encore, quand le prédicateur racontait l'histoire du jeune homme qui meurt subitement au sortir d'une orgie, je supposais que l'orgie consistait à manger des huîtres et des écrevisses, à boire du champagne jusqu'à n'en pouvoir plus et à verser le reste dans le piano à queue. Le rôle que les femmes pouvaient tenir dans ces sortes de fêtes me paraissait mal défini. Je les imaginai décolletées, debout et brandissant une coupe, comme sur la gravure d'un calendrier de 1880, suspendu dans la cuisine de notre maison des champs.

Bientôt nous retrouvâmes les rues obscures et ces allées Damour où l'on voit à travers les platanes noirs, la basilique Saint-Seurin comme une sombre bête endormie. Qu'elles devaient être douces à cette heure, les ténèbres du chœur où les lampes s'égouttaient!... Saint-Seurin où la chapelle de la Vierge est un peu isolée et sombre, m'accueillait souvent au retour du collège. J'y entrais parce qu'il faisait trop chaud ou trop froid. J'y entrais parce que ma giberne était trop lourde et qu'il ne me tardait guère de réciter, à sœur Marie-Henriette, mes leçons – parce que mon ami José Ximénès m'avait dit une parole blessante et qu'en attendant la solitude du lit, je pouvais commencer de pleurer dans cette ombre.

Devant le portail de l'église, l'abbé me demanda quelle était ma vocation, et je répondis :

– Je voudrais être heureux, monsieur l'abbé, pourquoi existe-t-il plusieurs espèces de bonheur?

Je me souviens encore aujourd'hui de sa réponse:

– Vous savez que le Sauveur fut transporté sur une haute montagne par le Prince des ténèbres qui lui offrit tous les royaumes du monde? La quinzième année est, pour chacun de nous, l'instant de cette tentation. L'éternel ennemi nous attache au sommet de notre orgueil et nous dévoile, avec de troublants prestiges, ses royaumes défendus.

Je protestai. Je l'assurai que sa vie d'immolation me semblait attirante... mais il y avait d'autres bonheurs.

Nous avions atteint la rue déserte où l'abbé Maysonnave habitait. Il ouvrit sa porte et appela Dindinnaud, puis craignant les remontrances de grand'mère, il me pressa de repartir. Je me trouvais avec le factotum de l'abbé. Dindinnaud possédait une figure étroite et un crâne bosselé. Il marchait sans rien voir, en proie à son idée fixe qui était d'assassiner un officier dont on parlait beaucoup cette année-là. Mon oncle avait parié dix mille francs contre un sou avec sœur Marie-Henriette que l'innocence de cet officier serait reconnue. Le jour de sa nouvelle condamnation, nos voisins de campagne, les juifs Bazias, rentrèrent leurs lampions et leurs fusées sous les regards ironiques de grand'mère qui, appuyée à la haie, criait au nez des voisins: « Enfin, justice est faite! » Moi, qui commençais alors à méditer les Sources du Père Gratry, je me glorifiais de ne lire, suivant le conseil du Père, aucun journal. La politique m'ennuyait. Aussi, ce soir de mes quinze ans, supportai-je malaisément le monologue de Dindinnaud qui, gavé de virulents articles, les rendait avec une abondance monotone. J'essayai d'arrêter le flot en lui parlant de son maître qu'il aimait. Ce lui fut une occasion de montrer encore sa folie. « Mon maître, me dit-il en substance, est simple aumônier des dames de la Visitation, parce que l'archevêque Lecot est franc-maçon et élimine les bons sujets. » A l'extrémité de la rue, le phare d'un tramway apparut soudain. « C'est le dernier omnibus, déclara Dindinnaud. Vous êtes assez grand pour rentrer seul. J'ai des ennemis politiques dans le quartier. Mieux vaut que je ne coure pas les rues après minuit. » Il fit signe au conducteur et sauta dans la voiture.

J'éprouvai d'abord une vague terreur à cause de la solitude, puis une joie religieuse m'envahit peu à peu, me souleva... Je marchai légèrement, comme lorsqu'on gravit une facile montagne et que les horizons différents se dévoilent. Ainsi ma pensée errante concevait de multiples et magnifiques vies. J'éprouvais l'âpre joie du don de moi-même. Je vécus, en une minute, les jours humiliés d'un vicaire, dévorés par les soucis d'oeuvres et de confréries, mais avec la messe de l'aube, alors que, l'amour incarné embrasant ma poitrine, je faisais une méditation sur l'Eucharistie devant les servantes agenouillées. Je vis la gloire. Un livre m'attirait l'admiration des hommes. Les étudiants, quand je passais dans la rue, se retournaient et disaient : «C'est lui »... Et la petite réputation de cénacle qui entourait le

nom de mon père, jamais ne me parut si médiocre. A cet écolier, seul pour la première fois dans la rue, après dix heures du soir, il fallait l'applaudissement du genre humain.

Je m'arrêtai devant Saint-Seurin. A cette heure nocturne, que j'eusse aimé entrer dans les parfums, dans l'ombre, dans le silence de la basilique! J'aurais voulu que s'y reposât mon cœur chargé, ce soir, de dépouilles – accablé comme un vainqueur après une rude victoire. Nuit dans l'église close, parcelle de nuit immobilisée depuis des siècles au service du Dieu caché, saturée de prières, de larmes dérobées, d'immolations secrètes, nuit toujours victorieuse qu'aucun soleil ne détruit, où luit en plein midi l'étoile des lampes éternelles, vous m'eussiez été plus douce que cette nuit d'octobre... Un brusque vent arrachait les dernières feuilles de platanes comme si le tardif automne voulait achever d'un coup son œuvre. Il s'était oublié à peindre tendrement les frondaisons, à farder la mort des feuillages. C'était l'heure du dépouillement. L'écolier, immobile sur la place déserte, ne comprenait pas cette amère leçon. Gonflé de rêves, submergé de désirs, il ignorait que la vie brûle comme une gelée la première floraison d'un jeune cœur. Une voix basse et pressée le fit tressaillir. Une main saisit son bras. Un visage blême sous des panaches misérables se leva vers lui. Le collégien s'enfuit et le vent soulevait sa pèlerine d'uniforme. Il frémissait d'une émotion sacrée parce que cet appel, tout médiocre qu'il fût, c'était le premier appel...

XIII

Je traversai, à minuit, la place Pey-Berland. Une lumière à la vitre de Camille m'évoqua cette enfant dans son lit étroit, les mains perdues sous les boucles sombres et lisant jusqu'à ce que fût morte sa chandelle. Ordinaire vision qui pourtant me troubla. Sans le savoir, je respirai l'odeur des blancs bouquets de fiançailles, la lointaine odeur venue de mes jours futurs, pareille à ces parfums que Colomb respirait bien avant que l'équipage eût crié : terre ! Elles naissaient peut-être ce soir-là, dans la pensée de Dieu, les fleurs dont je chargerais, un soir, les bras d'une jeune fille.

Mais la porte était ouverte. Sur le palier grand'mère et sœur Marie-Henriette attendaient mon retour, se communiquaient leurs idées de catastrophes possibles. La sœur, en me voyant, s'enfuit parce qu'elle n'avait pas de cornette. Je contemplai, pour la première et la dernière fois de ma vie, ses cheveux courts et gris de vieux petit garçon. Ma tante triomphait sombrement, tandis que grand-mère me poussait dans ma chambre, en criant : « Tu ne sortiras plus jamais, le soir. »

Pourquoi étais-je rentré ? Pourquoi ne pas avoir fui, droit devant moi, sans retourner la tête ? Jamais plus je ne serais seul et libre, la nuit, au milieu de la ville déserte. Mon père avait pu quitter sa femme déjà mourante, un petit garçon né de lui et je ne trouvais pas la force d'abandonner grand-mère demi-morte, une religieuse aveugle et sourde par principe, ma tante, cette pauvre chose desséchée – Camille qui veillait pour lire des romans de *l'Œuvre des bons livres* et sans doute oubliait de penser à moi !... Je me levai pieds nus, j'ouvris la fenêtre. Dans la nuit glacée, les flèches de la cathédrale, la tour Pey-Berland priaient, toutes mêlées au chœur des étoiles qui leur étaient, depuis des siècles, familières. Il n'eût pas été plus surprenant de voir, comme un sombre vaisseau, la cathédrale se détacher de la ville et s'enfoncer dans la nuit transparente que de voir un petit garçon de Bordeaux quitter ces pavés, ces immuables gens, traverser le monde, atteindre ce cimetière inconnu où son père était enseveli... « Son goût, sa passion de lumière l'a soutenu, me disais-je – et moi, rien ne me soutient : je n'ai pas le goût de peindre. J'écris, derrière mon pupitre, des vers misérables qui font sourire José Ximénès ! Mais que vaut la pauvre gloire de mon père ? C'est une suffisante raison de fuir Bordeaux que de vouloir embrasser le vaste monde. J'aurais dû ne pas rentrer, bien que ce soit une nuit d'arrière-automne et que je n'eusse pas trouvé, au bord des routes, les sombres meules où l'on peut dormir, encensoirs immobiles qui parfument le ciel nocturne de l'été. D'ailleurs, il y a les auberges où je m'arrête pour boire de la limonade, pendant les grandes vacances et où jouent aux cartes les muletiers. L'odeur de graisse rance, d'absinthe, de

jambon frit, fait un peu mal au cœur et je regarde sur les murs les calendriers-réclames de liqueurs inconnues, de chocolats... Un bruit de pas m'arrache à ce demi-songe... Une lumière sous la porte : déjà c'est Octavie qui me réveille. La messe de six heures sonne... Les histoires où les petits enfants s'échappent ne sont pas vraies... Je frémis, au seuil de cette morne journée scolaire... Il y a une composition de mathématiques. Je remettrai une page blanche... Mon père avait vingt-six ans lorsqu'il nous a quittés. On est vieux à vingt-six ans... Je dors debout... Sœur Marie-Henriette revient de la messe de cinq heures et demie (c'est le jour des Morts). Je la rencontre à la salle à manger. Son visage, tuméfié par le sommeil, disparaît dans un bol de café au lait. Elle le sort, congestionné, pour me dire : « Cela ne vous vaut rien de veiller... » Qu'elle m'agace ! Qu'est-ce donc que cet ordre où on laisse une religieuse si longtemps hors de la communauté ? Elle est confite dans la douceur de notre vie bourgeoise comme une douceâtre angélique dans du sirop. Je cherche à la vexer : « Vous êtes allée à la messe de 5 h 30, ma sœur ? Vous n'avez pas dû y voir grand monde, hors les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul qui doivent être à sept heures dans leurs salles d'hôpital, hors les admirables sœurs dominicaines, gardes-malades gratuites de l'ouvrier... » J'appuie sur *admirables*, sur *gratuites*, sur *ouvrier*. La pauvre fille pince la bouche au point que disparaît l'étroit liséré violet de ses lèvres. Mais elle me donne une leçon de douceur et de bonté en me répondant, après un court silence : « Chacun doit rester où le bon Dieu l'a placé... »

Déjà je ne l'écoute plus. Les grelots du parcours sonnent au bout de la place. Je descends quatre à quatre dans la rue et je risque, comme chaque matin, de manquer le marchepied.

XIV

Je vécus des semaines dans cette fièvre. Chaque jour, un poète inconnu sortait de l'ombre et me donnait de quoi entretenir mon trouble. J'immolais au dernier venu celui qui, la veille encore, me faisait pleurer. Musset fut sacrifié à Verlaine. Il fallut mépriser Hugo pour adorer mieux Charles Baudelaire. Si de *Sous l'œil des barbares*, les subtilités m'échappaient, j'en retins l'essentiel, le jour où, devant une glace, j'appuyai sur mes tempes les chaudes paumes de mes mains en me répétant : je suis... je suis... j'existe, moi, moi. – Sœur Marie-Henriette, ma grand'-mère, ma tante, trop pauvres en lyrisme, disparurent de ma vie. Elles m'accusaient d'être dans la lune. Comment se fussent-elles doutées qu'elles vivaient selon moi dans un monde mille fois plus éloigné que cet astre romantique? Je jetais au néant ces comparses trop accessoirement mêlés au drame de ma vie. Seules, autour de moi, subsistèrent les âmes dont la présence aidait à mon exaltation : l'abbé Mayonnave, mon oncle, parce que leurs paroles m'arrivaient, chants alternés que je me chargeais d'embellir – Camille, fillette aux formes longues, aux yeux battus, déjà moins turbulente et dont sans cesse je sentais sur mes yeux le regard de bête douce. Sans doute, elle trahissait parfois son personnage. J'avais des oreilles pour ne point écouter ses propos de sèche petite bourgeoise. Il me fallait à chaque instant la corriger selon mon désir et, créateur inconscient, retoucher l'œuvre de Dieu. Nous vivons des années avec un être sans arrêter sur lui nos regards. J'ai vu Camille pour la première fois, un soir qu'étendue sur le canapé jaune du salon, elle s'était endormie. A ses longs bras, à ses longues jambes « dont elle ne savait que faire », disait ma tante, elle devait cette ressemblance avec les animaux gambadeurs et empêtrés, avec les pouliches qui, lorsque le train passe, galopent au hasard dans la prairie. Sous la lampe, mon occupation officielle était la géométrie qui m'eût peut-être séduit si je l'avais découverte à nouveau comme l'enfant Pascal. Mais je n'attendis point la trente-deuxième proposition d'Euclide pour glisser l'austère livre sous une *Tentation de saint Antoine*, de Flaubert – témérité sans nom puisque, à l'autre bout de la salle, sœur Marie-Henriette faisait à grand'mère et à tante une lecture divertissante. C'était un ouvrage de *l'Œuvre des bons livres : le Secret de la vieille demoiselle*, par Marlitt. Mais comme il était marqué de l'R qui signifie: poison dangereux pour la jeunesse, sœur Marie-Henriette lisait à voix presque basse et ne me détournait pas de m'enivrer avec les confidences que fait à Antoine l'Hélène des Troyens: « Un soir, *debout, et le cistre à la main, je faisais danser des matelots grecs. La pluie, comme une cataracte, tombait sur la taverne, et les coupes de vin chaud fumaient...*

En dépit de tous ces troubles, je demeurai pur parce que je découvris dans le même temps Charles de Montalembert, Henri Lacordaire, Albert de la Ferronnays, Alexandrine d'Alopeus, Eugénie de Guérin – âmes tout au Christ et tout au monde, croyais-je, âmes délivrées du choix, ivres à la fois de gloire humaine et d'amour divin, à qui l'amitié donnait de plus rares joies que n'en donna l'amour au commun des hommes. Une petite phrase d'Henri Lacordaire me grisait – petite phrase écrite à Montalembert lorsque finit cette année 1830 qui les avait unis : *« Si cruel que soit le temps, il n'ôtera rien aux délices de l'année qui vient de passer; elle sera éternellement dans mon cœur comme une vierge qui vient de mourir... »* Je vécus avec ces âmes. J'errai sous les sombres retraites de la Chesnaie à la suite de Lamennais. J'écoutai M. Feli, petit homme bilieux et triste, tonner contre les « eunuques du Sacré Collège », et avec Henri Lacordaire, je m'enfuis un soir de cette maison, désormais maudite. Je fus enfin un adolescent plein de sanglots derrière un pilier de Notre-Dame, tandis que Lacordaire au milieu de la foule frémissante ne voyait que mon âme et lui disait : *« A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années, que nous souffrons de désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme ou un nom. Errant dans le secret des solitudes, ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où le cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, au vent de l'automne, aux feuilles tombées des bois, une impression qui le remplisse en le navrant. »*

A ma bonne tenue, à mes mœurs, à ma piété, je dus d'être choisi comme préfet de la congrégation, et les jours de fête, quand mon tour venait de revêtir la soutane des grands cérémoniaires, j'officialiais avec une grave et jeune majesté.

Mais je doute qu'à eux seuls, ces anges mystiques, ces abbés romantiques enivrés de phrases eussent été pour ma vertu une suffisante garde. D'autant que Bordeaux ne manquait pas de petites tentations à la mesure de mon âme candide. Il y avait surtout en octobre et en mars, sur les Quinconces, une troublante foire. D'honnêtes ménageries, d'inoffensifs manèges en occupaient le centre. Mais sur les côtés, je rôdais autour du musée Dupuytren où j'avais juste l'âge requis pour pénétrer (les enfants au-dessous de quinze ans n'étaient pas admis). A l'extérieur de la baraque, un peintre génial avait représenté des hommes et des femmes buvant du champagne et servis par un maître d'hôtel très correct, dont la tête était celle même de la mort – horrible et sublime symbole! – Dans le vacarme des orgues, dans l'odeur de friture et de berlingots, j'allais de piège en piège. La dame qui m'offrait de casser des pipes et de crever l'œuf dansant sur un jet d'eau, me promettait avec son sourire bien d'autres voluptés. Non, les anges romantiques ne m'eussent pas défendu, si cette place des Quinconces n'avait

été si proche de la rivière. Il suffisait de descendre quelques marches entre les colonnes rostrales et je me trouvais dans un autre univers, sur les quais dont je sentais plus vivement l'attrait que celui de la bruyante et nostalgique foire.

C'était le port où les Bordelais ne vont guère, où les hommes sauvages roulent des barriques dans les jambes des promeneurs. Les grues énormes m'évoquaient ces éléphants indiens dressés à décharger les navires. La ville dormait au long du fleuve courbe. Le brouillard sentait la marée, la saumure, les épices. Il y avait, entre les pavés, des flaques de vin. Des officiers de marine étrangère étaient blonds. Leurs femmes devaient lire la Bible, dans une maison luisante de Norvège, ou bien quelque drame d'Ibsen. Des matelots bretons un peu ivres chantaient en se donnant le bras comme pour une illustration de *Mon frère Yves*. Je m'asseyais sur une de ces bornes à quoi l'on amarre les bateaux. J'ai su depuis que mon père, au temps où il se mourait de ne pouvoir prendre le large, ne sortait guère que pour demeurer, de longues heures, assis en face du fleuve et pour s'enivrer d'une odeur de départ. Une moins tyrannique nostalgie me retenait devant cette eau noire où tremblait l'image renversée des pontons. Mais, si je n'avais en moi son inextinguible désir de m'arracher à la morne ville enlisée, du moins ressentais-je comme lui ce qu'a d'offensant la vulgarité des êtres, l'hostilité des visages.

Contre la tentation, je possédais un autre refuge qui était la chambre de l'abbé Maysonnave. Quand le crépuscule ou la pluie me chassaient du fleuve, j'allais y finir mes après-midi de vacances. J'étais assuré qu'à mon entrée, le visage de l'abbé s'illuminerait. J'étais assuré que Dindinaud, après avoir connu à travers le judas de la porte qu'il ne s'agissait pas d'un ennemi politique, me ferait du chocolat avec un zèle farouche.

Deux fauteuils anciens, des reproductions du Corrège et de Vinci attestaient que l'abbé Maysonnave ne fut pas toujours indifférent aux choses de l'art. Mais, depuis longtemps, il n'était curieux que des âmes, et ne se passionnait que pour leur salut. Son patronage, le couvent de la Visitation en étaient pour lui le réservoir mystique, l'inépuisable vivier. Son confessionnal, sans connaître les foules qui assiégeaient celui du Père Bauni, de la Compagnie de Jésus, avait une clientèle choisie de messieurs. Cet exquis apostolat embellissait de petites âmes populaires aussi sûrement que celles de commerçants riches et dévotieux. Le goût des âmes, déjà l'abbé Maysonnave me l'avait communiqué. Mais il se relevait chez lui d'un absolu détachement, tandis que, à mon insu, j'étais moins amoureux des âmes que curieux. Du moins, ce souci de propreté en moi et chez les autres me rendait impraticable le vice. Plus imaginatif et sensible qu'aucun de mes camarades, un secret enchantement me retenait dans le Royaume de Pureté.

Dans l'étroite chambre de l'abbé Maysonnave, un flot de brochures, de

revues, de livres, me soulevaient hors du réel. Je préférais à tout cette atmosphère de méditation. Là, j'ai pris ce goût des journées de causeries, de lectures en commun, avec une âme choisie. L'abbé n'était plus le trop aimable homme de chez grand'mère qui souriait, faisait semblant de se passionner pour des niaiseries en échange de subsides utiles à son patronage. Les articles, qu'il signait d'un pseudonyme aux *Annales de philosophie chrétienne*, l'engageaient dans des polémiques dont il me décrivait avec violence les péripéties. L'essentiel m'en échappait, mais cette odeur de poudre était pour moi enivrante. Au centre de la chambre, sur la cheminée, il y avait le masque de Blaise Pascal. Avant que je connusse les *Pensées*, j'aimais déjà l'enfant mathématicien dont l'abbé me racontait la vie. Tout de cette biographie sublime m'enchantait, les découvertes, la période mondaine, les conversions successives, le talisman cousu sous son habit, le refuge au Port-Royal, sa vie cachée tandis qu'il lançait comme un feu grégeois, ses *Lettres à un provincial*, le miracle de la sainte Epine. Les cris du *Mystère de Jésus* bouleversaient mon cœur, y frayaient vers un amour supraterrestre des routes qu'aucune ronce, qu'aucune ivraie n'ont pu encore effacer. Un jour, l'abbé me disait que Pascal ne pouvait souffrir de voir ses neveux caressés par leur mère, tant d'austérité me fit peur et je me désolai à l'idée que sans doute Pascal ne m'eût pas aimé. « Il vous aurait aimé, repartit l'abbé souriant, comme il aima le jeune duc de Roannez et le chevalier de Méré... »

Ce fut pourtant Pascal qui me sépara de l'abbé Maysonnave. *Les Annales de philosophie chrétienne* publièrent, sous le pseudonyme de mon ami, un long article: *De la Révélation intérieure et de l'apologétique selon Pascal*, qui fut censuré. L'auteur dut décliner son vrai nom. Suivant l'usage, on l'envoya sur les confins du diocèse, dans un village où personne n'assistait à la messe et où l'instituteur, n'ayant que dix écoliers à instruire, persécutait le curé pour tuer le temps. En six mois, l'abbé Maysonnave le convertit, organisa un patronage, un ouvroir et étudia saint Thomas qu'il connaissait mal. A ses lettres pleines de tendresse, je répondis avec l'indifférence des enfants pour qui le passé n'existe pas encore. Puis il entra chez les bénédictins et disparut de ma vie.

Un jour, notre supérieur, le Père de Roquetaillade, inquiet de ma faiblesse en mathématiques, me dit : « Mon enfant, mon enfant, nous sommes à quatre mois de l'examen! » Je crus me réveiller d'un songe. Autour de moi, je vis mes camarades, leurs visages flétris, couverts de boutons. En récréation, nous ne parlâmes plus que de tel examinateur sur qui les « pistons » agissaient et de tel autre qui ne les pouvait souffrir. L'année dernière, si difficile avait été la version que les latinistes mêmes ne s'entendaient pas touchant le sens de certaines phrases. Les élèves en concluaient que nous aurions, cette année, un texte plus abordable. Je fus pris de peur. Un spécialiste m'enseigna le genre de questions que pose M. Z... et celles que préfère M. Y... Comme Adam, j'étais chassé d'un chimérique paradis. A la maison, nous ne parlions guère d'examen devant mon oncle qui n'en avait passé aucun et que cette conversation humiliait. Mais, dès son départ, les vieilles femmes se rattrapaient : Ah! si je pouvais tomber sur M. Drouin qui était le beau-frère de M. Castagnède, ou sur M. Gimena dont la fille avait jadis fréquenté le cours d'aquarelle de Mlle Dumoliers, ou sur M. Lefour qui était bon catholique et se confessait à l'abbé Maysonnave! Ma tante citait le cas du fils Un Tel qui avait échoué « pour un demi-point » malgré qu'il ait obtenu tous les prix de sa classe. Souvent, les professeurs ont du parti pris contre les élèves des écoles congréganistes. Il importait de ne pas me présenter en uniforme devant le jury. Le jour de la grande épreuve, sœur Marie-Henriette me confierait, dans un petit sachet, un fragment de ce voile « d'une de mes sœurs qu'on parle de béatifier et dont la cellule a conservé une odeur de jasmin et de rose ». Pour m'exciter au travail, on cherchait dans ma famille des exemples de candidats illustres. Ainsi Arsène Ducasse, notre cousin de Paris, avait passé un nombre incroyable d'examens et de concours, toujours avec des mentions et des félicitations. Son fils Philippe, qui avait mon âge, promettait de suivre les traces de son père.

Cette année-là, je n'ai pas vu le printemps. Le mol alanguissement du mois de mai, j'osai l'appeler: migraine et me désoler qu'il diminuât mon entrain au travail. Le mois de Marie fut l'occasion de neuvaines et de spéciales oraisons. Lorsque, après le chant des litanies, le vicaire venait lire d'une voix blanche : « On recommande à vos prières: *la conversion d'un jeune homme, la santé d'une mère de famille, le succès à des examens* », je savais qu'il s'agissait de moi et que j'aurais ma part de grâces obtenues par les cinq *pater* et les cinq *ave* que murmurait la foule noire et prosternée. Il y avait, derrière le chœur, une vierge de marbre que j'aimais prier. Dans le mois qui précédait les examens, on l'invoquait plaisamment sous le vocable

de « Notre-Dame du Bachot » et les cierges des candidats brûlaient nuit et jour, sans cesse renouvelés par les mères angoissées. Dans mon amour pour Elle, je me sentais offensé. J'avais peur qu'Elle ne souffrît de cette grossière et passagère spécialité. Je ne sentais pas encore que c'est le génie de cette religion maternelle de répondre au cri de Blaise Pascal et à l'humble prière d'un enfant qui veut passer son examen...

Après les épreuves écrites, je dus fréquenter la Faculté des lettres peuplée de blêmes candidats. Une mère s'absorbait en de jaculatoires oraisons. Une autre – pareille à celle du martyr Symphorien, qui, d'avance, montrait à ce fils supplicié la palme céleste – une autre réconfortait son petit en lui décrivant la bicyclette à roue libre, juste récompense de sa victoire. Une odeur d'expériences chimiques et de latrines nous poursuivait dans les salles sombres où nous nous bousculions autour de l'épreuve d'un camarade. S'il est vrai que certains mots ont une odeur, celle-ci est pour moi contenue tout entière dans les trois syllabes de ce petit mot : *laïque*.

M. Malchis, examinateur de mathématiques, a certes développé des maladies de cœur chez les enfants bordelais de ma génération. Par des ironies, des rires mal contenus, il affolait d'abord ses victimes – puis, minutieusement, il s'appliquait à les coller, pareil à un entomologiste qui pique sur du liège des papillons asphyxiés. La première fois que je le vis, j'admirai qu'il fût un petit homme à ventre et plein de jovialité. Il devait boire, manger, dormir comme tout le monde. « On a de la peine à s'imaginer, dit Vigny, que Robespierre ait été un enfant porté par sa bonne, à qui sa mère ait souri et dont on ait dit : le beau petit garçon ! »

XVI

Les salves d'artillerie du 14 Juillet annoncèrent la fête et je n'avais pas encore subi mes épreuves orales. Pour rien au monde, grand'mère n'eût passé à Bordeaux cette journée. Elle imaginait des bacchanales, des cortèges de déesse Raison, des femmes ivres et nues gesticulant dans les carrefours. Dès le 13 juillet, toute la maisonnée s'installa à Ousilanne. Bien que cette terre fût située à quelques kilomètres de la ville, on décida que, pour ne pas perdre mon temps, je n'y viendrais pas coucher le soir. Octavie me servirait, Mlle Dumoliers surveillerait ma conduite.

Je vécus le jour de la Fête nationale, parmi les guerres de Louis XIV et dans le bassin compliqué de la Loire. Vers sept heures, Mlle Dumoliers arriva, les joues cramoisies, la capote sur l'oreille : un soldat aviné l'avait embrassée ; un autre, d'une large main qui sentait l'astiquage, avait caressé de haut en bas sa figure, en criant : plaisir! déplaisir! Elle maudit ces orgies républicaines, mais montra, pendant le repas, l'entrain d'une personne dont la ville est prise d'assaut et qui attend, de pied ferme, une soldatesque effrénée. Je ne la voyais jamais qu'en présence de grand'mère, de ma tante, de sœur Marie-Henriette, trinité redoutable qui la retenait dans son néant. Seule, elle montrait une humeur joyeuse que quarante années de guignon n'avaient pu entamer.

Je me souvins de l'avoir vue ainsi loquace et débridée, ce premier janvier où nous parlâmes de mon père.

Après dîner, elle me proposa d'admirer les illuminations et le feu d'artifice. La soirée était chaude. Les voitures ne circulaient pas, la foule coulait à pleins bords entre les sombres maisons. Par habitude je dis à ma compagne que je n'aimais point les cohues. Mais délivré de mes pauvres soucis d'examen, bousculé, meurtri, je m'abandonnai joyeusement à ce flot d'hommes. Dans une ville où la bourgeoisie est la plus vaniteuse et la plus gourmée de France, le peuple garde le monopole de l'esprit. Les propos échangés autour de moi me faisaient pleurer de rire. Une jeune demoiselle rouge et ronde que la vague humaine me jetait sans cesse dans les bras criait doucement et j'accueillais de bon cœur cette menue et passagère volupté. Je l'appelais Bérénice, me persuadant qu'elle incarnait l'âme obscure et gaie de ce peuple. Ah ! que la formule « aller au peuple » me parut, ce soir-là, pleine de sens! Un grand remous fit tourbillonner Bérénice qui disparut. Je me retournai. Le plumet de Mlle Dumoliers oscilla un instant au-dessus de têtes congestionnées, puis sombra. J'entendais craquer d'invisibles pièces d'artifice, des fusées partaient en désordre. Un petit chatouillement au creux de ma main me révéla la présence de Bérénice.

Elle avait perdu ses parents. Je déplorai tout haut de ne rien voir. Un ouvrier hilare m'assura que pour ce que nous avions payé, il ne fallait pas nous plaindre. Bérénice eut soif. Nous étions, à ce moment, pressés contre la boutique d'un marchand de vin. J'y pénétrai avec elle au milieu des tables encombrées et d'un vacarme qui ne couvrait pas les cris perçants du phonographe. Un soldat écarlate, le ceinturon défait, voulait faire des horreurs sur la République et sur son sergent. Bérénice et moi bûmes dans le même verre une cruelle limonade, et Bérénice disait : « Je bois des épingles qui me passent par le nez. » Elle disait aussi : « Il y a des filles qui voudraient avoir une peau blanche comme la vôtre. » Et ses doigts, abîmés par la couture, étaient sur mes poignets d'actives petites râpes. Je crus défaillir en ne découvrant pas au fond de ma poche la moindre monnaie. Mais elle montra beaucoup de joie à me payer la meilleure limonade que j'aie bue en ce monde.

XVII

Dans un grand silence, le professeur lut la liste des candidats triomphants. J'étais du petit nombre des élus. D'Ousilanne, il ne vint personne au-devant de ma joie ; grand'mère sans doute aimait mieux prier encore, même à cette heure où elle savait l'examen fini. Sa foi était de taille à transmuier en succès un échec, comme l'eau de Cana se changea en vin. Où était l'ombre de grand'mère, sœur Marie-Henriette était aussi. Ma tante se souvenait-elle que j'avais aujourd'hui comparu devant le jury ? Elle jouissait sombrement de posséder à Ousilanne mon oncle : c'était l'époque où il venait se mettre au vert. Dès l'aube, il descendait au jardin, vêtu d'un minuscule caleçon et se livrait sur la prairie à des mouvements rythmés selon la méthode suédoise. Puis il courait dans les allées, un mouchoir entre les dents et les coudes aux flancs. Sœur Marie-Henriette se levait sans ouvrir ses volets depuis le jour où la fenêtre de sa chambre avait encadré une silhouette d'homme nu. Elle se rendait à la chapelle par de compliqués détours afin de ne se pas heurter à mon oncle presque uniquement vêtu de son monocle. Nourri de potages aux herbes, de légumes et de fruits, purgé et repurgé, mon oncle s'armait pour de nouvelles débauches.

Je me trouvais donc seul sur le grand escalier de la Faculté des lettres, enveloppé d'un soleil terrible. Un père fuyait, le dos rond, traînant son fils vaincu et lui disant : « Tu n'auras pas ta bicyclette à roue libre », et l'enfant se mouchait et répondait : « J'avais tout repassé sauf le bassin du Rhône; je me disais : on ne me le demandera pas... » Je m'éloignai de cet horrible endroit, la tête vide, inquiet de ne pas sentir ma joie. Un camarade passa, escorté de sa famille et pareil à un petit dieu acclamé... « Camille, me dis-je, toi, du moins, tu aurais pu venir... » Mais elle ne pensait qu'au tennis. Son père avait ajouté cet exercice à son programme d'hygiène. Ce lui fut une occasion de se souvenir de sa fille et de l'utiliser. Camille m'avait averti qu'elle ne viendrait pas : « Je manquerais une partie, mon vieux Jacques, ça ne t'avancerait à rien... » Je n'avais osé lui répondre que j'allais au-devant d'une grande joie ou d'un vrai chagrin et que j'eusse aimé n'être point seul à les porter, et parce que les façons de Camille, certains soirs, commençaient à se teinter de câlinerie, de langueur, exprimaient un obscur désir d'être caressée, déjà j'exigeais d'elle je ne savais quel infini.

J'avais atteint, cependant, la barrière de Saint-Genès où une antique croix de pierre était la même qu'adoraient jadis les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Une lieue me séparait d'Ousilanne, mais un tramway électrique passait à huit cents mètres du domaine. Comme déjà le soleil déclinait, je me résolus à faire la route à pied. Ainsi éviterais-je les odeurs d'une voiture publique de banlieue et mon ingrate famille me semblait

mériter ce retard et l'angoisse qu'elle ne manquerait pas d'en éprouver. Il y eut d'abord de minuscules propriétés ratissées et tondues, il y eut des auberges sombres où riaient des muletiers. Un commerçant bordelais conduisait lui-même sa charrette anglaise et le plus jeune fils de son paysan, déguisé en groom, se cramponnait à la banquette de derrière. Puis les murs devinrent des haies poudreuses. Sur les prés pelés où elles ne trouvaient plus rien de comestible, les vaches, en attendant le retour à l'étable, regardaient le soir. Une automobile passa et elle ensevelit derrière elle le monde et moi-même.

Voici le petit chemin d'Ousilanne. Dès que j'ai quitté la grand'route, je me sens chez moi. Personne hélas ! n'y guette mon arrivée. Je m'applique à ne pas perdre ce qui me reste de joie. Comme on rapproche des tisons presque éteints, j'essaye de susciter ma fièvre du dernier hiver. J'évoque, pour les goûter d'avance, les chaudes matinées où l'on cueille hâtivement des fruits, les siestes accablées, les indéfinis crépuscules, les promenades du soir avec Camille – cette Camille si sensible aux muettes influences des nuits d'été, que la peur des crapauds rejette contre moi et qui, pour mieux discerner Véga, de la Lyre, marche le nez en l'air, suspendue à mon bras. La même heure qui fait se lever une brume du vivier coassant, fait monter de son cœur tout ce que Zénaïde Fleuriot y a déposé de sentimentalités, une obscure tendresse que je recueille parce que je suis là. Tout autre, à ma place, la recevrait comme il respirerait les parterres invisibles. Mais cela, je ne le sais pas encore...

J'entre par le portail des communs. L'odeur m'accueille des figuiers chauds, de l'écurie et du foin. Voici le tournant où l'on crie au cocher : Attention aux enfants ! Balkis, la jument dont on dit qu'elle va mourir parce que ses dents sont trop longues, s'arrête de tourner le manège. Octavie, sur le seuil de la cuisine, reçoit la bonne nouvelle et me donne un de ces baisers qui prouve qu'elle est depuis dix-sept ans dans la maison et qu'elle m'a vu naître. Les vieux acacias caressent toujours de leurs branches les fenêtres de la chambre aux acacias. Derrière les troènes, où l'ancien pigeonnier est devenu une chapelle, la voix de sœur Marie-Henriette et celle de grand'mère échangent des *Ave Maria*. Pourquoi les avertir ? Elles continueront sous prétexte d'action de grâce. Pourtant j'agite, à la porte de la chapelle, ma petite feuille blanche. Elles me sourient, mais ne quittent pas le bon Dieu. Sur le perron les chaises d'osier forment un cercle et semblent continuer la conversation des vieilles dames. Camille survient cramoisie, ébouriffée, odorante, – m'embrasse et repart vers le tennis où mon oncle veut, avant la nuit, achever un match. Il faut, pour atteindre le vivier, traverser le vignoble. Des feux d'herbes brûlent au milieu de l'allée des vignes, parfumant le soir, attirant les phalènes. Le sulfate tache de bleu la terre. Une lune mal dessinée, qui est un rond tracé par une main d'enfant, demeure prise dans l'étroit réseau de deux peupliers rapprochés. La prairie

encore verte descend vers le vivier où mon approche fait se taire, toutes ensemble, les grenouilles. Le pont rustique, très « jardin public », me conduit dans l'île qui m'a vu jouer à Robin-son, qui me voit, ce soir, encombré de ma pauvre joie, et me répétant à moi-même : « Pauvre petit Jacques... pauvre petit Jacques... »

Je songe à celle qui, dans les derniers temps de sa vie, se levait la nuit pour me regarder dormir. Je songe à celui qui repose de l'autre côté de la terre, tout mêlé à cette nature qu'il aima plus que moi-même, son petit garçon.

La cloche annonce le repas du soir. Je rentre, pénétré de tristesse, de douceur, de calme. Grand'mère, la sœur viennent à ma rencontre. A les entendre, c'est le Saint-Esprit qui, par ma bouche, a satisfait les examinateurs. Pendant le dîner, il faut bien que devant mon oncle je parle de cet examen où toujours il échoua. « Notre cousin de Paris, Philippe Ducasse, a été reçu, mais mieux que toi, me dit-il sèchement – il a obtenu la mention « *assez bien* ». Mon oncle laissait entendre qu'il aimait mieux ne posséder aucun diplôme que de l'avoir mérité, comme je l'avais fait, sans la plus humble distinction. La famille admira cet étonnant Philippe. Tout l'encens qui me revenait de droit fut brûlé en son honneur. J'appris qu'il viendrait ces vacances à Ousilanne. J'en éprouvai un sentiment mêlé d'orgueil froissé, de timidité, de plaisir. Grand'mère ne disait rien. Je m'étonnai que son regard fût posé sur moi – ce regard étrange que je lui connus un soir où elle m'avait dit que je devais essayer un costume de deuil. Bien que la soirée fût chaude, elle ne voulut pas s'asseoir sur le perron et me pria de la conduire à sa chambre qui était située au premier étage. Grand'mère, à chaque marche, s'arrêtait, étouffait avec l'angoisse d'une agonie. Cette chambre était une prison et une chapelle : en haine des moustiques, grand'mère avait obstrué les fenêtres de grillages aussi serrés que ceux des garde-manger. Elle aimait mieux se condamner à un éternel crépuscule que de guetter, la nuit, l'angoissante musique des moustiques dont les silences correspondent à une piqûre.

« Je te dois, mon petit Jacques, une récompense... » Elle ouvrit son secrétaire et prit une enveloppe dont je me dis : C'est cinquante francs. Mais je pus lire la suscription – écriture inconnue et « tremblée » : *pour mon enfant*. J'évoquai une chambre basse ouverte sur la nuit saturée d'odeurs et mon père, au bord de l'éternité, m'envoyant ce dernier message. Sans un mot, j'embrassai grand'mère. Elle me dit d'aller dans ma chambre où je trouverais de la solitude et de ne pas m'agiter et de passer une nuit calme.

J'approchai de mon visage ce papier. Mais il n'avait rien gardé de l'odeur de Tahiti. Je ne reconnus que les relents des vêtements de grand'mère : naphthaline, vinaigre de Bully. Je lus enfin et je relus ces pages trop littéraires où, sans me demander pardon, il me révélait tout ce qu'à travers

les pauvres commentaires de Mlle Dumoliers, j'avais déjà pressenti. J'en retrace ici quelques lignes :

« Tu as seize ans, tu es dans ce domaine où, après mon mariage nocturne, et par une aube d'été, j'ai amené ma femme. Des branches d'acacias entraient par la fenêtre. Le matin, nous mangeâmes les premiers chasselas un peu verts. L'après-midi nous avons dormi à l'ombre, côte à côte et un mouchoir sur le visage. Ta mère toussait un peu. J'avais peur de mon inquiétude. Déjà je me savais incapable de choisir le bonheur. Peut-être, un jour, sauras-tu qu'il faut du courage pour accepter le bonheur. Je te supplie de vouloir être heureux, de vivre toujours à Ousilanne où les glaces des trumeaux sont trop basses et ne reflètent jamais les visages.

« Mon petit garçon inconnu, je meurs de m'être évadé hors du réel. Je meurs de l'œuvre misérable que je laisse aux hommes. Toi, il faut que tu vives. A tous les climats que tu ignores, préfère cette maison et cette vigne et le vivier où nous avons ri, ta mère et moi, dans la barque empêtrée d'herbes. Préfère aux bouges obscurs où les hommes s'enivrent dans des ports inconnus, la chambre nuptiale, de chastes voluptés. Aux musiques mortelles qui allègent l'ivresse et rythment des danses, préfère cet air de Schumann qu'une jeune femme te jouera dans le salon d'Ousilanne plein de roses, un matin d'été... »

Il y avait encore beaucoup de pages aussi éloquentes que je lus avec une grande fièvre et où je goûtai ces délices que le pauvre mort me suppliait d'ignorer toujours. Mais lorsque après un sommeil accablé, je m'éveillai dans une flèche de lumière, lorsque j'entendis crépiter contre mes volets des cailloux lancés par Camille, je ne fus plus qu'un collégien délivré du collège. Pour ne plus penser à la lettre de mon père, je fermai les yeux, je secouai la tête, comme je faisais jadis pour éviter une pensée mauvaise.

C'était les grandes vacances : halte brûlante et douce ! Je ne voulais rien savoir de ce qui n'était pas ce bonheur. A la rentrée, l'enchantement de cette lettre serait encore là. Il y aurait les loisirs de l'hiver pour s'abandonner à une délicieuse tristesse. Mais le premier jour des grandes vacances m'apportait une insouciance, une joie physique, un goût de langueur et de repos et je voulus le goûter uniquement, comme on mord à pleine bouche dans un fruit.

Je poussai les volets, de mes bras écartés. Je dus clure mes yeux éblouis. Sous un grand chapeau de soleil, le visage de Camille éclatait de rire et de joie. Je connus obscurément que toute la volupté des vacances allait tenir pour moi dans ce jeune visage tendu vers le mien. Mais peut-être nos lèvres toujours enfantines n'eussent-elles jamais murmuré les mots divins, sans la venue à Ousilanne du cousin de Paris, Philippe Ducasse.

XVIII

Ce soir-là, je suivais avec Camille une allée qui contournait la prairie et que nous appelions *le tour du rond*. La nuit était chaude et, par instants, des étoiles filantes traversaient le ciel. Nous ne pouvions voir les fleurs, mais je reconnaissais les massifs d'héliotropes bordés d'oeillets de Chine, au parfum mêlé de vanille et de poivre qui saturait l'air sombre.

En passant devant le perron, nous reconnûmes la voix de sœur Marie-Henriette :

– Je crains que Mlle Camille prenne froid...

– Mais on étouffe, ma sœur, dit grand'mère.

Et je compris que ma tante riait : nous savions tous que sœur Marie-Henriette jugeait inconvenantes ces promenades à deux dans le parc. Un jour que j'écoutais derrière la porte, elle avait confié à grand'mère son inquiétude :

– Mon rôle de garde-malade m'a permis d'entrer dans les secrets des familles, et je sais, madame, qu'une telle intimité entre jeunes gens peut offrir des inconvénients graves...

– Taisez-vous, sottel... dit grand'mère, qui avait le caractère excellent, mais vif et, comme on dit, soupe-au-lait.

Sœur Marie-Henriette se tut et continua de n'être pas rassurée. Dieu savait la vanité d'un tel souci ! J'avais seize ans ; mais les Pères m'avaient enseigné qu'un enfant voué au service de l'autel, et qui, grand cérémoniaire vêtu de soie écarlate, officie dans le chœur, les jours de fête, ne doit pas se livrer à des jeux périlleux, non plus que satisfaire de coupables curiosités.

Ce soir-là, nous ne prêtâmes aucune attention aux paroles insinuantes de sœur Marie-Henriette. Nous étions à la veille d'un événement mémorable et dont Camille ne cessait de m'entretenir : l'arrivée du cousin de Paris, Philippe Ducasse.

Ce Philippe avait notre âge, et nous nous rappelions avoir joué, enfants, avec lui. Puis ses parents avaient quitté notre province.

Mais nous étions tenus au courant de ses succès. Il avait tous les prix de sa classe, il allait dans le monde et récitait des vers dans les salons. *La Revue des poètes* avait même couronné et publié son *Ode à l'idéal*. Tant de gloire nous éblouissait. D'ailleurs il habitait Paris, cela seul lui donnait à nos yeux un étonnant prestige. Ni Camille ni moi ne connaissions la grande ville. « Ce n'est pas très différent de Bordeaux, nous disait sœur Marie-

Henriette, qui y vécut ses années de noviciat. Seulement les maisons paraissent plus hautes. Il y a dans les rues plus de voitures et de passants. Une ville est toujours une ville et Dieu est partout. » Je n'essayais pas d'imaginer les monuments. Je me disais plutôt : « On y peut rencontrer Maurice Barrès au tournant d'une rue. C'est là que demeurent Sully Prudhomme, Henri de Régnier, Mme de Noailles... » Nous connaissions aussi les noms des rues où habitaient les personnages de certains romans. Camille me citait la rue de Lille et la rue de Vaugirard, où Zénaïde Fleuriot fait vivre son *petit chef de famille*. Je lui disais que le héros de *Sous l'œil des Barbares* logeait boulevard Haussmann.

De ce Paris romanesque, Philippe était pour nous la vivante incarnation, et dans son impatience de le revoir, Camille décida d'aller se coucher, pour être plus vite au lendemain. Nous nous dirigeâmes vers le perron. Camille posa ses lèvres sur sa main pour que le bruit d'un baiser inquiétât sœur Marie-Henriette. Mais la religieuse nous avait précédés à la chapelle. C'était un ancien pigeonnier restauré. Ses murs étaient peints de couleurs tendres et diverses ; sœur Marie-Henriette et Camille y renouvelaient souvent les fleurs. Dans un aussi petit espace, le parfum des héliotropes, des roses et des géraniums, mêlé à celui de l'encens, m'énervait, m'obligeait parfois à sortir, presque défaillant, au milieu de la prière.

Nous étions sensibles à cette présence mystérieuse de Dieu dans notre jardin. Les parties de cache-cache se faisaient moins bruyantes, lorsque les joueurs passaient devant la chapelle. Chaque soir, la famille s'y réunissait pour l'oraison commune. Grande-mère et sœur Marie-Henriette avaient de magnifiques *prieuses*. Les enfants devaient se contenter de simples prie-Dieu dont la paille imprimait des raies sur nos genoux nus.

Ce soir-là, nous eûmes des distractions. Je ne pensais qu'au cousin de Paris et lorsque grand-mère prononça la dernière invocation : *Que les âmes des fidèles défunts reposent en paix*, je m'aperçus que je n'avais pas écouté un mot de la prière...

XIX

Je fus éveillé, le lendemain, dès six heures, par Camille qui heurta du poing contre la cloison. Nous courûmes au verger. Il importait de cueillir les fruits avant la chaleur. Je me rappelle la joie de ce matin d'été. Les papillons blancs palpitaient sur les massifs. Un couple de bœufs roux s'avançaient dans la large avenue des vignes... Les chasselas n'étaient pas mûrs. Mais nous fîmes une ample récolte de pêches et de prunes Reine-Claude bleutées, fendillées, gonflées de jus. Nous en mangeâmes beaucoup, sachant que les fruits ne font pas mal, lorsqu'on les ramasse à la fraîcheur.

Cependant que Camille et ma tante cueillaient les fleurs pour orner le salon et la table, je montai à ma chambre. Je choisis une belle cravate et n'hésitai pas à revêtir mon costume de flanelle « crème » bien que ce ne fût pas dimanche. Je coupai avec des ciseaux à ongles les quelques poils que j'avais au menton. Puis j'allai jeter un coup d'œil à la salle à manger.

La table me parut imposante. Il y avait de nombreux petits verres devant chaque assiette. Camille jetait négligemment des fleurs sur la table.

– C'est ainsi qu'on fait à Paris, dit-elle à ma tante, qui eût préféré un surtout disposé au centre.

On ferma les volets. Des guêpes bourdonnaient autour des pêches. L'air frais de la salle à manger se parfumait d'une odeur de fruit et de farine. Je regardais les murs ornés d'assiettes « qui avaient de la valeur », affirmait grand'mère. Il me semblait voir pour la première fois une nature morte, au-dessus de la cheminée; elle représentait des pommes que grand'mère, contre toute vraisemblance, disait être des pêches. C'était un sujet inépuisable de discussion. « Quelle sera l'impression du cousin de Paris ? » me demandais-je.

A onze heures, nous fûmes tous réunis sur le perron. Les cigales grinçaient. Grand'mère s'essuyait le front avec un mouchoir imprégné de vinaigre de Bully. Elle demandait à mon oncle si, à Paris, on offrait le bras gauche pour aller à table. La grande chaleur la réjouissait parce qu'elle aimait ses vignes. Elle dit :

– C'est un beau temps pour la vigne. Je vais faire goûter à nos cousins un vin de l'année 1878, comme ils n'en boivent pas tous les jours à Paris...

« A Paris, ajouta grand'mère, on va chercher le vin bouteille par bouteille, chez le marchand du coin, même dans les plus riches maisons. Pendant mon voyage de noces, j'ai déjeuné chez un ami de mon mari, un monsieur très haut placé, qui était reçu aux Tuileries ; eh bien, on a servi le

vin rouge après les œufs brouillés, et du Sauternes « par-dessus » le rôti. Votre grand-père était indigné !...

Nous sentions peser sur nous l'heure de midi, au point que personne n'alla au-devant de monsieur le curé qui s'avançait vers le perron. C'était un grand Gascon carré et commun, mais plein de zèle. Je ne l'aimais guère à cause des parties de billard qu'il m'obligeait à jouer et parce qu'il me disait « tu » comme à un enfant de son patronage.

– Au dessert, je pourrai fumer un cigare devant vos cousins de Paris, sans les scandaliser, nous dit-il. Ils sont habitués à leurs vicaires de grandes paroisses, des mondains qui ne se refusent pas grand-chose...

Nous entendîmes un bruit de roues sur le gravier. Tout le monde se leva.

XX

Je regardai à peine la dame qui me pressa contre sa poitrine et le monsieur maigre et distingué, aux moustaches épaisses. Je ne vis que lui, Philippe, le cousin de Paris. Il s'avança vers ma grand'mère, lui prit une main qu'il baisa et il renouvela pour ma tante le même cérémonial. Alors seulement il nous aperçut, Camille et moi. Comme elle lui demandait, en rougissant, s'il avait fait un bon voyage :

– La chaleur nous a importunés, dit-il, mais je vous vois, cousine, et tout est oublié...

Avec quelle grâce il lui offrit le bras pour aller déjeuner!

« Nous avons le même âge, pensai-je. Cependant il est un homme et je suis un enfant... »

Les cousins de Paris apprécièrent la purée de bécasses, mais ne voulurent pas goûter de vin : ils suivaient un régime. Mon oncle était désespéré. Alors ils acceptèrent une goutte d'Yquem 1893. Nous nous attendions à de l'enthousiasme.

– C'est un peu trop sucré... dit M. Ducasse.

– Que ferez-vous de cet enfant? lui demanda mon oncle.

Il regarda son fils avec un sourire complice, et lui dit seulement, en clignant de l'œil.

– Normale, hein ?...

Philippe entrerait à l'Ecole normale ! Je le considérais comme un demi-dieu. Il parlait peu et toujours avec froideur. Un rayon de soleil jouait sur ses cheveux noirs et luisants. Je le vis utiliser sa fourchette et son couteau pour peler une pêche, et mener à bien cette délicate opération, sans y avoir mis les doigts. Je me privai de pêche, craignant de ne point me montrer aussi habile que lui. A ses côtés, Camille faisait mille frais. A tout ce que je disais, elle opposait un sourire de dédain. Mais cela me parut convenable : la supériorité du cousin de Paris s'imposait à moi. Je ne la discutais pas. O volupté d'admirer et de m'humilier!

On passa au salon. Tous les volets étaient clos depuis le matin : on avait enfermé l'aube. Camille, en longue robe de mousseline, les bras nus, servait le café. Je lui découvris soudain une grâce de jeune fille qui me troubla. Comme elle demandait à Philippe des vers, il se fit un peu prier. Sa mère réclamait *la Chanson du Chevalier*. Il préféra nous dire *l'Ode à l'idéal*. Grand'mère l'avait fait asseoir du côté de sa bonne oreille. On applaudit.

– Toi aussi, Jacques, me dit soudain le curé, tu taquines la muse?

Je fus atterré.

– Récitez-nous quelque chose, demanda poliment Philippe.

Camille intervint alors :

– Oh! Jacques ne fait que des vers d'amateur !

« Elle a honte de moi », pensai-je. Personne n'insista et secrètement je fus mortifié. Mon oncle entrouvrit les volets et nous avertit que nous pouvions sortir :

– La chaleur est moins forte. Il a dû pleuvoir quelque part...

Nous sortîmes. La lumière nous fit fermer les yeux. Les arbres paraissaient engourdis de chaleur. Il fallait, pour atteindre le vivier, traverser les vignes qui dormaient au grand soleil. Camille nous précédait et je vis que Philippe avait les regards fixés sur la nuque de ma cousine. Pour la première fois, je me demandais : Est-elle jolie ? Elle avait un teint brun que la chaleur avivait, des boucles courtes sur le cou un peu fort et blanc. Un grand chapeau de soleil couvrait d'ombre son ardent petit visage. Elle marchait mal, d'un pas irrégulier. C'était une jeune fille que je découvrais soudain. J'avais envie d'être seul et de pleurer. Nous arrivâmes au vivier. Philippe insista pour connaître mes vers.

– Dis-les toujours, il te donnera des conseils!

Cette impertinence de Camille me décida, et pour ne pas paraître vexé, je tirai de ma poche un petit cahier de vers. A cette époque Musset et Sully Prudhomme m'enchantèrent ; je choisis un poème qui rappelait la chanson de Fortunio *et les vaines tendresses*. Je l'avais composé sans penser à Camille, mais je le récitai en lui disant dans mon cœur : c'est pour toi. Je me souviens qu'il débutait ainsi :

Je ne veux que ta pensée - Ton
amour, je n'ose pas.

Je veux te parler tout bas

Sans que tu sois offensée.

Je suis le pauvre qui guette

Si ton cœur n'est pas fermé,

Et je veux que tu regrettes

De ne pas pouvoir m'aimer.

Et si mon regard se noie

Dans le soir désenchantant,

Mon humble cœur est content

De ces parcelles de joie.

Une larme, un sanglot même,

Causés par toi, sont bénis.

En voulant bien que je t'aime,

Tu me donnes l'infini...

Philippe, la tête penchée, souriait et approuvait.

– Ne trouvez-vous pas, demanda Camille qui avait manifesté quelque impatience, ne trouvez-vous pas que ce sont des vers de mirliton ?

Je détournai un peu la tête pour qu'elle ne vît pas mes yeux pleins de larmes. Philippe, gêné, garda le silence. Un vent plus frais vint mourir dans les peupliers qui frissonnaient. La surface du vivier se rida. Nous aperçûmes au-dessus des vignes les ombrelles de ces dames qui venaient nous retrouver.

Le soir, pour la prière, sœur Marie-Henriette alluma toutes les bougies de la chapelle. Je remarquai que Philippe restait debout, les bras croisés, sans répondre aux invocations : « Il a peut-être perdu la foi... » pensai-je. Et, Dieu me pardonne, il n'en eut que plus de prestige à mes yeux d'enfant scrupuleux et dévot.

– Comme tu as été méchante, Camille ! dis-je tout bas à ma cousine, en regagnant nos chambres.

Elle posa sur moi un regard éteint que je ne lui connaissais pas, puis, m'ayant dit simplement bonsoir, elle entra dans son appartement.

Un orage éclata pendant la nuit. Après un coup plus violent que les autres, les roulements s'espacèrent. J'ouvris la fenêtre, attentif au bruit que faisait l'eau ruisselant sur les feuillages. J'aspirai l'odeur de la terre mouillée et des massifs rafraîchis.

La vitre de Camille était éclairée. Je compris qu'elle avait allumé le cierge de la Chandeleur qui préserve de l'orage. La pluie cessa. Déjà le ciel blanchissait. Je m'endormis.

XXI

Le lendemain, la température fut clémente. De nombreux cousins nous vinrent voir et l'on put organiser une grande partie de cache-cache. Mais je m'y prêtai sans enthousiasme. Les airs penchés de Camille, les inflexions de sa voix, quand elle s'adressait à Philippe, m'irritaient. Le matin, comme nous faisons tous les trois le tour de ronde, elle avait dit :

– Je suis ici tout à fait privée de littérature...

– Oh! Camille, m'écriai je, ne lisons-nous pas souvent Musset et Baudelaire ? N'ai-je pas copié pour toi quelques poèmes des *Fleurs du mal*?

Elle ne répondit pas et se tournant vers le cousin de Paris :

– Jacques est un enfant, dit-elle, il ne peut pas comprendre tout ce qu'il me lit...

Ce fut donc le cœur bien triste, que, l'après-midi, je cherchai une cachette. Je savais qu'il était défendu de se réfugier dans la maison. Pourtant j'errai de salle en salle, plein d'une souffrance que je n'avais encore jamais éprouvée. Camille avait laissé la porte de sa chambre ouverte. J'y pénétrai. Les volets clos ne laissaient entrer que peu de jour. C'était la chambre de campagne avec un trumeau sur la cheminée, des sièges Louis-Philippe comme on en voit dans les aquarelles d'Eugène Lamy. Il y avait au mur une Vierge en plâtre peint, des accessoires de cotillon, et cette gravure où un jeune homme adresse au pigeon voyageur ce délicieux et suprême conseil :

Pars, confident discret, pars, mais dans le voyage

Evite le chasseur et le cruel vautour.

Souviens-toi que ton rôle est de servir l'amour,

Et qu'un baiser d'Agnès est le prix du message.

On y voyait aussi le prince impérial, frisé comme un mouton, et recevant la supplique d'un grenadier, avec cette légende : *Je la remettrai à mon père.*

Je respirai un instant l'odeur d'eau de Cologne et de vieille cretonne qui parfumait l'ombre. J'entendis dans le jardin les pas pressés des joueurs, des rires et des cris. Soudain je reconnus la voix de Philippe qui criait :

– Je la tiens!

Je m'approchai de la fenêtre. Il retenait par les poignets Camille haletante. Elle renversait la tête. Je ne pouvais voir que son cou gonflé et sa bouche entr'ouverte. Que je souffrais ! Je m'assis sur une chaise, devant un

petit bureau d'acajou. Mes yeux se fixèrent sur un cahier. Je reconnus la grande écriture de Camille. Sur la couverture, ce titre s'étalait en lettres capitales : MON JOURNAL, SUITE, GRANDES VACANCES 19... J'oubliai tout. Je ne pensais plus qu'à lire le précieux manuscrit. Si j'étais un enfant très scrupuleux au sujet de certaines fautes, je ne l'étais guère quand il s'agissait d'indélicatesses où le monde juge plus sévèrement que Dieu. A cette époque, je ne lisais avec intérêt que les lettres qui ne m'étaient pas adressées, car il me semblait facile d'avouer à mon confesseur le péché de curiosité. Cependant je décidai de ne lire que la page où le cahier était ouvert...

La voix de Camille s'éleva encore, mais devenue soudain furieuse :

– Lâchez-moi ! vous me faites mal.

Je laissai le cahier, et me rapprochai de la fenêtre. Philippe lui tenait toujours les poignets. Il riait sottement et je vis qu'il voulait l'embrasser. En une seconde, je les eus rejoints. Alors le cousin de Paris, brusquement, la délivra, et d'un ton fort dégagé, dit :

– Ne me trouvez-vous pas un peu taquin, cousine ?

Mais Camille n'eut pas le plus mince sourire de complaisance. Obstinément silencieuse, elle baissait un front étroit et têtu sous les boucles courtes. Quelques gouttes de sueur luisaient à sa nuque. Ses mains pendantes se gonflaient et devenaient rouges, et son chapeau de soleil – son grand chapeau de petite fille modèle – était renversé à ses pieds, comme un oiseau mort.

Alors Philippe entra avec beaucoup d'aisance dans son rôle d'homme du monde. Il s'avisa que l'heure du départ était proche et que ces dernières minutes devaient être consacrées à grand'mère. Nous le vîmes s'éloigner en se dandinant. Sa coiffure n'avait pas souffert de la lutte, et, par-derrière, une raie toujours sans défaut rejoignait le col empesé.

Les moineaux faisaient grand bruit, comme c'est leur coutume au crépuscule. La voix de tête du cousin de Paris venait jusqu'à nous par éclats, et nous entendions les rires que son esprit suscitait dans le cercle des dames. Camille me prit la main. Nous contournâmes la maison et suivîmes l'allée des communs. L'odeur forte des figuiers emplissait le soir. Camille poussa la porte d'une serre abandonnée où la chaleur était suffocante, et comme une brusque petite fille pleura contre mon épaule. Je connus dans le même instant la présence de son amour et ne m'inquiétai plus de m'expliquer ses impertinences. Avait-elle souhaité que ma jalousie lui révélât l'ardeur de ma passion ? Voulut-elle seulement imiter les héroïnes des romans de *l'Œuvre des bons livres*, qui ont toujours l'air de détester celui que, dans le secret, elles adorent ? Que m'importait, au reste ? Les rumeurs du plus beau soir étaient autour de nous. On entendait au fond du

parc les *play* et les *ready* d'invisibles joueurs de tennis. Mes lèvres touchaient presque les boucles de Camille. Bien que mon embarras fût extrême, je savais confusément que cette minute était précieuse entre toutes celles de ma vie et je n'osais remuer...

Le soir, nous vîmes briller, à travers les massifs, les lanternes de la victoria qui devait remmener à la gare les cousins de Paris. On se dit adieu sans beaucoup d'effusion. Les roues grincèrent sur le gravier. Puis tout redevint silencieux.

– Faisons-nous le tour du rond? demanda Camille.

Nous marchâmes côte à côte sans rien dire. Comme l'avant-veille, la nuit était chaude et des étoiles filantes traversaient le ciel. La lampe du vestibule mettait sur le perron une tache de lumière.

– Restons encore un peu, murmura Camille.

Un banc se trouvait là, près du massif d'héliotropes et d'aeillets de Chine. Alors, je pris la main de Camille, et, sur ma poitrine, je sentis tout à coup le poids de sa tête renversée.

La voix de sœur Marie-Henriette vint jusqu'à nous :

– Madame, il faudrait dire aux enfants de rentrer...

XXII

Les vacances finissaient et déjà la vendange était faite. Je ne pouvais plus le soir m'attarder au jardin avec Camille. Pourtant nous disions encore la prière en commun à la chapelle. Sœur Marie-Henriette nous précédait avec une lanterne, à cause des flaques d'eau ; et grand'mère, énorme dans ses châles, s'appuyait lourdement à mon bras.

Les héliotropes, les œillets de Chine n'ornaient plus l'autel. Les premiers chrysanthèmes emplissaient la chapelle d'un parfum qui évoquait la fin des vacances et la rentrée. Autrefois, nous acceptions d'un cœur joyeux la mélancolie des derniers beaux jours. Quand, après deux mois d'absence, les pavés de la ville faisaient trembler les vitres du landau, nous disions : « Que les maisons sont hautes ! » L'odeur de marrons grillés et de brume nous était une volupté retrouvée. Les vitrines s'illuminaient, et dans notre quartier, nous reconnaissions chaque devanture. Sœur Marie-Henriette recouvrait nos livres neufs de papiers diversement colorés.

Je pensais à l'émotion de revoir le plus cher de mes amis, José Ximénès, celui qui était toujours puni parce qu'il ne jouait pas. Pendant les vacances, je n'avais guère songé à lui. Mais je retrouvais soudain mon amitié, comme ma collection de timbres et mes livres – avec la même joie que j'avais eue en les quittant, le soir de la distribution solennelle des prix.

Cette année-là, Camille pleurait en comptant les jours : notre amour était né avec la belle saison déjà morte, et sœur Marie-Henriette n'avait pas eu tort de s'inquiéter lorsque, dans les soirs de septembre, Camille s'asseyait près de moi. Pourtant, nos yeux n'avaient regardé que le ciel, où je savais montrer à mon amie, dans la constellation du Cygne, cette Véga dont nous aimions penser qu'elle était notre étoile.

Dans la brume des derniers matins, nous errâmes à travers le verger dépouillé. Nous ramassions les menues grappes de raisins noirs dédaignées par les vendangeurs. Les grains étaient durs et comme glacés par le brouillard. Quelques figues restaient encore ; mais, imprégnées d'eau, elles avaient perdu la saveur délicieuse de celles que l'on dispute aux abeilles et que le soleil a confites. La veille du départ, nous fîmes, dans le jardin mouillé, des pèlerinages : à la serre où, par un jour d'août orageux, Camille avait pleuré contre mon épaule ; dans le fruitier où souvent, à quatre heures, elle me tendait une pêche entamée, afin que j'y pusse trouver la douceur des lèvres qui m'étaient défendues. Nous y respirâmes le parfum de poire des anciens goûters. Des grappes de chasselas étaient suspendues à une corde qui traversait la pièce, car grand' mère se glorifiait de manger des raisins à la Noël. Enfin, nous allâmes à la chapelle que le bon Dieu devait quitter le

jour même de notre départ. Mais la lampe témoignait qu'il était encore là. Sœur Marie-Henriette avait cueilli toutes les fleurs qui persistaient dans les massifs, pour les Lui donner : les dernières roses, des sauges, des dahlias. Jamais l'ombre d'une chapelle n'avait été aussi douce à ma tristesse. Camille récita une dizaine de chapelet. La Vierge, au-dessus de l'autel, nous souriait, et je sentais sa bénédiction descendre sur ce premier amour, gage de toute pureté, préservateur de toute souillure.

Dans la voiture qui nous ramenait à la ville, grand'mère et sœur Marie-Henriette s'endormirent, le chapelet aux doigts. Camille me dit : « Comme nous serons loin l'un de l'autre tout en étant si près ! » En effet, dans la banlieue de Bordeaux, une rue seulement séparait le couvent du Sacré-Cœur, où Camille allait être enfermée, du collège des Pères où j'achevais mon éducation. Les frondaisons des deux parcs faisaient de ce chemin une allée ombreuse, et les cloches des deux chapelles y mêlaient leurs voix. Parmi mes camarades, beaucoup avaient des sœurs au couvent voisin. Sous la surveillance d'un père, ils allaient chaque semaine au parloir, les embrasser. Mais Camille était ma cousine. Nous ne pouvions espérer une telle faveur. Il fut décidé que je serais pensionnaire sous prétexte de préparer ma philosophie : les insinuations de sœur Marie-Henriette avaient incliné grand'mère à cette mesure qui me fit pleurer, en dépit de mes seize ans, comme un petit garçon.

Je me souviens de ce jour qui nous sépara, un jour pluvieux qu'attristait encore l'interminable messe du Saint-Esprit et la composition de rentrée dans toutes les classes. Beaucoup d'orgueil se mêlait à ma tristesse : n'étais-je pas le seul à porter un tourment si rare et si délicieux ? Pour la première fois, je me sentis l'égal de mon ami préféré, José Ximénès.

Jusque-là j'avais été attiré et humilié par sa grâce triste, ses silences dédaigneux et un certain air de mystère que vainement j'essayais d'imiter. Le suicide de son père devant la maison d'une actrice célèbre, la folie de sa mère qu'on avait dû enfermer après une vie galante et fastueuse, tous ces drames, que nous nous racontions à voix basse, prêtaient à José Ximénès un romanesque attrait. J'étais fier de pouvoir lui livrer enfin un secret d'amour en échange des rares confidences reçues de lui, et lorsque Camille me donna une miniature où souriait son ardent et étroit visage, je n'osais m'avouer que toute ma joie venait de cette pensée : « Je vais la montrer à José... »

Notre amitié était née à l'époque de la première communion. Je me souviens de ce beau jour, et que quand José Ximénès revint de la Sainte Table, de tels sanglots le secouaient qu'il me donna des distractions dont je me dus plus tard confesser. Cependant que l'un de nous récitait *les actes après la communion* en marquant les poses, José cachait son visage dans ses mains et des larmes coulaient entre les doigts. Plus tard, il communia

chaque dimanche, ainsi que nous le faisons tous. Nous accomplissions cet acte avec gravité, mais sans élan, car nous n'avions pas reçu le don des larmes. José, au contraire, pleurait silencieusement et demeurait longtemps après nous devant l'autel, immobile et comme ravi. Aucun des petits écoliers ne songeait à sourire. Nous pensions que Dieu avait choisi parmi nous José Ximénès, afin de l'élever, comme Louis de Gonzague, au plus haut sommet d'une perfection singulière. Je ne pense pas aujourd'hui que nos bons maîtres aient jamais eu le même espoir. Ils redoutaient le silence de cette petite âme et cette mélancolie orgueilleuse qui ne se confiait pas. Le préfet des études se plaignait de son obstination à ne point se mêler aux jeux communs. C'est même le dégoût du football qui nous avait unis, et tandis que nos camarades se bousculaient, nous prenions plaisir à converser gravement.

Un dimanche, on s'étonna de ne point le voir communier. Le dimanche suivant, il s'abstint encore et toute la communauté fut en rumeur. José ne daigna pas s'en apercevoir ; brusquement, il cessa de fréquenter la Sainte Table, sauf aux jours de fêtes carillonnées, et son attitude trahissait, selon monsieur le préfet des études, une grande sécheresse d'âme. Je tentai de lui demander une explication que d'abord il écarta. Mais je me souviens que dans le jour tombant d'une récréation de quatre heures, il y fit de lui-même allusion : « Je ne puis me résoudre, dit-il, à vouloir tromper Dieu. Dans mes communions passionnées, je feins de ne penser qu'à Lui et je sais bien que je ne pense qu'à moi, il est si délicieux à la chapelle de s'émouvoir... » Jusqu'à la fin de sa rhétorique, José Ximénès ébaucha quelques amitiés. Il semblait mettre l'infini dans chacune d'elles, puis il y renonçait, comme il avait renoncé à la fréquente communion. « Quand je m'attache à un camarade, me dit-il un soir, je me donne l'illusion que cette âme sera meilleure de m'avoir connu. En réalité, je m'en amuse comme d'un jouet, et le sentiment de mon hypocrisie demeure seul – pièce brûlée d'un feu d'artifice dont je fis tous les frais. » A cette époque, José Ximénès était d'une grâce presque excessive, d'une beauté proprement romanesque. Mais il était l'indifférent. Pendant les vacances de Pâques, que nous vécûmes ensemble chez son oncle Cellamare, sa sœur, Conception Ximénès, invita une jeune fille rousse et violente, qui habitait un château voisin, à venir partager nos jeux. Cette amie avait, pour grimper aux arbres et se dégraffer quand il faisait trop chaud, d'étonnantes audaces. José n'aperçut pas ce manège et garda son visage introublé de prince taciturne.

Tel était José Ximénès, bien digne de recevoir ma première confidence d'amour. Un dimanche, après avoir répété à la maîtrise les chants liturgiques de la Toussaint, nous eûmes une récréation où j'osai enfin lui montrer la miniature de Camille.

– Je connais Camille, me dit José simplement. Je la vois au parloir du Sacré-Cœur quand j'y visite ma sœur Conception.

– Heureux José ! m'écriai-je. Hélas! Cette cloche, que j'entends, la fait en ce moment ranger ses livres dans le pupitre et suivre vers la chapelle ses compagnes silencieuses. Mais elle est plus loin de moi que si toutes les mers nous séparaient!

José sourit :

– « Tite et Bérénice ! » murmura-t-il.

Comment souffrirons-nous,

Seigneur, que tant de mers me séparent de vous,

Que le jour recommence et que le jour finisse

Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice?...

Il parut réfléchir et ajouta :

– Tu sais que je ne puis m'abandonner à aucun amour et que toujours je crains d'être ma propre dupe. Il me reste de servir les amours des autres. Ta passion me paraît sincère. Je veux m'employer à ton bonheur.

Je lui exprimai ma gratitude en lui demandant ce qu'il comptait faire pour moi.

– Je ferai parvenir tes lettres à Camille, par ma sœur Conception...

Je fus, dans le même moment, plein d'espoir et de terreur.

– Mais José, m'écriai-je, songe à l'affreux scandale si nous sommes pris!

– Où as-tu vu, me dit-il d'un air hautain, que l'on puisse mener, sans quelque danger, une intrigue amoureuse?...

Je n'objectai rien, et le soir même, après la promenade, j'écrivis à Camille.

Je risque volontiers pour toi, Camille, mon renom de bon élève qui m'a valu de présider cette année la congrégation. Mais je suis dans l'angoisse en pensant que je t'expose à de si grands périls. Votre Supérieure Mme de Vatêmesnil me semble la personne la plus redoutable du monde...

.....

J'ai dû m'interrompre d'écrire, Camille; mon ami José Ximénès m'a donné un coup de coude. Sans lui, je n'aurais pas aperçu le Père Charlin qui était descendu de sa chaire et lançait sur moi un regard oblique. J'ai pu dissimuler cette lettre dans mon lexique latin-français. Ah! Camille, comme je le hais, aujourd'hui, ce collègue autrefois tant aimé!... Toute la lumière des grandes vacances est restée dans mon cœur. Je n'aime plus que les longues cérémonies à la chapelle où, debout parmi les enfants de chœur prosternés, je balance lentement l'encensoir en priant pour toi, afin de

pouvoir, sans péché, penser à toi...

Une correspondance s'établit, grâce à Conception et à José, charmante et impunie. La Noël, puis Pâques nous réunirent enfin. Sous les regards inquiets de sœur Marie-Henriette, et autour du fauteuil de grand'mère, notre amour continua d'être secret, mais se fortifia de son mystère. Nous relûmes nos lettres dans le jardin encore nu. Le jour de la séparation, nous parlâmes, pour nous consoler, des grandes vacances et de cette correspondance clandestine... Je devais être bachelier au mois de juillet. Rien désormais ne pourrait me séparer de Camille.

XXIII

Un jeudi du mois de juin, Dieu permit que Mme de Vatêmesnil allât mettre le nez dans les pupitres de ses couventines. Le désordre extrême qui régnait dans celui de Camille attira l'attention de la supérieure. Elle aperçut une cassette pareille à celle que possèdent toutes les pensionnaires. Mme de Vatêmesnil eût négligé de l'ouvrir si Camille n'avait pas enlevé la clé. Cet excès de prudence perdit mon amie : un coffret si soigneusement clos ne dit rien qui vaille à une personne que son devoir et ses goûts inclinent également à la curiosité. La cassette disparut dans la manche de la supérieure, et une sœur tourière, dévolue aux soins les plus grossiers, fit jouer la serrure.

Vous vous attendiez au pire, Madame. Vous pensiez trouver là quelque livre défendu, ou même des lettres d'amies. Mais quand vous reconnûtes l'écriture d'un jeune homme et que vos yeux lurent cette phrase : *Ma bien-aimée, je songe à ce jour brûlant du mois d'août, lorsque dans la serre où nous suffoquions de chaleur, je t'ai tenue dans mes bras...* – vous devîntes la proie d'affreuses imaginations et la sœur tourière s'étonna de voir, pour la première fois de sa vie, un peu de sang colorer votre visage bilieux.

Pourtant, lorsque vous eûtes retrouvé la force de lire quelques lettres, il vous apparut que le mal n'était pas aussi grand qu'on aurait pu d'abord le craindre, et que si ces enfants connaissaient le langage des passions, ils en ignoraient la coupable réalité.

Mme de Vatêmesnil jugea la situation assez grave pour ne pas donner l'éveil à Camille et la surveiller étroitement. La cassette fut remise dans le pupitre, et la jeune fille ne soupçonna rien. Le premier, je connus la trahison, et d'une façon bien inattendue.

Le samedi suivant, pendant l'étude du soir, j'allai me confesser suivant l'usage. C'était pour moi le plus délicat plaisir. D'abord je quittais l'étude ; je pouvais, avant d'atteindre la chapelle, m'attarder dans les corridors sombres, coller mon front à une vitre qui donnait sur le parc, et voir se lever l'étoile que regardait peut-être en ce moment Camille. Si José Ximénès m'y retrouvait, nous demeurions là longtemps. Je l'écoutais parler. Les moindres mots avaient dans sa bouche un sens mystérieux. Il évoquait pour moi Parsifal et Kundry, qui le hantaient depuis un voyage à Bayreuth, fait autrefois avec sa mère. Il me disait des vers et jamais, depuis, aucune voix humaine ne me troubla comme sa voix. Grâce à lui, j'aimais à seize ans Baudelaire, Mallarmé, Verlaine et Jammes. Mais une soutane longeant le mur du couloir nous faisait fuir. J'entrais à la chapelle afin d'y examiner ma conscience. La lumière se perdait dans les voûtes. Plusieurs de nos maîtres

étaient à genoux dans leurs stalles. Les uns, le corps penché en avant, s'abîmaient devant Dieu. Les autres, le visage haut, regardaient fixement le tabernacle. Je sentais le souffle de tant de colloques passionnés dans l'ombre saturée de prières. La cire vierge, l'encens rare et les feuillages composaient une atmosphère où j'aimais m'attarder. Puis, j'allais heurter discrètement à la porte du Père de Roquetaillade. Etant supérieur du collège, il confessait peu. Mais j'étais le président de la congrégation des grands et son fils le plus aimé. Il acceptait donc de me diriger.

Ce soir-là, en m'approchant du cabinet, je perçus un son de voix. Le Père n'était pas seul. Je me promenai donc dans le couloir en récitant des actes de ferme propos. Grande fut ma stupeur d'entendre soudain mon nom et celui de Camille criés par une voix suraiguë, et cette phrase dite par le Père de Roquetaillade sur un ton plus haut que de coutume :

– Madame, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat!

La porte s'ouvrit, je n'eus que le temps de me jeter dans l'ombre. Mme de Vatêmesnil passa, hautaine sous son voile noir, suivie du Père de Roquetaillade, dont une vive contrariété altérait le visage osseux, que j'ai reconnu depuis dans les portraits de Fénelon.

Je me glissai dans le cabinet. Une photographie de Pie X m'accueillit de son bon sourire. Sur la cheminée, je remarquai une calotte de soie blanche qu'avait portée Léon XIII et que protégeait un globe de verre. Je ne pensais à rien. Sur le parc, un crépuscule de juin était immobile. Les toits sombres des préaux limitaient les cours de récréation. Des moineaux piaillaient autour des miettes du goûter. Mes yeux essayaient de suivre une hirondelle entre toutes. Mais leurs vols s'enchevêtraient, elles se perdaient dans l'azur où il y avait un peu de lune pâle. Là-bas, chez les couventines, un tintement de cloche emplît le soir. Le nom de Camille me vint aux lèvres. Je l'évoquai devant la redoutable Mme de Vatêmesnil. Je la vis humiliée et compromise. Les sanglots m'étouffaient. Un prie-Dieu se trouvait là. J'y tombai à genoux et cachai mon visage dans mes deux bras repliés. Une main se posa sur mes cheveux. Je me relevai. Le Père de Roquetaillade était devant moi, agrandi par l'ombre commençante.

– Je venais me confesser, balbutiai-je... j'ai vu sortir madame de Vatêmesnil...

Le Père me regardait sans mot dire. Il ouvrit un placard, revêtit le surplis et l'étole après l'avoir baisée. Puis il me dit d'une voix indifférente :

– Etes-vous prêt, mon enfant?...

Sa main s'éleva; il me bénit, cependant que je murmurais :

– Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché...

Quand je me relevai, il posa encore une fois sa main sur mes cheveux et

me regarda avec une telle bonté que j'eusse voulu me remettre à genoux.

– Mon enfant, me dit-il, j'ai obtenu de Mme de Vatêmesnil que votre cousine ne fût pas inquiétée. Elle avertira seulement madame votre grand'mère, qui d'ailleurs était éclairée sur vos sentiments par sœur Marie-Henriette. C'est pourquoi, mon enfant, après votre examen, vous irez passer trois mois en Allemagne...

Il hésita un instant et ajouta :

– Vous partirez sans voir la jeune personne que vous croyez aimer...

Je me retrouvai dans le couloir. Au fond, une large baie découpait un morceau du ciel nocturne. J'appuyai le front contre la vitre, stupéfait du tumulte de joie qui, à l'annonce de ce voyage, s'était élevé dans mon cœur. Mille désirs confus me possédèrent. J'évoquai la nuit du théâtre de Munich où, les yeux fermés, je m'abandonnerais à l'*Enchantement du Vendredi Saint*. Camille ne m'était déjà plus qu'une petite morte dans mon passé. Pour la première fois, je trouvai peu de mystère à José Ximénès. Je compris sa terreur de ne connaître jamais que l'apparence de l'amour. Pour la première fois, j'eus peur de moi-même.

XXIV

Rien ne put diminuer en moi ce plaisir, ni la miniature où me souriait Camille, ni la lecture de ses lettres dont j'eus la maladresse d'abuser et qui très vite m'ennuyèrent. L'aimais-je encore? ne l'aimais-je plus? Ce nouveau tourment, je le confiai à José Ximénès : « Il y a en nous, me dit-il, infiniment plus que nous-mêmes. Le petit garçon que tu as été, ce petit garçon catholique et bordelais, élevé dans une maison de la place Pey-Berland, aimera toujours sa cousine Camille. Mais tu es aussi le fils d'un homme pour qui Bordeaux ne fut jamais qu'un port fumeux où l'on ne s'attarde guère, une rade pleine de départs pour les îles... » Je m'étonnai que José fît allusion à mon père. Je lui demandai s'il connaissait sa peinture. Il me dit avoir admiré une toile étrange signée de mon nom, à Saint-Sébastien, chez son oncle de Cellamare, l'attaché d'ambassade : « Elle m'a déconcerté, avoue-t-il. Je sens que plus tard je l'aimerai. L'univers créé par ton père est d'un accès difficile. Pour l'instant, je rôde à l'entour. Cette toile, comme certaines musiques, m'humilie, me rappelle que je ne suis encore qu'un pauvre enfant... » Ainsi me parlait José dans une de ces récréations du soir où, après le départ des externes, on nous ouvrait le parc. Les cours demeuraient vides comme une scène de théâtre lorsque le rideau est baissé. Je lui demandai s'il croyait que la gloire de mon père serait un jour incontestée. Il ne le pensait pas : « Ses tableaux ne contiennent aucune vulgarité où le commun des hommes se puisse retrouver. » Il ajouta : « Et c'est très bien ainsi, mon Jacques. Tu désires la gloire. Pour l'atteindre, mieux vaut n'être pas encombré d'un nom illustre. » Cette seule réflexion de José me délivra de la peine où j'étais de sentir mon père inconnu et méconnu : « C'est moi qui révélerai son œuvre au monde », assurai-je d'un petit air fanfaron. – Mais toi aussi, José, tu désires la gloire ? »

Il alluma une cigarette anglaise dont l'arôme poivré se mélangea bizarrement à l'odeur des tilleuls (l'examen de philosophie était proche et nos maîtres nous laissaient la bride sur le cou). « J'imagine, me dit-il, que dans la cohue des hommes, il faut pour triompher vouloir passionnément son triomphe. Le voudrai-je ? Au milieu de tant de philosophies, de toutes les musiques, de toutes les peintures, aurai-je un autre souci que celui de connaître et de sentir? Je me souviens d'être allé, petit garçon, dans un étrange music-hall à Londres. Sur la scène, un homme déchaînait les rires en cassant des assiettes. Il laissait se briser la pile énorme qu'il tenait dans ses bras, pour en attraper une seule que son compagnon lui jetait. Ainsi faudrait-il, pour adopter un seul système, renoncer à des milliers d'autres systèmes. »

J'écoutai cette voix de mon ami. Je l'écoutai pour elle-même comme une

symphonie familière. Il se mit à rire et se moqua de ses paroles. « C'est de la littérature, tout cela, mon pauvre Jacques. Les systèmes ne m'encombreront pas, puisque, déjà, je possède une certitude... » Sans doute faisait-il allusion à sa foi qui était très vive, mais dont il n'aimait guère m'entretenir : « Mon ami, me dit-il, nous sommes-nous assez moqués de ce Père Lahr dont on nous a donné, au mois d'octobre, le *Manuel de philosophie*? Après chaque théorie, résumée de simpliste façon, une formule péremptoire s'étale en italique : *Cette théorie est fausse pour trois raisons. La première... etc...* Alors le Père conclut, plein d'assurance : *Voici la vraie solution*. Et nous de rire. Nous étions des sots, Jacques. Un peu de bon sens, aidé d'un peu de Foi, nous donnera sur toutes les humaines divagations le regard clairvoyant du Père Lahr. Ce n'est pas l'inquiétude métaphysique ni de pompeux tourments qui me défendront la gloire. Mais quoi ? J'ai idée qu'elle est décevante – que c'est de bien petite fumée. Mon bien-aimé Charles de Montalembert, après qu'il eut prononcé devant les Pairs une harangue fameuse, écrivait, à vingt-deux ans, dans son journal intime : « De la gloire, en voilà... mais qu'est-ce que cela fait pour le bonheur ? » Le goût de la réussite, je ne pense pas qu'il soutienne longtemps des âmes de notre qualité. Ce qui les pousse en avant, c'est cette force terrible qui entraînait ton père loin du berceau où tu étais un petit enfant – la vocation enfin ! Mais je ne sens rien qui m'appelle vers une destinée singulière... »

De mon ami, je ne voyais que le front, le vague dessin du visage, une de ses mains.

Sous les arbres pleins de nuit, les écoliers parlaient à voix basse. Nous discernions des groupes immobiles, des figures levées vers la Grande Ourse. L'invisible fumée des cigarettes donnait à la nuit un goût factice. Nous allions comme les ombres sous les myrtes immortels et la cour de récréation, déserte et silencieuse, était l'image de la vie que nous avions abandonnée – étrange époque où, à peine collégiens mais pas encore délivrés, tout proches de l'enfance et bouleversés de passions d'hommes, nous étions des âmes errantes hors du temps et de l'espace.

Après l'examen écrit, dans un dimanche torride, José m'entraîna à des courses de taureaux. D'abord, il se lamenta de voir une foule morne et noire où n'éclataient pas, comme dans son pays, de neigeuses mantilles, des fleurs de grenades, et qui ne palpitait pas avec des milliers d'éventails; mais dès que le *paseo* eut déroulé ses pompes barbares, il n'entendit plus les jugements imbéciles du peuple. La furieuse joie de son cœur s'exprimait en un espagnol sauvage et guttural. Il trépinait, il tendait les mains vers Bombita debout, à côté de la bête foudroyée. Le cirque découpait dans le ciel une sphère d'azur sombre où les hirondelles avaient peur et volaient plus haut. J'y baignais mes regards blessés par le sable ardent, taché de sang noir. Je m'appliquais à imaginer le repas du soir, où je serais bien tôt, la

fenêtre de la salle à manger ouverte sur la place Pey-Berland, le ronronnement des conversations familières. José criait près de moi. Il jeta dans l'arène les bleuets de sa boutonnière, un mouchoir de soie ardoise dont l'odeur de cyclamen et de géranium traîna un instant autour de nous, me fit oublier la foule hurlante, ce cheval aplati sur le sable et dont le vieux cuir, par endroit, frémissait encore.

M. le vicaire général Barbe, qui présidait la distribution solennelle des prix, se leva. Ses formules pendant trois quarts d'heure s'arrondirent, tandis que le soleil déjà haut enveloppait de feu l'assemblée haletante. Les feuilles des platanes étaient immobiles. Les oriflammes se gonflaient à peine d'une brise qui n'atteignait pas nos fronts. Les drapeaux du pape et ceux de la France mariaient leurs couleurs ennemies. Une impatiente cigale préluda par un long grincement. Nous entendîmes se briser la corde d'un violoncelle. M. le vicaire général Barbe se rassit et voila d'un mouchoir sa bouche sans lèvres. Elle reparut avec le sourire officiel qui désormais s'y épanouit jusqu'à la fin de la cérémonie.

L'orchestre jouait *Si j'étais roi et le Voyage en Chine*. Bachelier depuis la veille, j'assistais pour la dernière fois comme élève à une distribution de prix. Parmi tous ces visages, je reconnaissais celui de grand'mère entre les brides mauves de la capote. Pour poser une dernière fois sur le front de son petit-fils une couronne de papier doré, elle avait quitté sa chambre où elle vivait des jours de travail et de prière. A ses côtés sœur Marie-Henriette avait les yeux baissés, comme si la règle de son ordre l'eût obligée à nier l'existence du monde extérieur. Sa main gantée de noir approchait par instant des narines de grand'mère un flacon de sels...

Je m'énumérais les causes de ma tristesse : le lendemain, un train de luxe m'emporterait vers Paris, loin de ce domaine d'Ousilanne qui, au début des autres vacances, m'avait accueilli. Je me souvins qu'en juillet l'herbe fauchée restait sur la prairie et parfumait le soir, et tant de lumière chaque matin m'éveillait que d'abord je ne pouvais ouvrir les yeux. C'était la saison où les derniers abricots un peu grillés, ramassés sous l'arbre, ont un goût d'encens et de rose sèche. O volupté de ne chercher d'autre jeu que celui d'être inoccupé ! O sieste sur le sable des talus, alors qu'entre mes cils, je regardais indéfiniment monter vers l'azur des millions de petits cercles lumineux !

Mais, plus que tout, je regrettais les promenades du soir avec Camille. Pour détruire notre naissant amour, grand'mère, sur les conseils du Père de Roquetaillade, m'obligeait à gagner Paris, puis l'Allemagne. Et parce que nous avions, au long de cette année, échangé une correspondance clandestine, je m'en irais sans revoir Camille, sans même lui donner un baiser d'adieu ! Tel était notre unique châtiment. D'abord, il m'avait paru bénin. A la veille de le subir, je le jugeai barbare.

On couronna une dernière tête. Les flonflons de l'orchestre moururent dans l'air étouffant. Je regardais José Ximénès. Bien qu'il fût assis comme

nous tous sur un étroit banc de velours écarlate, il y avait dans sa pose une grâce si abandonnée qu'il semblait étendu sur un divan. Déjà, pour le départ, les familles se groupaient autour de chaque enfant :

– Puisqu'il ne te sera pas donné de revoir Camille, me dit José, veux-tu que nous passions ensemble cette dernière journée ?

Il devait le soir même rejoindre dans le Sud-Express son oncle, M. de Cellamare, l'attaché d'ambassade, et gagner avec lui Saint-Sébastien, où était la cour.

– Evitons de ressembler à nos grossiers camarades qui sont joyeux de fuir pour toujours le collège, me dit-il. Demeurons ici après tous les autres...

Grand'mère et le Père de la Roquetaillade cédèrent vivement à la fantaisie que j'eus de rester jusqu'au soir avec José, car elle m'éloignait de Camille. Nous refusâmes d'aller au réfectoire, voulant demeurer seuls, et parce que José me persuada qu'aucune ivresse n'égalait celle du jeûne.

Déjà le parc du collège était plein de ce silence et de cette solitude qui devaient y régner pendant les vacances. Malgré la chaleur terrible qui pesait sur eux nous nous enfonçâmes sous les arbres. L'herbe écrasée nous enivrait de sève et les insectes nous étourdissaient d'une immense vibration. Au fond du parc, à la lisière d'une châtaigneraie, nous nous étendîmes. José ne parlait pas, mais son fervent visage était baigné de joie. Connaissant son goût des situations romanesques et singulières, je ne doutais pas qu'il savourât cette minute au seuil de l'adolescence et devant tant de jours à venir. Il m'assura que nous nous étions connus à l'âge où nous fûmes l'un et l'autre le plus dignes d'être aimés et que nous nous quittions à l'instant où la vie allait nous meurtrir, nous avilir de secrètes souillures. Ainsi, chacun garderait l'image de son ami impérissable-ment jeune.

– Encore un peu de temps, et nous serons déjà touchés, me dit-il. Une ride suffit, à peine creusée au coin des lèvres, pour que, sur une jeune face, je découvre le masque de la vieillesse et toute la laideur future.

Comme le soleil déclinait, José souhaita que nous fissions en commun une dernière lecture. Il me dit connaître les pages où l'homme qui pratiqua le mieux l'amitié exprime ce sentiment avec la plus pure passion. Alors, ayant tiré de sa poche un cahier où étaient copiées des lettres du Père Lacordaire, il commença de lire, d'une voix un peu basse, mais chaude et si fidèle à traduire de secrètes émotions !

C'était l'époque où le fiévreux Lamennais s'obstinait dans Rome à réclamer le jugement du Saint-Père. Montalembert, avec l'orgueilleuse fidélité de sa vingtième année, voulut demeurer près de lui, et abandonna Henri Lacordaire sur le chemin du retour. Blessé au cœur, Henri fit halte à Milan et jeta vers l'ami perdu un appel dont l'accent de José Ximénès me

faisait sentir la déchirante beauté. Je me souviens encore des premières lignes :

« ...Quand j'arrivai le soir à Milan, après ne t'avoir pas vu depuis sept jours et n'avoir pas cessé un seul moment de penser à toi, je fis faire du feu dans ma chambre, je dînai, je récitai mon bréviaire et, regardant à ma montre qui marquait huit heures, je me réjouis de tout le temps que j'avais pour t'écrire. Il ne me vint pas même à la pensée d'aller regarder la cathédrale de marbre dans la demi-clarté de la nuit. Mais quand j'eus appuyé mes coudes sur la table, et que je vins à me rappeler tout ce que j'avais à te dire, je fus saisi d'un si profond sentiment de tristesse qu'il me fut impossible de tracer une ligne ni de toucher même ma plume. Je pleurai amèrement. »

José, longtemps, me parla de ces magnifiques jeunes gens qu'après 1830 le Christ avait choisis : Henri Lacordaire, Charles de Montalembert, Maurice de Guérin, Albert de la Ferronnays, Alexandrine d'Alopus, beaux noms qui m'enivraient de tristesse en évoquant à mon cœur ces romantiques et chrétiennes années, dont je serais, toute ma vie, un exilé.

Un charme nous obligeait à demeurer immobiles comme si les grands arbres, qui nous avaient vus collégiens, ne se pouvaient résoudre à notre éloignement. Ils dominaient de leurs cimes innombrables les murs que nous allions franchir : ils savaient ce que nous ne savions pas.

L'heure sonna. José me suivit jusqu'au portail. Je regardai un instant, comme penché sur un abîme, la nuit de ses yeux où erraient des feux flottants. Il prit ma main et doucement me poussa vers la route. En m'éloignant, la tête tournée vers lui, je trébuchai dans un tas de débris couronné de mouches.

La petite route de banlieue, remplie par le vacarme d'un tramway électrique, s'étendait devant moi, brutale et souillée, comme toute la vie.

XXVI

Lorsque j'eus traversé la place Pey-Berland, dans l'ombre glacée de l'escalier, je commençai de ne plus penser à Ximénès.

A l'instant de l'adolescence, telle est la richesse de notre cœur qu'il néglige de s'arrêter longtemps sur les mêmes tristesses, les mêmes joies. Ce n'est pas qu'il oublie : il s'approvisionne d'émotions pour ses futurs hivers. Plus tard, il retrouve au fond de soi le vestige d'amitiés et d'amours qu'il avait crues mortes. Ainsi le visage de José Ximénès s'effaçait en moi. Mais aujourd'hui que je suis moins aimé et moins jeune, je retrouve, pour mes délices, son étrange souvenir.

« verrai-je Camille avant mon départ? Me sera-t-il donné de l'embrasser ? » Ce souci nouveau m'occupait tout entier. Je pénétrai dans la chambre de grand'mère avec le secret espoir qu'elle ne me laisserait pas entreprendre un si long voyage sans le viatique de ce baiser. Mon entrée interrompit une discussion. Grand'mère et sœur Marie-Henriette affectèrent de tricoter, comme si les pauvres exigeaient, malgré la chaleur, que leurs gilets fussent livrés le lendemain. Ma tante, les mains sur les genoux, les regards cachés derrière des lunettes noires, avait l'impassibilité d'un oiseau nocturne. Voulait-elle économiser le peu de vue qui lui restait encore? Deux grands murs d'ombre s'épaississaient à sa droite et à sa gauche. Ils approchaient chaque jour un peu plus l'un de l'autre. Bientôt, ils se confondraient et elle entrerait dans la nuit éternelle.

Comme mon oncle était là, entouré de son odeur de frangipane et de tabac anglais, je compris qu'on venait d'agiter une question d'argent. Mince et blond, il atteignait pourtant l'âge où le plaisir coûte cher. Grand'mère s'obstinait à lui refuser une certaine somme, nécessaire, disait-il, à sa santé : le docteur lui ordonnait les eaux d'Aix. En ouvrant la porte, je l'entendis affirmer qu'il ne jouerait pas et que d'ailleurs on ne jouait plus à Aix-les-Bains. Ses joues couperosées s'affaissaient. Sa bouche lippue boudait. « Il va faire une colère... » pensai-je. Sa cigarette brûlait le tapis. Sœur Marie-Henriette avança un large pied pour l'écraser. Je voyais confusément, dans le crépuscule, la Cérès de la cheminée, le petit coffre à bijoux, orné de pierres-de-lune, le portrait de Pie IX, tous les objets familiers et chers à mon enfance. Beaucoup étaient enveloppés déjà avec le papier de *la Croix* et de *l'Univers*. Dans cet étroit paradis, où des femmes pieuses et âgées, dépourvues de tout lyrisme, m'avaient à leur insu enseigné la poésie, dans cette chambre de grand'mère où de vieilles choses laissaient flotter une âme de poivre et de lavande, mon oncle étouffait. Son paradis, je le connaissais : un jour, dans une rue de banlieue où le hasard m'avait conduit, il m'apparut,

vêtu d'un pyjama violet, au balcon d'une maisonnette en briques roses. Près de lui, une femme dépeignée arrosait des géraniums; aux teintes artificielles de ses cheveux et de ses joues, je connus que cette dame était de petite vertu.

Ce souvenir me fit sourire, mais je pensai à Camille, délicieuse enfant de ce noceur médiocre, et je me réfugiai dans ma chambre. La moustiquaire se gonflait sur le lit comme une fumée blanche. Je vis, au-dessous de ma fenêtre, la vitre illuminée de Camille. Je me penchai : cette lumière me retenait suspendu sur le vide. Tassés aux seuils des maisons, les concierges et les boutiquiers, paraissaient écrasés contre leurs chaises, dans le crépuscule étouffant.

Il y avait sur le trottoir une stagnante odeur de cheval, d'absinthe. Je m'agenouillai, la tête dans mon traversin. Mais les formules de la prière du soir moururent sur mes lèvres. Le nasillement aigu d'un phonographe blessa l'ombre. Soudain, je crus entendre, dans le corridor, un bruit de pas. Mon cœur s'affola. Il n'osait souhaiter que ce fût Camille. La porte ouverte, je m'avançai pieds nus. Le corridor était désert. Les malles s'arrondissaient au long du mur. Tâtonnant, je descendis au premier étage et m'arrêtai devant la chambre de Camille. Mes deux mains s'appuyaient contre ma poitrine et tel était le silence que j'entendis la jeune fille tourner les pages d'un livre. Malgré moi, je murmurai son nom. Les feuilles ne se froissèrent plus dans le silence. Je le répétei encore, et cette fois si distinctement que j'eus envie de fuir. J'ouvris enfin la porte et vis Camille debout près d'une table basse où était la lampe. Des hanches minces sous la robe serrée, des mains pendantes recevaient la lumière, mais sa figure se noyait dans l'ombre. Comme n'osant avancer, je murmurais : « Me voilà... c'est moi... », elle prit ma tête dans ses deux mains, et ce fut elle qui se pencha sur mon visage renversé. Je me rappelle qu'en cette longue minute, au fond de l'azur encadré par la fenêtre, je voyais le croissant de la lune et une seule étoile rapprochés, comme au ciel d'une peinture naïve. Puis Camille me conseilla de m'en aller, parce que sa mère viendrait, ainsi que tous les soirs, l'embrasser et la bénir. Moi, qui n'aurais pu dire un mot sans pleurer, je m'étonnais que sa voix fût si calme. Plus tard, je devais me souvenir que, lorsque au seuil de la chambre, mes lèvres avaient une dernière fois cherché ses yeux, je n'y avais pas trouvé le goût amer des larmes.

XXVII

Grand'mère avait fait à Paris son voyage de noces et sœur Marie-Henriette son noviciat. Elles m'enseignèrent que la capitale ne l'emporte sur les autres villes et singulièrement sur Bordeaux que par la hauteur des maisons, la foule des promeneurs et des voitures. La Seine, si on la compare à la Garonne, est un méprisable ruisseau, « un égout », disait grand'mère. « Au mois de juillet, avait-elle ajouté, le monde se répand sur les plages à la mode. Tu ne verras pas l'avenue de l'Impératrice, ni le tour du lac dans leur beau moment. »

Je me rappelais ces réflexions, cependant qu'au long de la voie, les fils télégraphiques s'élevaient jusqu'à ce qu'un poteau les obligeât de redescendre. En face de moi, un vieux monsieur lisait des journaux obscènes. Ses joues affectaient une teinte si violacée que j'eusse voulu l'exhorter à faire une bonne mort. Les événements de ma vie, surtout ceux de la veille, occupaient mon esprit. Un voyage en chemin de fer est une retraite forcée, et nous oblige à méditer sur notre destinée. D'humbles détails, bientôt m'inquiétèrent. Au wagon-restaurant où, à cause des secousses, je buvais mon eau d'Evian par le nez, j'essayai de prévoir des difficultés qu'il y aurait à recouvrer mes bagages. Sur les conseils du Père de Roquetaillade, grand-mère m'avait choisi un hôtel situé rue des Saints-Pères, qui se recommandait d'une clientèle ecclésiastique et même épiscopale. José Ximénès, dans la dernière journée que je vécus avec lui, me détourna d'habiter cette pieuse maison : « Tu manderas à ta grand'mère, me dit-il, que tu n'y as point trouvé de place, et tu iras loger au Carlton, sur les Champs-Élysées. Non que j'ignore les inconvénients des *Palace*. Dans les endroits du monde les plus divers, ils nous imposent le même décor. Le Caire et Aix-les-Bains, Constantinople et Biarritz nous laissent un souvenir identique, une commune impression : colonnes de stuc, chauffage central, ascenseurs, tziganes, inquiétude inavouable de trop dépenser. » Mais, pour une première rencontre avec la grande ville, il importait, selon lui, de loger aux Champs-Élysées. Là seulement, j'éprouverais cette fièvre délicieuse, cette factice émotion qui donnent tant de prix aux soirées d'un enfant de province sous les marronniers parisiens.

Déjà, je jugeai qu'il avait eu raison, lorsque, étalé dans une voiture sordide mais bien suspendue, je traversai la place de la Concorde – parmi « les derniers rayons et les derniers zéphyrs qui animaient la fin de ce beau jour ». C'est à dessein que je copie ici André Chénier : son souvenir m'exalta sur cette place, où, d'après un conte fallacieux de Vigny, je supposai que l'amant de la jeune captive avait reçu la mort. En franchissant le seuil de l'hôtel, je sus trouver du premier coup, pour m'adresser au

porter, un ton indifférent qui me délivra du mépris de ce personnage. Mais ce fut lorsque enfin je m'accoudai au balcon qui dominait l'avenue, que je connus cette volupté dont José Ximénès m'avait annoncé la griserie.

Comme soudain vous fûtes loin de moi, jardin profond du collège, chapelle, chambre de ma grand'mère où les objets avaient une âme parce que s'étaient posés sur eux mes regards étonnés d'enfant ! Comme j'eus tout à coup un cœur différent de celui qui s'attristait, au retour de la classe, sur une route de banlieue, dans la mélancolie de quatre heures, alors que les grilles des jardins recevaient mon visage tendu ! J'évitai le souvenir de Camille comme à certaines heures on chasse le souvenir d'une morte bien-aimée. Penché sur les glissantes et silencieuses autos qu'aspirait l'Arc de Triomphe, je sentais grandir en moi un désir insensé d'applaudissement, la volonté d'être admiré par cette foule et, le soir, ayant consulté un dictionnaire Larousse, je me félicitai de ce qu'à mon âge, Lamartine était encore un adolescent fiévreux et inconnu.

J'évitai de me dire que les plus délicats Parisiens reconnaissent à mon père du génie. Que cette pensée m'était importune ! Je ne voulais pas d'une gloire qui ne m'appartenait pas en propre. Du premier coup, j'atteignais à l'extrême de ce vice d'ambition en souffrant de ne pouvoir dire comme Vigny : « J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire... » et si je n'avais pas eu dans ma poche une lettre où l'on m'invitait à voir, chez Bernheim, quelques toiles de mon père, j'eusse peut-être oublié que mon nom n'était pas si étranger aux gens de cette ville.

Des larmes vinrent à mes yeux parce que dans ce Paris je ne pouvais me confier à personne. Je me souvins alors que j'y avais des cousins, rue Galilée. Pendant les vacances dernières ils étaient venus à Ousilanne. J'avais été ébloui des manières de leur fils Philippe. Je me souvins d'une journée brûlante où il essaya de plaire à Camille et de m'humilier. Mais, ce soir, le désir de n'être pas seul m'inspirait de l'indulgence. Je reconnus sur le plan que la rue Galilée était voisine de mon hôtel. Je descendis. Le soleil se couchait derrière l'Arc de Triomphe, selon sa coutume que j'avais vue décrite exactement dans beaucoup de livres. Je marchais, délivré de tout souvenir, dépouillé de mon passé, comme si je venais de naître à la lumière. Un naïf sentiment d'héroïsme, un besoin de gloire me faisait porter la tête en arrière et souhaiter qu'un régiment passât avec ses trompettes et son drapeau. Des ouvrières se tenaient par le bras et formaient de douces chaînes. Elles se retournaient, et ce pouvoir d'un jeune homme sur les femmes, que des années de province ne m'avaient pas révélé, une course de dix minutes dans Paris m'en donna l'ineffable assurance.

Rue Galilée, le concierge m'avertit, non sans quelque hauteur, que mes cousins Ducasse étaient à la mer. J'en éprouvai du chagrin. Mais, au coin de la rue, je me heurtai à Philippe Ducasse dont je reconnus aussitôt

l'ennuyeuse correction. Il rougit de mon étonnement et m'assura qu'après le 15 juillet, les gens « bien », qui sont à Paris, ne doivent pas le crier sur les toits. Je le priai à dîner. Il accepta d'un air joyeux une invitation qui le dispensait du repas familial où inlassablement ses parents commentaient l'échec de leur fils au baccalauréat. Je le remerciai dans mon cœur de ce qu'il ne voulait plus m'éblouir. Introduit auprès de sa mère, j'admirai le salon Louis XVI, ignorant qu'il était reproduit dans Paris à un million d'exemplaires.

Quand je fus dehors avec Philippe, un soir de juillet nous enveloppa de sa mollesse ; Philippe souhaitait dîner dans un grill-room où il avait ses habitudes et que fréquentait une petite amie à lui.

Nous y fûmes. Des jeunes hommes aux yeux de fille s'abreuyaient de cocktails. Un jockey avait les jambes arquées, pareil à mes cavaliers de plomb qu'enfant je séparais de leur cheval. Notre table fut envahie de rapiers innombrables et comme je m'étouffais, craignant de ne pouvoir goûter à tout :

– Voici mon amie... dit Philippe.

C'était une jeune fille brune et un peu bilieuse avec les plus beaux yeux du monde et, au-dessus d'une bouche dont j'admirai l'excessif écarlate, un duvet qui au coin de mes lèvres m'eût semblé un utile supplément. Elle se hâta de nous dire qu'elle venait d'une répétition, sans spécifier à quel théâtre. N'ayant point les manières du demi-monde, je la traitai avec cette politesse un peu cérémonieuse que m'avait enseignée grand'mère et qu'on ne voit plus aujourd'hui qu'à de vieux messieurs. Parce que Liette de Monceau avait soif d'être considérée, j'employai à mon insu le meilleur moyen de séduction. L'idée que je soupais avec ce que grand'mère appelait une fille d'opéra, qui était peut-être une fille tout court, me troublait de remords et d'une orgueilleuse joie. Toujours le champagne me donna de l'éloquence. Philippe ne voulait pas être fâché de ma bonne entente avec son amie. Mais il eut la migraine quand elle souhaita finir la soirée aux Ambassadeurs. Nous raccompagnâmes Liette chez elle. Dans la voiture, elle s'assit entre nous. Je lui demandai si elle ne se trouvait pas serrée ; elle me répondit non d'une voix où il y avait de la langueur. Sa maison était à Mont-marte et j'eusse désiré n'y atteindre jamais. Le ciel étoilé luisait au-dessus de ma tête, mais la loi morale n'était plus au fond de mon cœur. Cet état ne dura que le temps du voyage et dès que je me retrouvai seul le remords s'empara de moi.

Grand'mère et sœur Marie-Henriette m'avaient élevé avec une petite fille. Je fus, au collège, un de ces enfants scrupuleux et dévots que l'ignorance du mal délivre du mal. Adolescent, je ne pensais pas qu'il y eût d'ambition plus haute que celle d'éviter toutes les souillures, et de passer sur le monde comme un grand archange. Je me souvins qu'un jour, à la foire de

Bordeaux, j'étais entré avec des camarades dans un « manège-salon ». Une femme s'assit sur mes genoux et je ne sus que faire de mes mains. Au retour, j'allai embrasser grand'mère. Elle me dit que je sentais le musc. Ce simple mot me bouleversa et je passai la nuit dans les larmes.

Très peu de jours avant mon départ, me trouvant dans une chambre voisine, j'entendis que Mlle Dumoliers interrogeait grand'mère :

– Jugez-vous prudent, Adila, de laisser voyager seul un si jeune homme?

– Que voulez-vous insinuer, ma mie? demanda sèchement grand'mère.

La pauvre Dumoliers voulait insinuer qu'un jeune homme est exposé à de grandes tentations et que je n'échapperais pas à la loi commune.

– Mon petit-fils est incapable d'une bassesse. Jamais je n'ai douté de lui et je vous prie, si vous tenez à mon amitié, de ne pas revenir sur ce point...

Ayant ainsi parlé, grand'mère s'obstina dans un silence que Mlle Dumoliers essaya de rompre, mais en vain. En vain, la vieille fille s'attardait-elle jusqu'à sept heures, grand'mère ne l'invita pas à dîner. Pour avoir seulement douté de ma vertu, elle perdait sa pauvre joie hebdomadaire de parente pauvre, qui était de s'asseoir à une table abondamment servie, où on l'obligeait à regoûter de chaque plat.

Hélas ! je me savais, ce soir, capable d'une bassesse. La honte que j'en éprouvais retarda mon sommeil. Je m'éveillai à neuf heures. Un maître d'hôtel déposa sur ma table, avec le petit déjeuner, une de ces dépêches que j'ai su depuis s'appeler « petit bleu » et qui offrent à Paris de si grandes commodités pour manquer les rendez-vous. Liette me mandait, en bref, que sa soirée était libre et qu'elle irait volontiers dîner avec moi dans quelque endroit charmant. Il semble, comme nous le dit l'Écriture, que l'ennemi profite du sommeil pour entrer dans la maison. Tel qui s'endort, le soir, l'esprit en Dieu et les mains croisées, s'éveille avec un cœur plein de désir. Ainsi, dans cette matinée païenne, je penchais sur l'avenue un visage extasié – et j'eusse volontiers, comme l'enfant Goethe, offert des sacrifices au soleil.

J'errai dans le musée du Louvre sans que la vue de tant de merveilles me pût distraire d'une extrême impatience. Disposé à tout admirer, j'éprouvai quelque honte de ne rien sentir. José Ximénès m'avait dit que *l'Olympia* de Manet l'émouvait singulièrement. Je me désespérai de ne point trouver cela beau. *L'Homme au gant* du Titien et le jeune sculpteur de Bronzino me donnèrent une émotion, mais qui n'était pas désintéressée, parce que leur inquiète jeunesse reflétait la mienne. Devant les *Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt je trouvai une phrase admirable pour exprimer la splendeur de ce regard ressuscité, mais je m'avisai qu'elle était une réminiscence de Fromentin.

J'allais ainsi de chefs-d'œuvre en chefs-d'œuvre et, lorsque je retrouvai la sortie, ce fut plus l'effet du hasard que celui de ma volonté. Une visite à d'autres peintures était prévue dans mon emploi du temps. Je ne pouvais l'éluider, ni même m'avouer l'ennui que j'en éprouvais d'avance : Bernheim avait réuni quelques toiles de mon père. Inquiet de l'émotion que j'allais ressentir, je ne prévoyais rien de pire que l'absence de toute émotion.

Devant la statue de Gambetta, les marchands de cartes postales ne m'offrirent pas leur marchandise. Je n'avais donc point l'air si provincial ! Jamais homme ne se pressa moins d'atteindre son but. Nerveux et musard, je m'attardais aux vitrines. Chez le marchand de tableaux où je me décidai enfin à pénétrer, le plafond renvoyait sur les peintures une lumière favorable. D'abord, je n'osai les contempler. Mais elles provoquaient le regard, « sautaient aux yeux ». Parmi d'étonnantes végétations, de joyeux et lascifs primates s'étiraient : une humanité naïve d'avant le péché originel, – du temps que les bêtes parlaient et que la vertu se confondait avec le vice. Comme dans ce soir de mon enfance, où chez Mlle Dumoliers je me penchais sur un dessin de *l'Illustration*, peut-être possédai-je, une seconde, le sentiment que cet univers évoqué sur les murs existait et que j'étais né de l'homme qui l'avait créé. Mais je redevins très vite le sage enfant accoutumé aux images d'Alphonse de Neuville. Chaque tableau m'était un rébus. Je cherchais le sujet. « Qu'est-ce que cela représente ? » me demandais-je. Pour l'honneur de mon père, je ne quittais une toile que je ne lui eusse attribué un titre bien défini. Il y fallut renoncer. Cela me devenait impossible de distinguer un singe d'une femme. Des animaux avaient l'aspect de jouets en fer-blanc. Tel paysage m'apparaissait comme un margouillis sans nom et pour la perspective, mes dessins d'écolier, en marge des livres de classe, montraient une science plus sûre. Un flot de sentiments opposés m'envahit ; fierté de me dire que ce n'était pas un nom obscur que je devais rendre glorieux, mais un nom qui peut-être faisait rire ! Cette tâche me paraissait digne de mon génie. Puis, je m'abandonnai à un accès brusque d'humilité, me rappelant l'opinion de José touchant la peinture de mon père et qu'elle nous dépassait infiniment. Avec un obscur orgueil, je regardai ces gens qui s'étaient dérangés pour admirer l'œuvre d'un homme dont j'étais le fils. Les paroles retentissaient dans mon cœur qu'il avait dites, un soir, à sa jeune femme un peu indulgente et moqueuse : tu ne comprends pas... tu ne comprends pas... Autour de moi, les visiteurs s'arrêtaient et, comme dans une maison où il y a un mort, parlaient bas.

Deux très jeunes hommes imberbes – ou rasés de si près qu'on les eût crus imberbes – gantés de blanc, le chapeau melon soutenu par leurs oreilles, embaumaient de chypre l'atmosphère. Un petit rire fusait entre leurs lèvres trop rouges. Se sentant observés, ils redevinrent graves comme des écoliers pris en faute. Ils se reculaient, clignant l'œil d'un air entendu. Un artiste entra. C'était un artiste parce qu'une cape noire l'enveloppait,

qu'un grand feutre mou ombrageait son exsangue visage de mauvais prêtre, un visage usé sans doute par des péchés extraordinaires. Ses cheveux traînaient sur un foulard blanc négligemment et savamment noué à son cou. Une dame et des jeunes filles buvaient, si j'ose dire, ses commentaires. La dame était une de ces bêtes de luxe que les grands couturiers enveloppent dans des tapis de table. Son rire, figé comme celui de la mort, me fit peur. Son éternelle jeunesse était terrible, pareille à celle des courtisanes que l'Egypte nous rend intactes après des millénaires. Mieux que la misère et que la faim, la volupté avait creusé sa chair : « Il unit le dessin d'Ingres à la lumière de Delacroix, disait cependant l'homme à la cape noire. Il synthétise la peinture de son siècle. » La dame et les jeunes filles s'enivraient de certitudes. Elles attribuaient à leur compagnon une sorte d'inafaillibilité et recevaient, comme des dogmes, ses apophtegmes. Il dit encore : « On peut connaître en lui toute la peinture de même que la Bible, Eschyle et Claudel nous dispensent de toute autre littérature. » J'essayai de me rappeler ce que j'avais lu d'Eschyle. Quant à Claudel, j'entendais son nom pour la première fois – à moins qu'il ne voulût parler d'un certain Cladel?

Je commençais d'avoir la migraine. Engourdi sur une banquette, j'écoutais la rumeur étouffée des boulevards. Je me souvins de ce premier matin des vacances passées où une lettre pathétique et un peu trop éloquente de mon père, une lettre d'outre-tombe, ne m'avait pu détourner de goûter cette chaude odeur du jardin qui m'enveloppait jusque dans le lit où une paresse heureuse m'alanguissait encore. Ce n'était plus Ousilanne ni la claire matinée de vacances, mais le voluptueux crépuscule de Paris qui me détournait d'une mémoire sacrée. Je m'éloignai, sans même jeter sur les murs un dernier regard, souriant à l'image de Liette qui flottait devant mes yeux.

Dès cinq heures, je fus à l'hôtel. Comme Esther, qui avait macéré de longs mois dans les parfums, je voulais mettre à ma toilette des soins infinis. Il n'y avait rien à reprocher au smoking, composé à Bordeaux par un tailleur anglais. Tant de soins m'occupèrent jusqu'au crépuscule. Avant le départ, mon oncle m'avait donné de ces cigarettes *abdulla* dont le bout est enveloppé d'un pétale de rose aussi doux aux lèvres qu'une lèvre. J'en allumai une et Liette m'apparut sur le seuil du fumoir. Un large chapeau d'été, où il y avait des roses, ombrageait ses yeux. Une robe souple et claire ne tenait pas à ses épaules. Notre voiture fendit le crépuscule. La jeune femme alanguie souriait des mots que je trouvais pour louer sa beauté. Ce ne pouvait être la joie parfaite. C'eût été, pour un autre que moi, le plaisir parfait, et lorsque nous arrivâmes au pavillon d'Armenonville où, autour des tables en fleurs, les femmes se dépouillaient de leurs manteaux du soir, troublées déjà parce que l'air tzigane qui les accueillait était celui justement qu'elles goûtaient le mieux, ce fut de la honte et non de l'orgueil qui fit

monter un peu de sang à mes joues. Au lieu de cueillir, comme un insouciant enfant, cette volupté d'un soir, je baissai la tête avec le sentiment de trahir, par ce petit geste, une cause infinie. Cette musique tzigane dont je voyais Liette pâmée, me bouleversait aussi. Mais elle éveillait en moi beaucoup plus que de vagues sensualités. Elle m'atteignait aussi profondément que m'eussent atteint *la cinquième symphonie* ou *la Mort d'Yseult*. Dans ce décor odieusement délicieux, le mystère de la *vocation* se révélait à mon cœur et à ma pensée – non point avec ce sens étroit de vocation religieuse que l'on a coutume de donner à ce mot. Mais je sentais qu'une providence terrible d'avance fanait pour moi toutes les joies. Une femme jeune et favorable me souriait vainement d'un sourire qui était une promesse. Je ne souhaitais que fuir. Malgré que le soir fût d'une tiédeur extrême, Liette voulut pour le retour une voiture fermée. Des autos illuminaient brièvement les taillis. Je cherchai mon salut dans cette politesse excessive qui d'abord avait séduit Liette, mais dont présentement je la sentais furieuse. Le souvenir m'obsédait du fiacre où Emma Bovary s'abandonna. En vérité, je me serais passé de cette leçon et je me penchai sur des lèvres entr'ouvertes. Mais je ne sais quelle présence invisible me défendait d'une plus passionnée étreinte. Camille dans sa robe de pensionnaire me regardait au fond de mon passé, et ma mère, dont je me souvenais à peine, inclinait son front, comme elle l'avait incliné vers mon sommeil d'enfant. Le remords et le désir me brûlaient à la fois. Quand nous arrivâmes chez Liette, je lui baisai la main, puis ayant donné au cocher l'adresse de mon hôtel, je la laissai sur le trottoir immobile et si stupéfaite qu'il me semble qu'elle doit y être encore. Seul enfin, je pleurai d'énervement, de déception et de dégoût. Ce m'était une délivrance et pourtant je souffrais de n'être point semblable aux autres jeunes hommes qui goûtent avec insouciance toutes les voluptés.

Le matin, une missive de Liette me prouva que ma réserve n'avait en rien diminué son désir de me voir. Elle ne sortirait pas de la journée et n'y serait pour personne excepté pour moi. J'ai déjà noté qu'au réveil aucune métaphysique ne m'embarrassait. En face de moi, dans la glace de l'armoire, je vis, sous des boucles emmêlées, un visage pâlot, des yeux meurtris, une pauvre mine. Je tirai la langue à cette sottie figure et m'assis devant ma table pour écrire, sur le beau papier de l'hôtel, une lettre qu'eût volontiers signée le petit chevalier de Faublas. A cet instant, on m'apporta un télégramme. Je le lus plusieurs fois, sans que les mots me fussent intelligibles. Ma tante m'y mandait que grand'mère était au plus mal et que je devais, en grande hâte, revenir à Bordeaux.

XXVIII

Un petit rideau bleu foncé obstruait la lumière du compartiment. L'éternel gros monsieur endormi et soufflant, qui toujours me rendit odieux les voyages nocturnes, étalait en face de moi sa corpulence. Comme il m'avait forcé de lever les vitres, le cigare froid empoisonnait l'atmosphère.

Ainsi l'enfant revenait sans que Dieu lui eût laissé le loisir d'être prodigue. Par sa mort même, grand'mère une dernière fois me délivrait du mal. Une implacable protection planait sur ma destinée. Je n'avais pas comme les autres hommes la liberté de pécher. Contre le péché, Dieu m'avait armé d'abord de timidité, de dégoût, de scrupules religieux et familiaux. A l'instant de la chute, tous les dogmes, tous les commandements de Dieu étaient soudain promulgués au fond de mon être par une voix intérieure. Un conseil de famille, comprenant les morts et les vivants de ma race, automatiquement se réunissait pour me juger. Enfin, si je passais outre, un de mes parents, le plus aimé, se décidait à mourir et creusait sa tombe entre la volupté et mon désir.

Il ne me restait même pas la consolation de la révolte. Cette loi qui pesait sur moi, je la sentais doucement raisonnable. Elle était austère, non inhumaine. Bien loin de m'interdire la volupté, elle savait lui donner une discipline, des limites. Cette loi ne me sevrerait pas de l'amour non plus que des caresses d'une femme; elle imposait au contraire l'éternité à cet amour et la fécondité à ces caresses. Bien loin qu'elle condamnât l'amour humain, elle l'élevait à la dignité d'un sacrement. Et voici qu'au rythme de l'express, les vers du pauvre Verlaine chantaient en moi, ces vers de la *Bonne Chanson*, où la volupté sacrée de la vie conjugale est contenue :

Le foyer, la lueur étroite de la lampe :

La Rêverie avec le doigt contre la tempe

Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés;

L'heure du thé fumant et des livres fermés;

La douceur de sentir la fin de la soirée ;

La fatigue charmante et l'attente adorée

De l'ombre nuptiale et de la douce nuit...

Comme peu à peu l'aube blanchissait les vitres sales, j'évoquai soudain le cadavre de grand'mère. Je compris pour la première fois qu'elle était morte, que le seul être qui m'aimât infiniment ne me parlerait plus, ne me sourirait plus, que les vieilles mains tordues, aux noueuses veines, ne caresseraient

plus mes cheveux, qu'à mon entrée dans la chambre, ce regard d'immense amour ne m'envelopperait plus. Alors, en moi, le cœur s'affola du petit garçon que je fus - celui qui se sentant seul au milieu d'une classe, pleurait derrière son pupitre.

Le gros homme s'agitait, prêt au réveil : ayant séché mes larmes, je récitai dans le petit jour, parmi le vacarme des stations traversées, ma prière du matin et cette formule : « Que les âmes des fidèles défunts reposent en paix, par la miséricorde de Dieu... »

De nouveau, je cherchai une consolation dans l'image d'un bonheur égoïste et calme. Je pensai à vous, Camille, et dès ce moment ce ne fut plus avec enfantillage que je vous aimai.

Je la revis, petite fille violente et qui s'amusait à me faire pleurer – adolescente passionnée qui se plaisait aux baisers et aux secrètes correspondances. Devais-je ne point douter de son amour ? Malgré le témoignage qu'elle m'en donna, parfois je la jugeai distante et la veille de mon départ elle m'avait dit adieu sans une larme.

Je me rappelai que souvent José Ximénès m'avait entretenu du mystère des jeunes filles. Dès sa quinzième année, à Saint-Sébastien où il passait les vacances, ses sombres yeux en troublèrent quelques-unes. Il connut dans les nuits chaudes, sur la plage, le goût de leurs lèvres maladroites. Quand je lui vantais la complexité de Camille, l'énigme de ses regards, la qualité de ses silences : « Il ne faut point trop nous louer, disait-il, de ce que la jeune fille élue soit mystérieuse. Le mystère des femmes vient d'une triste impuissance à lire clairement dans leur cœur, à ne point s'abandonner aux confus mouvements de leur instinct. »

Le gros homme avalant des brioches, faisait à chaque bouchée un bruit ridicule. Nous dépassâmes Libourne. Les noms des stations maintenant me rappelaient des promenades du dimanche, des retours en gondole au milieu d'un peuple suant. J'aurais voulu ne penser qu'à grand'mère et me scandalisais de ne rien éprouver, sinon le dégoût anticipé des embrassements à subir, de la cérémonie funèbre et des complications d'argent. Tandis que le train s'engageait sous les tunnels de Lormont, l'image de Camille m'obséda encore. Je souhaitais passionnément qu'elle fût la jeune fille, telle que Schumann et Francis Jammes l'ont exprimée, la vierge chrétienne qui dit simplement la prière du soir au seuil de voluptés calmes et sanctifiées. Je voulus oublier certains traits de sa vie : ce goût de me faire pleurer quand j'étais un trop sensible petit garçon, les baisers dans ces soirs de grandes vacances où elle devait endormir mes scrupules, sa coquetterie avec notre cousin de Paris, Philippe Ducasse, lorsqu'il vint nous voir à Ousilanne.

Ma pensée s'attachait à Camille si obstinément que je ne pouvais plus me

représenter son visage.

Lorsqu'elle m'accueillit, indifférente et affairée, je la regardai avec une curiosité passionnée. Elle me conduisit à la chambre mortuaire, en me donnant quelques détails sur la catastrophe. Sœur Marie-Henriette avait trouvé, un matin, grand'mère déjà froide et la mâchoire pendante. Camille dut me quitter « pour des ordres à donner ». Elle ajouta avec une certaine importance : « J'ai la clef des armoires. » Grand'mère avait eu la passion des grosses armoires paysannes, dites lingères. Elles encombraient les vestibules. D'un style Louis XV villageois, leurs panneaux fauves semblaient garder encore la lueur qu'ils reflétèrent des soleils et des flambées de mon enfance. Souvent, j'y avais appuyé mon visage à cause de leur odeur de vernis et de cire. Elles contenaient le linge rugueux tissé jadis dans la métairie landaise qui était l'héritage de notre oncle Dartiailh. Grand'mère, jalousement, détenait les clefs. Je la vois encore assise devant le meuble ouvert, donnant des ordres à Sœur Marie-Henriette, corpulente et courte, perchée, pour atteindre à la dernière étagère, sur un tabouret dont je souhaitais qu'elle tombât.

Camille me répéta avec un air que je m'efforçai de ne point trouver triomphal : « J'ai la clef de chaque armoire... »

XXIX

Sur la morte on avait jeté, à cause des mouches, un voile de gaze. Déjà il était trop tard pour approcher mes lèvres de ce front. Malgré la forte odeur des aromates, je ne respirais qu'à petits coups. Des cousins ouvraient doucement la porte, larmoyaient et chuchotaient – ces vagues cousins qui jaillissent de terre pour chaque noce et chaque enterrement. Les bruits d'un matin d'été emplissaient la rue. Des voitures d'arrosage abattaient la poussière.

Le cadavre retenait mes yeux. Le chapelet nouait ses doigts emmêlés et le crucifix était terriblement immobile sur sa poitrine. Le visage que j'avais connu à grand'mère n'existait plus. Elle ressemblait à un daguerréotype qui la représente quand elle était une jeune femme.

A la cérémonie funèbre, il y eut peu de monde. Ce fut un enterrement d'été. Les condoléances nous arrivaient sur des papiers d'hôtels suisses. Leurs formules avaient de la peine à n'être point joyeuses. Indéfiniment, sans penser à rien, j'écrivis des adresses.

Dans les jours qui suivirent, nous fûmes à notre terre d'Ousilanne. Dans la chapelle désormais close, Dieu n'habitait plus, car ce privilège de Le posséder au milieu de notre jardin, nous l'avions perdu en même temps que grand'mère. Un écriteau accroché au portail annonçait la mise en vente, et l'herbe dans les allées témoignait de notre abandon. Le notaire Castagnède venait chaque jour. Le salon sous ses housses paraissait en deuil. Autour d'un guéridon Louis-Philippe, le conseil de famille siégeait en permanence.

Mon oncle, interrogé par M^e Castagnède, se répandait en de confuses explications où il apparaissait qu'il avait prodigué d'avance sa part d'héritage et qu'on devait vendre Ousilanne pour que je pusse recevoir l'argent qui m'était dû. En vain proposai-je de garder le vieux domaine. M. Castagnède, avec ce dédain qu'inspirent aux hommes de loi les héritiers à sentiments sublimes, m'expliqua que je n'avais point, pour l'instant, les capitaux nécessaires à l'exploitation. Il parlait avec autorité, citait des chiffres et conseillait à mon oncle de m'émanciper. Quand il reprenait haleine, nous entendions se cogner au plafond une grosse mouche invisible. La maison paraissait oppressée de chaleur et de silence. Mon oncle, les coudes aux genoux, faisait tourner son monocle. Ses cheveux, qu'il négligeait de teindre, blanchissaient aux racines. Il les ramenait avec moins de souci qu'autrefois sur son crâne qui luisait entre les mèches écartées. Je l'eusse cru à jamais vieilli si, lorsqu'une jeune paysanne apportait vers quatre heures de la bière, je ne l'avais vu soudain dresser le buste, caresser sa moustache et montrer sous sa lèvre courte des dents aiguës.

Ma tante, silencieuse, tricotait. Des lunettes noires cachaient son regard presque aveugle. Camille était attentive à ses moindres désirs. Quel Dieu avait métamorphosé la vigoureuse et frondeuse petite fille en cette étrangère au visage mince ? Ses sombres yeux où tant de rires et de colères avaient allumé des flammes, étaient désormais pareils à d'immobiles lagunes, et je m'étonnais qu'ils fussent meurtris. L'enfant des étés d'autrefois, l'enfant aux brusques tendresses qui sous le ciel nocturne m'anéantissait avec des baisers d'une minute, ne revivait pas dans cette longue jeune fille distante. Cependant que le notaire Castagnède me faisait approuver de mes initiales les incompréhensibles formules du papier timbré, je regardais les mains de Camille posées sur sa robe noire. Mieux que ses bavardages de pensionnaire, je goûtais cet ardent silence de petite martyre et parfois le désir me venait de pleurer tant elle paraissait, comme une enfant spartiate, cacher je ne savais quelle blessure.

Elle m'intéressait plus que le notaire. Je sentais bien qu'il nous forçait la main pour la vente d'Ousilanne – mon père m'ayant laissé une fortune qui m'aurait permis plus tard de racheter le domaine. Mais, passionné de la « Côte d'Argent », M. Castagnède avait acquis, à Saint-Eulalie-en-Born, des terrains dont la valeur n'augmentait pas. Dans son cœur de notaire, il avait résolu de m'en céder une partie. Je le laissais faire, incapable de discuter ces sortes de questions. D'ailleurs Ousilanne m'apparaissait comme le décor de mon adolescence - le décor d'une pièce dont se jouait le dernier acte – et qu'il valait mieux renvoyer au magasin d'accessoires.

Avec un adolescent délicat et cultivé, la suprême rouerie d'une femme est de garder le silence, parce que la plus sotte a parfois des regards infinis. Pourtant je me troublai de voir Camille s'intéresser au ménage dont l'infirmité de sa mère et la mort de bonne-maman l'avaient rendue maîtresse. Après un fin repas, elle acceptait, d'un cœur joyeux, les félicitations de mon oncle. Désormais elle compta le linge. Des querelles de domestiques la passionnèrent. Elle les commentait le soir, tandis que je feuilletais de vieux *Magasins pittoresques* – douces images qui avaient enchanté mes veillées de petit garçon somnolent, et amorcé mes plus beaux rêves. – « Ce lui est un jeu nouveau de conduire le ménage », me disais-je. Mais nos puérides amours ne lui avaient-elles pas aussi été un jeu, à quoi elle préférait aujourd'hui son rôle de ménagère ?

Si, pour remédier à la bassesse de nos propos, je commençais une lecture à haute voix, Camille inclinait son visage sur des broderies anglaises. La lampe n'éclairait plus que ses cheveux ébouriffés. Elle interrompait soudain un vers : « J'ai cassé mon fil... » ou « prête-moi tes ciseaux... » Et sa voix trahissait un énervement contenu.

J'eusse souhaité lui dire à mots couverts ce que Paris m'avait révélé de mon propre cœur, quel rêve je caressais d'une vie d'étroite union avec elle.

Mais, asservie à ma tante, Camille n'était jamais seule.

Depuis la mort de grand'mère, nous ne récitons plus en commun la prière du soir. On se séparait dès neuf heures au seuil des chambres. Pourtant, un soir, au clair de lune, je demeurai au jardin. L'herbe des allées disparaissait. Le domaine soudain surgissait dans la lumière nocturne comme je l'avais vu à la clarté des belles nuits d'autrefois. Au vitrail de la chapelle, il me semblait voir encore palpiter une flamme. Alors je revécus l'époque de nos promenades silencieuses. Les mêmes tournantes allées me ramenaient au perron où je croyais reconnaître grand'mère et sœur Marie-Henriette, ombres immobiles. Comme autrefois, le vent me révélait la présence d'invisibles fleurs. Mais aucune voix ne me disait plus : « Que les pétunias embaument, ce soir !... »

J'entendis marcher sur l'allée. Camille s'avança vers le banc où j'étais assis. M'ayant reconnu, elle recula d'abord, puis n'osant me fuir, vint se placer à mon côté.

– La belle nuit ! murmurai-je.

Ces simples mots parurent l'énerver. Redoutait-elle une conversation sublime ? Elle parla avec volubilité des soins les plus vulgaires : elle avait administré une dose de laudanum à mon oncle qui souffrait de coliques, et elle profitait, pour respirer au jardin, de l'assoupissement du malade.

– Cette nuit me rappelle nos nuits de l'an dernier, Camille...

Je vis son front étroit se rider comme à chaque menace d'éloquence. Je sentais cela si vivement ! Mais ce pouvait être une attitude. Je crus un instant qu'elle jouait le rôle de Camille, dans *On ne badine pas avec l'amour*. Sur un ton de gaieté forcée, elle me dit que les nuits de clair de lune revenaient à époque fixe et que d'ailleurs l'été lui paraissait une ennuyeuse saison. Je m'étonnais de ses considérations stupides : « L'hiver, on peut se chauffer - mais l'été, comment se rafraîchir ? » Des moustiques troublaient son sommeil. Les coudes aux genoux, Camille regardait la terre. Sa nuque ne s'appuyait pas comme autrefois au dossier du banc. Ses regards ne guettaient plus, dans le sombre azur, les étoiles filantes qui portent à Dieu les vœux des jeunes filles.

– Camille, Camille, murmurai-je, pourquoi exiler de ta vie ton propre cœur ? Aux parfums et aux rumeurs, à la bruissante obscurité des feuilles, au voyage des constellations, nous avons autrefois mêlé notre amour...

– Ah ! le poète ! cria-t-elle avec une intonation si naturellement commune que je n'osai plus espérer qu'elle fût jouée.

Alors, je cachai mon visage dans mes mains. Cette odeur connue depuis l'enfance, l'odeur que laissent aux doigts les larmes dérobées, comme j'en goûtai la soudaine amertume ! Je comptais sans le clair de lune et Camille

devina que je pleurais.

– Oublions, me dit-elle, que nous jouâmes au monsieur et à la dame. Tu es resté un enfant, Jacques, et je suis une jeune fille – presque une femme : je mène tout ici!

Je protestai vivement :

– Un enfant ne dîne pas au pavillon d'Armenonville avec une comédienne et ne la séduit pas en quelques heures.

J'énumérai mes aventures parisiennes, dans l'espoir qu'elles émerveilleraient Camille. Il est vrai que, d'abord, elle me considéra d'un air plus grave. Mais je m'offusquai de la voir sourire quand je lui décrivis Liette abandonnée sur un trottoir et ne gardant pas même un peu de mon habit entre ses mains déçues.

J'ignorais qu'une jeune fille discerne malaisément le sublime du ridicule et que la plus pure ne nous sait aucun gré de notre vertu. Je lui détaillai mon rêve d'une tendresse à la fois passionnée et sanctifiée. Je décrivis les possibles veillées, la lecture en commun, le travail qu'un baiser suspend, le silence plein d'amour de la chambre nuptiale...

– L'amour n'est pas tout dans la vie, me dit-elle si sèchement que je vis bien qu'elle avait évité la séduction de mes discours. – Maman devient aveugle et je n'ose te parler de mon père. Il faut, mon petit, que je m'occupe de choses sérieuses...

Elle avait cette voix aiguë et ménagère de ma tante en pourparlers avec ses domestiques. Obscurément inquiet, je voulus rester fidèle à l'idole qu'à propos de Camille mon cœur avait édifiée. Ne devais-je pas admirer qu'elle acceptât la vie « aux travaux ennuyeux et faciles » avec un si beau courage ?

Je l'interrogeai à voix basse :

– Mais tu te marieras un jour, Camille ?

Les obscurs marronniers se froissèrent au-dessus de nos têtes. Elle répondit d'un ton pincé :

– Je n'épouserai qu'un homme fait, un esprit pratique...

Avec ma canne, je continuai de tracer sur le gravier des signes, parce qu'il faut du temps à certaines paroles pour atteindre notre cœur. Etonnée de mon silence, Camille, sans doute, me crut indifférent et osa formuler une sottise moquerie :

– Crois-tu que ton aventure de Paris puisse donner confiance... même à une honnête femme ?...

Alors je regardai cette étrangère, et me levai avec un frémissement de

dégoût.

– Camille, lui dis-je, tu n'es pas celle-là que je cherchais...

– Crois-tu qu'il existe une femme au monde, pour ne pas s'exaspérer de tes grands mots... ?

Je reconnus de nouveau cette voix suraiguë, ce petit désir de blesser qui fait balbutier une femme furieuse, cette hâtive recherche de l'endroit sensible où nous atteindre.

– C'est au séminaire qu'il faut aller mon cher cousin...

J'écoutais sans mot dire, mais il me semblait que là-bas, dans une tache de lune, le petit garçon que je fus s'éloignait avec une giberne pleine de rêves. O Dieu! Dieu! étais-je incapable d'aimer? Ne serais-je jamais aimé?

Dans une protestation passionnée, je criai à Camille :

– La femme que je cherche existe et m'attend. Car nous qui ignorons le mal, mieux que les autres hommes nous comprenons le mystère de la femme. Nous la possédons, au-delà de la volupté. Pour nous, adolescents dont l'enfance demeura immaculée, la femme est notre chair même tirée de notre cœur, notre douceur, notre silence, notre faiblesse infinie...

Camille n'écoutait pas, mais regardait mes joues brûlantes et j'eus à cette minute la sensation de lui plaire. Vivement, je m'éloignai. Elle me poursuivit et saisit le bras que je ne lui avais pas offert. Avec un maladroit désir de se reprendre, elle énuméra encore des excuses, me parla du devoir qui la retenait au foyer.

– Tu ne sacrifies aucun amour à ce devoir, Camille, tu n'aimes personne...

Elle demeura sans rien dire, mais je la sentis plus lourde à mon bras. Au seuil de la maison endormie, une dernière question que j'eusse voulu taire m'échappa :

– Pourquoi m'as-tu dit souvent que tu m'aimais ?

– Je le croyais, Jacques, balbutia-t-elle, et souvent encore, je le crois. Et puis, des fois, il me semble que je ne t'aime plus. Je ne connais pas mon cœur... Elle répéta encore à voix basse : « Je ne connais pas mon cœur... »

Oui, l'enfant que je fus s'était évanoui au tournant de l'allée dans cette tache de lune. J'étais un homme enfin : j'avais rencontré le compagnon dont le cœur n'est pas sûr, celle qui ne s'inquiète guère d'aimer et puis de n'aimer plus – et que sans cesse il faut reconquérir, jusqu'à la trahison suprême. Un immense désir de sommeil m'envahissait. Je devenais indifférent à tant de douceur nocturne. Comme un soldat veut mourir sans avoir connu sa blessure, je ne souhaitais que dormir, dormir indéfiniment.

Les doigts de la jeune fille serraient mes mains. Ils griffaient presque sous les manches mes étroits poignets. Son souffle était sur mon visage et je vis battre ses paupières. Sa bouche gercée toucha la mienne. Alors, m'étant dégagé doucement, j'appuyai sur ce front mes lèvres indifférentes.

XXX

Les vacances s'écoulaient dans le domaine abandonné. D'abord, j'y vécus, m'appliquant à ne pas penser, à demeurer inconscient du désastre. Les livres les plus sots de la bibliothèque furent ceux que je choisis. J'emportais au fond du parc des romans policiers. Sous prétexte de visiter le jardin à vendre, des étrangers s'y promenaient et saccageaient les massifs. Mon oncle se plaisait au rôle de cicerone.

Camille me fuyait et je l'en remerciais dans mon cœur. Il me semblait que cette somnolente vie pourrait s'éterniser. Mais un soir de septembre, Camille se mit au piano dont elle n'avait pas joué depuis la mort de grand-mère. *L'appassionata* me révéla ma blessure. Je dus me réfugier au jardin et, le front contre un marronnier, je pleurai, avec ce geste des enfants punis. Le passionné désir de me confier m'obligea de songer à José Ximénès. J'employai la nuit à écrire une lettre fébrile dont j'attendis quinze jours la réponse. Il s'excusa de ce retard : ma lettre l'avait poursuivi de ville en ville, à travers l'Italie où il voyageait.

« Je t'approuve, me mandait-il, d'avoir essayé, après le coup reçu, de vivre au jour le jour et de ne pas penser. Mais pour y réussir, tu devrais quitter ce domaine et ces gens qui te rappellent ta blessure et me rejoindre sous ces beaux climats. Ici, des sensations d'une nouveauté aiguë t'auraient détourné de souffrir, tu t'étonnerais de la facilité que l'Italie nous donne de vivre dans la minute présente... » Dès lors, en de fidèles cartes postales, il me démontra sa méthode. Il s'était façonné une âme si détachée de tout que la curiosité demeurerait l'unique sentiment un peu vif qu'on y pût découvrir. J'ai retrouvé quelques-unes de ces cartes qu'avec tant de bonne foi j'ai méditées. Celle-ci est de Bergame et représente le tombeau d'une princesse morte avec, au verso, ce texte de José : « Comme une tiède pluie rayait l'après-midi, je l'ai vécu dans un petit musée silencieux où ne vient personne. Aucun chef-d'œuvre catalogué ne m'y oblige à contrôler mon émotion. Mais toujours je me souviendrai d'un visage mortellement triste, signé par un peintre qui m'est inconnu : Talpino. »

Je retrouve José dans ces lignes qu'il m'adressa de Venise : « Aujourd'hui l'îlot de Saint-François-du-Désert, au large de Venise, priaît avec ses cyprès qui sont de sombres fumées immobiles – avec la voix reprise toujours de ses cloches un peu fêlées, comme une voix que la quatorzième année va briser. – Au crépuscule, je fus à Saint-Marc. Les murs d'or se renflent. Les pavés de porphyre se soulèvent et ondulent. Les mosaïques sont des dessins d'enfant. Il semble que ce sublime et puéril jeu de construction doive à chaque instant s'écrouler. Je n'ai pu aimer ce bijou barbare. Ah! mon cœur,

tu préfères la douce moquerie de ce regard de gamin, sur la Piazzetta...

« Au Lido, ce soir, l'Adriatique se froissait devant trop de cabines. Le ciel était pâle sur de l'ardoise liquide – et de la plage désertée, on entendait mourir, comme dans une poésie de Laforgue, un dernier orchestre tzigane. Il faut s'inquiéter de reconnaître sur l'indicateur le train de Paris. Chaque rentrée est une occasion de plus souffrir. On se retrouve avec la même peine qu'au départ, mais avec moins de jeunesse pour la supporter... »

Puis il quitta Venise « comme un enfant fatigué d'avoir trop regardé les images »... écrit-il. Il s'arrêta à Urbin. On y peut voir le jour mourir sur cette Ombrie où saint François l'attendait, parmi la douce cendre des oliviers. Sur la feuille datée d'Assise, je ne lis que ce mot : *pace*.

Comment osé-je, après tant d'années, relire ces lignes? José Ximénès est mort et qui se souvient de lui? Les toits sont à l'infini écrasés de brume et de fumée. Il est quatre heures et déjà les lampes s'allument. Je regarde mes gravures et mes livres avec un sentiment inconnu de détresse. Je brûle une cigarette et ce m'est une occupation suffisante. Mon regard se pose sur chaque objet comme si, après un voyage, il en reprenait possession... Mon cœur se rappelle une chambre où l'odeur inquiétante flottait de cire et de violette – une odeur trop douce dont on a peur qu'elle en cache une autre. Deux religieuses remuaient les lèvres. Mon ami était à jamais immobile.

Après deux ans de silence, José m'avait écrit qu'il finissait à la trappe de Sept-Fons une retraite. Il m'avertit de son retour. J'allai le chercher à la gare. Une toux sèche le secouait.

– Tu es malade? lui dis-je.

Il souriait, le regard perdu – et je me souviens qu'il me répondit avec ces vers de Laforgue :

Oh! couvre-toi, je t'en conjure,

Oh! je ne veux plus entendre cette toux !

J'eus la certitude qu'il était perdu. A chaque visite, je le sentais s'éloigner de moi.

– Une seule chose importe, me disait-il, qui est de faire une bonne mort...

– Tu ne regrettes rien?

– Rien...

– José, m'écriai-je, vas-tu me quitter sans une larme?

Il me regarda et me dit doucement :

– Je ne te connais pas.

Sa main s'arrêta sur mes cheveux.

– Pourquoi pleures-tu ? Je n'ai eu de toi, tu n'as eu de moi que la plus vaine apparence. Attends que nous nous reconnaissons dans la lumière du Père...

Il ferma les yeux. Sur les tentures grises des murs, nul ornement que la face du Christ. Des étoffes de Perse noir et or voilaient les étagères où étaient rangés les livres. Le visage de mon ami se contracta :

– Tu souffres, lui demandai-je, veux-tu boire?

Il me fit signe que non. Puis d'une voix lointaine, il me dit :

– Mets-toi au piano et joue. Joue ce que tu sais par cœur, afin de ne pas allumer les bougies...

Il ne perdit rien de son agonie. Il demeura assis sur son lit, haletant, le visage mouillé de sueur, ne considérant plus du monde qu'un humble vicair de Saint-Sulpice, et une croix de cuivre. Sa tête creusait l'oreiller comme une tête morte. Il suffoquait. J'ouvris la fenêtre. Déjà le ciel blanchissait :

– J'ai revu l'aube... murmura-t-il dans un souffle.

Aucun visage de femme ne se pencha sur cet enfant qui allait mourir.

XXXI

Pour m'oublier en de menues impressions, j'aurais dû, selon le conseil de José, m'éloigner à jamais d'Ousilanne. « Mon ami, lui répondis-je, mon cœur ne me laisse pas libre de me passionner uniquement pour les formes et pour les couleurs, ni de me distraire avec des paysages. Ce que j'ai souffert ne me détournera pas de souffrir encore. Comme un jeune Romain, ayant atteint l'âge d'homme, abandonnait la robe prétexte, la robe blanche aux bordures pourpres, qui était l'insigne de l'adolescence – ainsi, ô mon ami, je dis adieu à la seizième année, dont je sens se calmer en moi la fièvre inapaisable... »

Un précoce automne s'était appesanti sur le domaine abandonné. Nous devions le matin chausser des sabots pour cueillir les figues et les derniers chasselas. Les feuilles pourrissaient dans les allées. A la fin d'octobre, un soir, mon oncle arriva de Bordeaux avec M. Castagnède. Ousilanne était vendu. Dès lors, hâtivement, je préparai mon séjour en Bavière. La veille du départ, après le dîner, il pleuvait sur les feuilles mortes et telle était la nuit que je n'aurais pu me diriger dans les allées. Il fallut me réfugier au salon où, près du feu, M. Castagnède et mon oncle se réjouissaient de l'affaire. Je respirai l'odeur de ce salon qui était celle des roses lourdes et communes et où l'âme revivait des étés d'autrefois...

– Ousilanne, me disait le notaire, n'a jamais couvert ses frais. Je vous placerai à quatre pour cent les quarante mille francs qui vont vous revenir de cette vente...

Je songeais : « Nous ne dînerons plus sur le perron, au crépuscule, lorsque l'herbe fauchée reste sur la prairie et parfume l'ombre. » Et je voyais devant moi les nuits d'une ville étrangère où je n'aurais d'autre ressource que de conduire ma douleur vers tous les poètes bien-aimés et de réciter à voix plus lente ma prière du soir.

Je ne dormis pas; l'aube grise et mouillée se levait à travers la nudité noire des branches. On dut allumer les lanternes du vieux coupé de grand'mère, qui m'emporta vers la gare au milieu de navrantes banlieues. Tout mon cœur, à cet instant, se soulevait vers la Camille idéale que, pour mes délices, avaient créée mon cœur et ma pensée. A travers les vitres ruisselantes du coupé, je vis une foule peiner obscurément dans la boue glacée. Le souvenir de Camille déjà m'était moins amer. La calme nuit de septembre que le clair de lune emplissait et où cette enfant avait tué mon amour, je l'oublierais peut-être en faveur d'autres soirs de mon adolescence – des fins de cache-cache, lorsque Camille haletante s'arrêtait au milieu de l'allée - son grand chapeau de soleil renversé à ses pieds comme un oiseau

mort...

Et voici qu'une inquiétude me troublait. Je n'avais pas su lire en elle, au-delà des apparences. Un autre y saurait découvrir un infini de silence, de douceur et de faiblesse. A mon insu, je commençais d'inventer pour cette petite morte une légende. Absente, je pourrais la créer de nouveau selon mon cœur, pour qu'elle ne fût pas indigne de mes larmes.

« J'étais venu vers vous, – lui dis-je, – avec mon cœur d'enfant ennobli d'amitiés et enivré de cantiques. Comme un jeune guerrier sans armes, je vous escortais. Les mots que vous disiez me troublaient moins que votre silence de petite martyre. Au réveil du matin, quand les persiennes pleines de soleil m'obligeaient à fermer les yeux, la double joie de votre vie et de la mienne m'étouffait.

« Mais j'ai peur pour toi. J'ai peur de cette nuit où, sans le bien-aimé, tu t'enfonces – sans celui qui, penché sur ta faiblesse, t'eût soulevée dans ses bras. O mon enfant perdue, je reprendrai la route, et de journée en journée je m'en irai vers toi, jusqu'à l'heure où nos mains désunies ici-bas seront croisées dans un même geste sur nos poitrines immobiles... »

.....

Un homme d'équipe ouvrit la portière et je m'inquiétai de mes bagages.

Dans la collection Les Cahiers Rouges

Joseph d'Arbaud	42	<i>La Bête du Vaccarès</i>
Jacques Audiberti	187	<i>L'Opéra du monde</i>
Marguerite Audoux	79	<i>L'Atelier de Marie-Claire</i>
Marguerite Audoux	78	<i>Marie-Claire</i>
François Augiéras	216	<i>L'Apprenti sorcier</i>
Marcel Aymé	23	<i>Clérambard</i>
Charles Baudelaire	172	<i>Lettres inédites aux siens</i>
Béatrix Beck	92	<i>La Décharge</i>
Béatrix Beck	93	<i>Josée dite Nancy</i>
Julien Benda	127	<i>La Trahison des clercs</i>
Emmanuel Berl	166	<i>Méditation sur un amour défunt</i>
Emmanuel Berl	80	<i>Rachel et autres grâces</i>
Tristan Bernard	196	<i>Mots croisés</i>
Princesse Bibesco	115	<i>Catherine-Paris</i>
Ambrose Bierce	47	<i>Histoires impossibles</i>
Ambrose Bierce	68	<i>Morts violentes</i>
André Breton, Lise Dehatme,		
Julien Gracq, Jean Tardieu	52	<i>Farouche à quatre feuilles</i>
Charles Bukowski	164	<i>Au sud de nulle part</i>
Charles Bukowski	204	<i>Factotum</i>
Charles Bukowski	108	<i>L'amour est un chien de l'enfer t.1</i>
Charles Bukowski	121	<i>L'amour est un chien de l'enfer t.2</i>
Charles Bukowski	60	<i>Le Postier</i>
Charles Bukowski	153	<i>Souvenirs d'un pas grand-chose</i>
Charles Bukowski	188	<i>Women</i>
Anthony Burgess	191	<i>Pianistes</i>
Michel Butor	199	<i>Le Génie du lieu</i>
Erschine Caldwell	17	<i>Une lampe, le soir...</i>
Henri Calet	161	<i>Contre l'oubli</i>
Henri Calet	169	<i>Le Croquant indiscret</i>
Blaise Cendrars	01	<i>Moravagine</i>
Blaise Cendrars	120	<i>Rhum</i>
Blaise Cendrars	72	<i>La Vie dangereuse</i>
André Chamson	61	<i>L'Auberge de l'abîme</i>
Jacques Chardonne	18	<i>Claire</i>
Jacques Chardonne	39	<i>Lettres à Roger Nimier</i>
Jacques Chardonne	101	<i>Les Varais</i>
Jacques Chardonne	32	<i>Vivre à Madère</i>
Alphonse de Châteaubriant	49	<i>La Brière</i>
Bruce Chatwin	77	<i>En Patagonie</i>
Bruce Chatwin	171	<i>Les Jumeaux de Black Hill</i>
Hugo Claus	74	<i>La Chasse aux canards</i>
Emile Clermont	207	<i>Amour promis</i>
Jean Cocteau	88	<i>La Corrida du 1er Mai</i>
Jean Cocteau	116	<i>Les Enfants terribles</i>
Jean Cocteau	09	<i>Journal d'un inconnu</i>
Jean Cocteau	114	<i>Lettre aux Américains</i>
Jean Cocteau	173	<i>La Machine infernale</i>
Jean Cocteau	33	<i>Portraits-souvenir</i>
Jean Cocteau	201	<i>Reines de la France</i>
Vincenzo Consolo	125	<i>Le Sourire du marin inconnu</i>
Salvador Dalí	107	<i>Les Cocus du vieil art moderne</i>

Léon Daudet	29	<i>Les Morticoles</i>
Joseph Delteil	15	<i>Choléra</i>
Joseph Delteil	224	<i>La Deltheillerie</i>
Joseph Delteil	190	<i>Jeanne d'Arc</i>
Joseph Delteil	69	<i>Les Poilus</i>
Joseph Delteil	16	<i>Sur le fleuve Amour</i>
André Dhôtel	27	<i>Le Ciel du faubourg</i>
Charles Dickens	145	<i>De grandes espérances</i>
Maurice Donnay	225	<i>Autour du Chat Noir</i>
Umberto Eco	175	<i>La Guerre du faux</i>
Ralph Ellison	149	<i>Homme invisible, pour qui chantes-tu ?</i>
Ferreira de Castro	95	<i>Forêt vierge</i>
Max-Pol Fouchet	217	<i>La Rencontre de Santa Cruz</i>
Jean Freustié	189	<i>Proche est la mer</i>
Carlo Emilio Gadda	140	<i>Le Château d'Udine</i>
Gabriel García Marquez	174	<i>Chronique d'une mort annoncée</i>
Gabriel García Marquez	132	<i>Des feuilles dans la bourrasque</i>
Gabriel Garcia Marquez	137	<i>Des yeux de chien bleu</i>
Gabriel Garcia Marquez	123	<i>Les Funérailles de la Grande Mémé</i>
Gabriel Garcia Marquez	124	<i>L'Incroyable et triste histoire de la candide Erendira</i>
Gabriel Garcia Marquez	138	<i>La Mala Hora</i>
Gabriel Garcia Marquez	130	<i>Pas de lettre pour le colonel</i>
David Gamett	195	<i>La Femme changée en renard</i>
Gauguin	156	<i>Lettres à sa femme et à ses amis</i>
Maurice Genevoix	02	<i>La Boîte à pêche</i>
Maurice Genevoix	218	<i>Raboliot</i>
Natalia Ginzburg	139	<i>Les Mots de la tribu</i>
Jean Giono	179	<i>Colline</i>
Jean Giono	205	<i>Jean le Bleu</i>
Jean Giono	34	<i>Mort d'un personnage</i>
Jean Giono	71	<i>Naissance de l'Odyssée</i>
Jean Giono	155	<i>Regain</i>
Jean Giono	222	<i>Un de Baumugnes</i>
Jean Giono	208	<i>Les Vraies richesses</i>
Jean Giraudoux	46	<i>Bella</i>
Jean Giraudoux	203	<i>Églantine</i>
Jean Giraudoux	181	<i>La Mentreuse</i>
Jean Giraudoux	103	<i>Siegfried et le Limousin</i>
Emst Glaeser	62	<i>Le Dernier Civil</i>
William Goyen	142	<i>Savannah</i>
Jean Guéhenno	117	<i>Changer la vie</i>
Yvette Guilbert	214	<i>La Chanson de ma vie</i>
Louis Guilloux	134	<i>Angéline</i>
Louis Guilloux	76	<i>Dossier confidentiel</i>
Louis Guilloux	05	<i>La Maison du peuple</i>
Kléber Haedens	35	<i>Adios</i>
Kléber Haedens	89	<i>L'été finit sous les tilleuls</i>
Kléber Haedens	97	<i>Une histoire de la littérature française</i>
Knut Hamsun	53	<i>Vagabonds</i>
Joseph Heller	44	<i>Catch 22</i>
Louis Hémon	19	<i>Battling Malone, pugiliste</i>
Louis Hémon	55	<i>Monsieur Ripois et la Némésis</i>
Hermann Hesse	82	<i>Siddhartha</i>
Panait Istrati	30	<i>Les Chardons du Baragan</i>
Pascal Jardin	102	<i>La Guerre à neuf ans</i>

Pascal Jardin	211	<i>Guerre après guerre</i>
Marcel Jouhandeau	223	<i>Les Argonautes</i>
Marcel Jouhandeau	170	<i>Élise architecte</i>
Ernst Jünger	157	<i>Le Contemplateur solitaire</i>
Franz Kafka	10	<i>Tentation au village</i>
Paul Klee	150	<i>Journal</i>
Armand Lanoux	220	<i>Maupassant, le Bel-Ami</i>
Jacques Laurent	202	<i>Croire à Noël</i>
Jacques Laurent	41	<i>Le Petit Canard</i>
Le Golif	59	<i>Cahiers de Le Golf dit Borgnefesse</i>
Paul Léautaud	126	<i>Bestiaire</i>
G. Lenotre	99	<i>La Révolution par ceux qui l'ont vue</i>
G. Lenotre	100	<i>Sous le bonnet rouge</i>
G. Lenotre	213	<i>Versailles au temps des rois</i>
Primo Levi	85	<i>La Trêve</i>
Suzanne Lilar	131	<i>Le Couple</i>
Pierre Mac Orlan	11	<i>Marguerite de la nuit</i>
Vladimir Maïakovski	112	<i>Théâtre</i>
Norman Mailer	184	<i>Les Armées de la nuit</i>
Norman Mailer	81	<i>Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?</i>
Norman Mailer	36	<i>Un rêve américain</i>
Curzio Malaparte	165	<i>Technique du coup d'État</i>
Eduardo Mallea	206	<i>La Barque de glace</i>
André Malraux	28	<i>La Tentation de l'Occident</i>
Heinrich Mann	13	<i>Professeur Unrat (l'Ange bleu)</i>
Klaus Mann	177	<i>Mephisto</i>
Klaus Mann	178	<i>Le Volcan</i>
Thomas Mann	03	<i>Altesse royale</i>
Thomas Mann	133	<i>Mario et le magicien</i>
Thomas Mann	25	<i>Sang réservé</i>
François Mauriac	37	<i>Les Anges noirs</i>
François Mauriac	38	<i>La Pharisienne</i>
François Mauriac	176	<i>Thérèse Desqueyroux</i>
André Maurois	180	<i>Les Silences du Colonel Bramble</i>
Paul Morand	90	<i>Air indien</i>
Paul Morand	83	<i>Bouddha vivant</i>
Paul Morand	113	<i>Champions du monde</i>
Paul Morand	48	<i>L'Europe galante</i>
Paul Morand	04	<i>Lewis et Irène</i>
Paul Morand	67	<i>Magie noire</i>
Alvaro Mutis	167	<i>La Dernière Escalade du tramp steamer</i>
Alvaro Mutis	163	<i>Ilona vient avec la pluie</i>
Alvaro Mutis	159	<i>La Neige de l'Amiral</i>
Vladimir Nabokov	06	<i>Chambre obscure</i>
Irène Némirovsky	122	<i>L'Affaire Courilof</i>
Irène Némirovsky	51	<i>Le Bal</i>
Irène Némirovsky	63	<i>David Golder</i>
Irène Némirovsky	87	<i>Les Mouches d'automne</i>
Paul Nizan	50	<i>Antoine Bloyé</i>
François Nourissier	07	<i>Un petit bourgeois</i>
René de Obaldia	08	<i>Le Centenaire</i>
René de Obaldia	151	<i>Innocentines</i>
Edouard Peisson	183	<i>Hans le marin</i>
Édouard Peisson	212	<i>Le Sel de la mer</i>
Joseph Peyré	40	<i>L'Escadron blanc</i>

Joseph Peyré	152	<i>Matterhorn</i>
Joseph Peyré	98	<i>Sang et Lumières</i>
Charles-Louis Philippe	57	<i>Bubu de Montparnasse</i>
André Pieyre de Mandiargues	118	<i>Le Belvédère</i>
André Pieyre de Mandiargues	119	<i>Deuxième Belvédère</i>
André Pieyre de Mandiargues	26	<i>Feu de Braise</i>
Henry Poulaille	219	<i>Pain de soldat</i>
Henry Poulaille	65	<i>Le Pain quotidien</i>
John Cowper Powys	96	<i>Camp retranché</i>
Bernard Privat	221	<i>Au pied du mur</i>
Raymond Radiguet	200	<i>Le Diable au corps</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	66	<i>Aline</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	43	<i>Derborence</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	104	<i>La Grande Peur dans la montagne</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	215	<i>Jean-Luc persécuté</i>
Jean François Revel	75	<i>Sur Proust</i>
André de Richaud	22	<i>La Barette rouge</i>
André de Richaud	86	<i>La Douleur</i>
André de Richaud	20	<i>L'Étrange Visiteur</i>
Rainer-Maria Rilke	24	<i>Lettres à un jeune poète</i>
Marthe Robert	94	<i>L'Ancien et le Nouveau</i>
Mark Rutherford	111	<i>L'Autobiographie de Mark Rutherford</i>
Maurice Sachs	73	<i>Au temps du Boeuf sur le toit</i>
Vita Sackville-West	141	<i>Au temps du roi Edouard</i>
Leonardo Sciascia	128	<i>L'Affaire Moro</i>
Leonardo Sciascia	110	<i>Du côté des infidèles</i>
Leonardo Sciascia	109	<i>Pirandello et la Sicile</i>
Jorge Semprun	144	<i>Quel beau dimanche</i>
Victor Serge	58	<i>S'il est minuit dans le siècle</i>
Friedrich Sieburg	135	<i>Dieu est-il Français?</i>
Ignazio Silone	210	<i>Fontamara</i>
Ignazio Silone	21	<i>Une poignée de mûres</i>
Philippe Soupault	70	<i>Poèmes et poésies</i>
Roger Stéphane	209	<i>Portrait de l'aventurier</i>
André Suarès	136	<i>Vues sur l'Europe</i>
Pierre Teilhard de Chardin	168	<i>Écrits du temps de la guerre (1916-1919)</i>
Paul Theroux	182	<i>Voyage excentrique et ferroviaire autour du Royaume-Uni</i>
Roger Vailland	192	<i>Bon pied bon oeil</i>
Roger Vailland	84	<i>Éloge du cardinal de Bernis</i>
Roger Vailland	147	<i>Les Mauvais coups</i>
Roger Vailland	154	<i>Un jeune homme seul</i>
Vincent Van Gogh	105	<i>Lettres à son frère Théo</i>
Vincent Van Gogh	148	<i>Lettres à Van Rappard</i>
Vercors	158	<i>Sylva</i>
Paul Verlaine	146	<i>Choix de poésies</i>
Frédéric Vitoux	194	<i>Bébert, le chat de Louis-Ferdinand Céline</i>
Ambroise Vollard	197	<i>En écoutant Cézanne, Degas. Renoir</i>
Jakob Wassermann	160	<i>Gaspard Hauser</i>
Mary Webb	54	<i>Sarn</i>
Kenneth White	56	<i>Lettres de Gourgounel</i>
Walt Whitman	106	<i>Feuilles d'herbe t.1</i>
Walt Whitman	193	<i>Feuilles d'herbe t.2</i>
Émile Zola	162	<i>Germinal</i>
Zola, Maupassant, Huysmans,		

Céard, Hennique, Alexis	129
Stefan Zweig	64
Stefan Zweig	12
Stefan Zweig	91
Stefan Zweig	31
Stefan Zweig	14
Stefan Zweig	186

<i>Les soirées de Médan</i>
<i>Brûlant secret</i>
<i>Le Chandelier enterré</i>
<i>Érasme</i>
<i>La Peur</i>
<i>La Pitié dangereuse</i>
<i>Un caprice de Bonaparte</i>